This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

~~31. h. 25~~
172 f 17

J

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ÉMILE SOUVESTRE

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ÉMILE SOUVESTRE

Format grand in-18

AU BORD DU LAC	1 vol.
AU COIN DU FEU	1 vol.
CHRONIQUES DE LA MER	1 vol.
CONFESSIONS D'UN OUVRIER	1 vol.
DANS LA PRAIRIE	1 vol.
EN QUARANTAINE	1 vol.
HISTOIRE D'AUTREFOIS	1 vol.
LE FOYER BRETON	2 vol.
LES CLAIRIÈRES	1 vol.
LES DERNIERS BRETONS	2 vol.
LES DERNIERS PAYSANS	1 vol.
CONTES ET NOUVELLES	1 vol.
PENDANT LA MOISSON	1 vol.
SCÈNES DE LA CHOUANNERIE	1 vol.
SCÈNES DE LA VIE INTIME	1 vol.
SOUS LES FILETS	1 vol.
SOUS LA TONNELLE	1 vol.
UN PHILOSOPHE SOUS LES TOITS	1 vol.
RÉCITS ET SOUVENIRS	1 vol.
SUR LA PELOUSE	1 vol.
LES SOIRÉES DE MEUDON	1 vol.
SOUVENIRS D'UN VIEILLARD	1 vol.
SCÈNES ET RÉCITS DES ALPES	1 vol.
LA GOUTTE D'EAU	1 vol.

Paris. — Imprimerie de A. Wittersheim, rue Montmorency, 8.

L'ÉCHELLE

DE FEMMES

PAR

EMILE SOUVESTRE

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1857

Droits de traduction et de reproduction réservés.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
26 FEB. 1944
OF OXFORD

LA FEMME DU PEUPLE

I

UNE NAISSANCE AU PONT DE TERRE.

Car Dieu mit ces degrés aux fortunes humaines.
Les uns vont tout courbés sous le fardeau des peines;
Au banquet du bonheur bien peu sont conviés;
Tous n'y sont pas assis également à l'aise.
Une loi qui, d'en bas, semble injuste et mauvaise,
Dit aux uns : JOUISSEZ; aux autres : ENVIEZ.

V. HUGO.

Si vous passez jamais, le soir, dans la belle rue de la Mairie, à Brest, quand vous serez vis-à-vis cette bizarre façade où le pinceau du décorateur a figuré, sur une vaste devanture de tapissier, les marqueteries brodées d'arabesques de la renaissance, arrêtez-vous, et, vous aidant de quelques charrettes déposées en face du beau magasin, hissez-vous jusqu'au sommet du petit mur qui domine le Pont de Terre, et alors regardez au-dessous.

A cinquante pieds plus bas, vous apercevrez, à travers

un voile de vapeurs puantes, une sorte de cloaque au milieu duquel se groupent quelques maisons croulantes, auxquelles on arrive par une rampe fangeuse et sans pavés. De là sortent incessamment je ne sais quels miasmes horribles qui sentent le vice et la pauvreté, et s'élèvent, chaque nuit, des cris d'orgie ou de lutte, des bruits de pleurs ou de prière; d'étranges soupirs que l'on a peine à reconnaître, et que l'on peut prendre également ou pour le sourd gémissement d'un plaisir farouche, ou pour le râle d'un assassiné.

Ce quartier s'appelle le *Pont de Terre*. C'est là que le matelot, féroce de ses désirs comprimés pendant une longue campagne, vient rugir ses amours et se rouler dans le vin avec une femme louée à l'heure. Ce fut de là que sortirent, en 93, les bandes déguenillées qui suivaient Jean-Bon-Saint-André et la guillotine; là que le corps du jeune officier Patrice, lancé de la rue supérieure, vint tomber, gonflé de coups, déchiré et pantelant, au milieu d'une douzaine d'enfants qui *jouaient à la révolution!* La victime trouva pourtant de la pitié au *Pont de Terre :* un homme qui passait vit qu'elle respirait encore, et lui coupa la tête.

Par un sanglant contraste qu'a produit le hasard, ce cloaque immonde, demeure ordinaire de ce que la cité a de plus avili ou de plus misérable, est dominé de demeures élégantes qu'habitent les bourgeois les plus aisés de la ville. Le malheureux peut, de sa croisée sans vitres, contempler les rideaux de soie qui flottent vis-à-vis aux larges fenêtres du voisin. L'hiver, si la faim ou le froid le tiennent éveillé, il peut entendre, au-dessus de sa tête, le bruit des voitures qui conduisent à la fête, la musique du bal, ses rires éclatants, et son murmure voluptueux.

Rien ne manque, vous le voyez, au *Pont de Terre :* c'est

un enfer dont les damnés ont le paradis en perspective, avec la certitude de n'y point entrer.

A l'époque où commence notre histoire, les grands édifices de la rue de la Mairie n'existaient pas encore; le *Pont de Terre* avait toute sa laideur native. Devant chaque maison s'étendait une flaque d'eau croupissante, où les ivrognes venaient se noyer et les assassins laver le sang de leurs mains! c'était la Cour des Miracles de la ville de Brest.

Ce ne fut que plus tard, et lorsque les riches bâtirent dans le voisinage, que cette partie de la cité acquit la propreté douteuse qu'on y remarque de nos jours. Il fallut pour cela que le choléra descendît au fond de cette bauge et en fît un foyer d'infection redoutable pour tous. On eut alors pitié, parce qu'on avait peur, et l'on fit emporter les ordures en même temps que les cadavres. Depuis, le *Pont de Terre* n'est qu'un quartier obscur, sale et malsain.

Le jour auquel nous prenons notre récit, dans l'une des plus petites maisons du *Pont de Terre* retentissaient les cris douloureux et interrompus que pousse une femme sur le point d'être mère. C'était effectivement Marguerite Cosquer en mal d'enfant.

La jeune femme était placée dans un de ces lits clos dont on se sert en Bretagne, espèces de garde-manger longs et bas, qui se ferment au moyen d'une porte à coulisse. Le peu d'air que recevait la chambre dans laquelle elle se trouvait, n'arrivait qu'avec peine jusqu'au fond de cette boîte de chêne où la malheureuse se tordait dans d'atroces souffrances. La porte de l'unique pièce qui contenait tout le ménage des époux Cosquer était ouverte, et les voisines en obstruaient l'entrée. C'était, du seuil au lit de la malade, une allée et une venue perpétuelle de toutes les commères du quartier, qui voulaient voir le progrès du travail. Car la femme du peuple ressemble en cela à la reine,

son accouchement se fait portes ouvertes et aux yeux de tous.

Non loin du lit de Marguerite, était assis Ivon Cosquer le maçon, qui, les bras croisés et les jambes étendues, fumait avec un calme insouciant.

Plus près de la malade se trouvait la sage-femme également impassible.

Cependant, au bout de quelque temps, l'indifférence de celle-ci parut diminuer. Elle se troubla. Les douleurs de Marguerite devenaient insupportables, et les voisines commençaient à se regarder en clignant des yeux, et à se communiquer leurs craintes à demi voix.

— Voilà douze heures qu'elle souffre, et ça ne l'avance à rien!.. Faut qu'il y ait quelque chose là-dessous. Peut-être bien qu'il faudra lui retirer l'enfant avec les fers!..

— Ah! seigneur Dieu! dites donc, et s'il faut lui ouvrir le côté, comme à cette pauvre Thérèse Coric?..... A-t-elle souffert celle-là! Quand elle est morte, le sang lui tombait par les yeux, goutte à goutte, comme d'un robinet mal fermé.

Dans ce moment, Marguerite, qui entendait tout, laissa échapper des gémissements plus aigus.

— Je vous avais bien dit, reprit une vieille femme, que la malheureuse ne pourrait pas s'en tirer. Son enfant était mal placé. Faudra peut-être bien le couper par morceaux!...

Ici la malade poussa un cri si horrible que Cosquer lui-même en fut troublé. Il se leva et s'approcha du lit de Marguerite. Les convulsions dans lesquelles elle tombait par instants reprirent avec plus de force.

— Cosquer, dit la sage-femme, allez chercher un médecin... je ne puis prendre sur moi de rester seule.

— Voilà que ça diminue, répondit-il.

— Oui, pour reprendre dans quelques minutes... Allez chercher un médecin.

— Est-ce que j'en connais, moi?... Lequel voulez-vous que je demande?

— Faites appeler M. Dumont, qui demeure ici près.

— Je vais y aller, s'écria une voisine... Ne bougez pas, Cosquer, je connais M. Dumont, moi...

Et elle sortit en courant.

Le maçon revint à sa place avec une mauvaise humeur évidente.

— Encore un médecin, répéta-t-il entre ses dents, en rallumant sa pipe éteinte; ça va nous ruiner cet accouchement-là.

Et il jeta sur Marguerite un regard de sourd mécontentement.

Celui qu'on était allé chercher entra peu après avec la voisine.

M. Dumont avait longtemps servi dans la marine, comme chirurgien de seconde classe. C'était un praticien sans peur, qui traitait un homme comme un sculpteur traite un bloc de marbre, et taillait toujours en pleine chair. Habitué au langage des matelots, qu'il avait autrefois soignés, il en avait conservé la rudesse et la gaieté cruelle. Nul ne savait mieux que lui faire un quolibet sur l'agonie ou lancer un calembour à la mort.

Cette liberté d'esprit et la dure confiance qui en était la suite avaient donné au peuple une haute opinion de sa science. En le voyant toujours calme et gros railleur près des lits de souffrance, les pauvres gens s'étaient persuadé qu'il puisait cette sérénité dans la certitude du succès; aussi la réputation de Dumont fut-elle bientôt établie. Quelques cures hardies et heureuses l'achevèrent. Quant aux nombreuses morts qu'on eût pu lui reprocher, on y

fit peu d'attention : l'assassinat médical d'un homme du peuple est chose trop obscure pour qu'on en parle longtemps.

Puis, qu'importe une mort au plus grand nombre?... Dans cette foule qui se presse, demi-étouffée, pour enlever quelques miettes au banquet social, un homme qui tombe, c'est un concurrent de moins et une place de plus! Une fois son cercueil emporté, ses voisins sont toujours plus à l'aise; et, dans notre société perfectionnée, il y a toujours plus d'hommes qui ont intérêt à la mort d'un autre, qu'il n'y en a d'intéressés à son existence.

Lorsque Dumont entra, Marguerite poussait des plaintes étouffées.

— Eh bien, qu'est-ce? qu'est-ce? ma petite mère? dit-il en s'approchant... Vous avez, à ce qu'on m'a dit, un abcès qui ne veut pas crever? Ah! ah! ah! ce n'est rien que cela... Voyons un peu... Dame, ma chère, les enfants, c'est comme une bouteille de vin, ça fait plus de plaisir à commencer qu'à finir.

Et, après s'être assuré du point auquel le travail était arrivé :

— Allons, patience, patience, un peu de baume d'acier, et bientôt il n'y paraîtra plus.

En même temps il tirait le forceps de son sac de cuir. La vue de cet instrument effraya Marguerite.

— Oh, non! non! s'écria la malheureuse femme, en se roulant au fond de son lit clos; vous me tuerez... Laissez-moi... je ne veux pas, laissez-moi!

— Allons, voyons donc, enfant; il faut être plus raisonnable, que diable! Vous savez bien qu'on ne peut pas faire un poupon comme on écosse des petits pois. Ah! ah! ah! Ne craignez rien, ce sera l'affaire d'un instant... puis vous ne souffrirez plus. Vous n'avez pas toujours dit, je ne

veux pas, ma chère... ce n'est pas maintenant le moment. Ah! ah!

— Est-il farceur, ce Dumont, murmuraient entre elles les voisines, qui ricanaient à la porte : diable de farceur, va!

Marguerite résista encore quelques moments; mais Cosquer lui ordonna rudement de se soumettre à ce que l'on exigeait : elle céda.

Une heure après, elle accoucha d'une fille, au milieu de douleurs inouïes.

— Et encore c'est une fille! dit le mari, en brisant sa pipe à terre avec colère.

— Une fille? reprit l'accouchée; mon Dieu! c'était bien la peine de tant souffrir!

Voilà comme la pauvre enfant fut reçue dans la vie : une imprécation et un soupir saluèrent son entrée!

— C'est fait, dit gaiement M. Dumont. Vous voyez bien, Marguerite, que ce n'est pas le diable, après tout; seulement il ne faut pas faire la petite bouche et se refuser au secours de l'art. Ah! ah! ah! Maintenant vous n'avez plus besoin que de repos et de tranquillité d'esprit. Prenez des aliments en même temps légers et substantiels. Eh bien! vous n'avez pas une serviette dans la maison pour m'essuyer les mains?

— Non, Monsieur.

— Diable! il paraît que le trousseau a été un peu négligé. Ah! ah! ah! C'est égal, comme je vous disais, de bon bouillon, des viandes blanches; surtout pas d'imprudence. Adieu, je reviendrai dans quelques jours.

Et M. Dumont sortit.

Nous ne croyons pas nécessaire de dire qu'aucune des recommandations du médecin ne fut suivie, ni ne pouvait l'être.

Marguerite se rétablit comme toutes les femmes de sa classe, non par les soins tendres ou le régime alimentaire, mais grâce aux efforts d'une nature puissante. Seulement, comme il arrive toujours en pareil cas, elle conserva la trace des efforts. La vitalité luxuriante et pleine de fraîcheur qui embellissait la jeune fille fut remplacée, chez la jeune mère, par ce flétrissement que laisse la victoire même d'une vigueur native contre la maladie, et Marguerite prit la physionomie fatiguée et flasque qui distingue les femmes du peuple.

Les soins pénibles qu'elle fut obligée de donner à son enfant achevèrent d'effacer ce qui pouvait lui rester de beauté, et bientôt vint pour elle cette vieillesse anticipée, si tristement laide, que produit la souffrance jointe au travail.

Cependant l'enfant grandissait et le temps s'écoulait.

Le ménage du maçon était devenu ce que devient toujours le ménage du pauvre : une association de peines et d'irritations amères. La première ivresse qui suit forcément l'union d'un homme et d'une femme qui ne se haïssent pas encore, avait été bien vite épuisée. Cette fièvre de jeunesse passée, le peu d'affection caressante, née de désirs communs, s'était évanouie, pour faire place à l'indifférence.

Quelques mois leur avaient suffi pour effeuiller cette fleur de la vie que des habitudes polies réussissent, par-

fois, à conserver fraîche plus longtemps, mais qui, dans les grossières nécessités d'une existence misérable, se brise et se flétrit bientôt. Le mariage avait été pour eux comme ces pilules qu'une enveloppe sucrée déguise aux enfants; ils en avaient bien vite épuisé la douceur, et l'amère substance seule était restée. N'ayant rien trouvé pour remplacer les premières jouissances de leur union, ni la sympathie qui se développe entre des âmes qui se comprennent, ni l'intelligence qui unit par les pensées comme les sens par le plaisir, ils étaient bientôt arrivés à un ennui réciproque d'eux-mêmes.

Cosquer d'ailleurs n'avait jamais éprouvé d'attachement réel pour Marguerite. Il avait connu celle-ci servante chez l'entrepreneur qui le faisait travailler, et l'avait demandée en mariage parce qu'il lui fallait une femme, et qu'il lui supposait quelques épargnes. Mais il n'avait, en tout temps, considéré son ménage que comme un lieu de repos où il venait se délasser le soir et cuver son eau-de-vie le dimanche, lorsqu'il avait pu économiser une ivresse pour ce jour-là. Sa femme n'était à ses yeux qu'une servante sans gages, qu'il trouvait commode d'avoir pour préparer ses repas, faire son lit et le partager.

Cet homme était du reste l'homme du peuple dans toute sa franchise. Être borné aux seules satisfactions de ses appétits, capable pourtant d'un brusque élan vers le bien, quand la passion lui criait au cœur; mais inhabile à cette bonté de détail qui fait la vie facile à ceux qui nous entourent. Puis toutes les ténèbres de l'ignorance l'enveloppaient. C'était une espèce de machine nerveuse, méchante ou généreuse, selon le bras ou l'occasion qui le poussait; riche terrain où la bonne et la mauvaise semence pouvaient fructifier également; mais, en tous cas, nature trop grossière pour se plier à cet intérieur sans

sance, sans amour et sans poésie que le hasard et la société lui avaient fait.

Peut-être y avait-il dans l'organisation de Marguerite quelque chose de plus heureux. Sans être exempte des vices de sa condition, elle avait conservé une nature vive et tendre, une intelligence déliée. Placée fort jeune, par la domesticité, au milieu d'une existence aisée; dégrossie au contact d'êtres plus éclairés, elle en avait acquis une certaine douceur de sentiment, une sorte de délicatesse inconnue à son mari. Aussi quand cette âme, amollie à l'air d'une civilisation raffinée, se trouva froissée contre une âme endurcie à la peine, y eut-il pour elle douleur et épouvante. Elle avait été capable peut-être de rêver une union, sinon tendre, du moins calme et facile, comme celles qu'elle avait pu voir dans la classe qu'elle avait servie. Elle n'avait vécu ni parmi les jurements de la colère, ni parmi les cris d'ivrognes; ce fut pour elle une triste nouveauté.

Elle s'y accoutuma pourtant. Ce cœur n'était pas si haut placé qu'il ne pût descendre aux habitudes brutales; ces organes tellement délicats qu'ils ne pussent s'accoutumer à l'haleine vineuse, aux menaces farouches et aux saletés du vice ou de la misère; mais ce changement ne s'opéra pas sans un flétrissement moral qui dessécha la fraîcheur d'âme de la jeune femme, comme les premières misères avaient fané celle de son visage. Au total, pourtant, tous deux faisaient ce qu'au *Pont de Terre* on appelait un bon ménage; Cosquer ne battait pas Marguerite.

Les années passèrent ainsi sans apporter aucun changement sensible à la position des deux époux. Leur fille Catherine devint grande, et la famille continua à vivre sous la menace du lendemain. La fortune de Cosquer n'avait ni augmenté ni diminué. Placé immédiatement

sur le bord de l'indigence, il eût fallu peu de chose pour qu'il y tombât : une maladie de quelques jours, un manque de travail, un abaissement de salaire!.. Il avait eu le bonheur d'échapper à tous ces dangers, mais sans en retirer aucun avantage pour l'avenir. Il avait vécu au jour le jour, nivelant toujours ses dépenses et ses bénéfices, sérieusement occupé de n'épargner aucun de ceux-ci, et appelant les vices à son aide quand, par hasard, les besoins ne suffisaient pas pour tout absorber. Véritable gaspillerie de sauvage, qui fait violence à sa faim pour manger tous les fruits de l'arbre, dût-il en mourir, sans songer que demain le besoin reviendra; insouciante prodigalité, si naturelle à qui n'a l'habitude de compter que sur le jour présent, et que ne pourront détruire ni les petits traités d'économie populaire couronnés à l'Académie française, ni même les sermons du curé, là où il reste encore des sermons et des curés!

Malgré tout, Marguerite commençait à regarder le présent sans crainte. Catherine était forte, et pouvait déjà lui être utile. Bientôt il lui serait possible d'entrer en condition, et d'aider ses parents d'une partie de ses gages : c'étaient de grandes assurances contre l'avenir.

Ajoutez, pour comble de bonheur, que la jeune fille avait reçu du ciel le plus beau présent qu'il puisse faire à l'enfant du pauvre :

Elle mangeait peu.

II

UN ENTREPRENEUR.

Tout juste assez d'honneur pour n'être pas pendu.
D'ÉPAGNY.

ART. 414. Toute coalition entre ceux qui font travailler des ouvriers, tendant à forcer l'abaissement des salaires... sera punie d'un emprisonnement de six jours à un mois, et d'une amende de 200 fr. à 3,000 fr.
CODE PÉNAL.

Alors l'homme méchant qu'ils avaient cru leur dit : Je vous donnerai du travail à tous, à la condition que vous travaillerez le même temps et que je ne vous payerai que la moitié de ce que je vous payais ; car je veux bien vous rendre service, mais je ne veux pas me ruiner.
F. DE LA MENNAIS.

Le chantier dans lequel travaillait Cosquer était celui de M. Bordenson, l'un des entrepreneurs les plus employés de Brest. M. Bordenson avait reçu du ciel une de ces larges figures violacées que l'on est convenu de regarder comme des types de franchise et de loyauté ; aussi avait-il établi avec une grande facilité sur la place de Brest sa

réputation d'homme probe et de bon enfant. Rien du reste ne lui manquait pour jouer ces deux rôles, ni la voix haute, ni les gros rires éclatants, ni les poignées de main royalement distribuées. Il appelait tout le monde *mon cher*, et connaissait au juste la fortune de chacun. Quoique âgé d'environ quarante ans, il était encore garçon et tout devait faire présumer qu'il ne changerait pas d'état. On l'accusait bien dans certains lieux d'être libertin, avare, et de n'avoir que tout juste l'honneur légal exigé par le code; mais, au total, c'était un homme qui payait bien ses contributions, ne faisait pas de dettes, et rendait très-exactement ses visites du premier de l'an; en un mot, ce qu'on appelle *un honnête homme!*

Il avait terminé depuis quelques mois plusieurs entreprises importantes, et il était dans un de ces moments de repos qui suivent une grande activité industrielle. Content de sa balance de comptes, et peu pressé de travail, il lisait tranquillement le *Journal des Débats*, vis-à-vis son associé Durand, alors sérieusement occupé à délayer de l'encre de Chine dans un godet.

— C'est effroyable! s'écria-t-il tout à coup, en posant le journal sur son pupitre et étendant son large mouchoir de coton rayé, pour se moucher à l'aise; si le gouvernement ne sévit pas rigoureusement, l'industrie est perdue.

— Qu'est-ce que c'est? dit le monsieur à l'encre de Chine, sans lever la tête.

— Toujours des coalitions d'ouvriers, mon cher; partout des demandes d'élévation de salaires.

— On a l'article 415 du Code pénal, répondit tranquillement Durand, en essayant un tire-ligne.

— Sans doute; mais à quoi servent les lois, si on ne les applique pas? Ces jurés sont bêtes avec leur indulgence! Oh! je voudrais être appelé, moi, à juger de pareilles af-

faires! Toujours le *maximum*, le *maximum* de la peine, et nous verrions après! Non, c'est qu'il faut absolument en finir avec les prétentions de ces drôles-là, sans quoi il n'y aurait plus de société.

Durand taillait une plume de corbeau. Il ne répondit rien, et tous deux restèrent en silence un instant; mais tout à coup Bordenson reprit :

— A propos, Durand, avez-vous vu les autres entrepreneurs?

— Oui; l'abaissement des prix pour les journées de maçons, de charpentiers et de tailleurs de pierre est convenu.

— Parfaitement. S'ils font les récalcitrants, eh bien! nous les laisserons s'en aller. Nous ne sommes pas pressés d'ouvrage maintenant, et puis il faudra bien qu'ils reviennent ou qu'ils meurent de faim.

— C'est clair, ils seront toujours libres de choisir, observa tranquillement Durand, en passant la plume de corbeau dans sa bouche.

Et il se remit à l'ouvrage, tandis que Bordenson continuait son journal.

Le soir même, en faisant la paye de ses ouvriers, l'entrepreneur leur annonça que ses travaux étant terminés pour le moment, il n'avait plus besoin de leurs services. Ce fut pour chacun de ces hommes comme un coup de massue.

Bordenson s'y attendait; mais il demeura inflexible à leurs prières.

— Cherchez ailleurs, fut la seule réponse qu'ils purent en obtenir.

Ils coururent effectivement chez les autres entrepreneurs; mais tous étaient avertis, tous refusèrent. Il leur fallut revenir vers leur ancien patron. Sa réponse fut d'abord la même : il n'avait plus de travail à leur fournir.

Puis enfin, comme attendri, il leur dit qu'il consentirait à reprendre quelques-uns d'entre eux, mais à des prix réduits.

Ce n'était point là ce qu'ils avaient espéré; ils se retirèrent.

Bordenson haussa les épaules en les suivant des yeux.

— Ils sont fiers maintenant parce qu'ils ont l'estomac plein; mais dans quelques jours nous verrons!

Ses prévisions se réalisèrent. Il avait compté sur la faim comme sur un auxiliaire, et elle ne lui fit pas défaut. La lutte ne pouvait être longue entre l'homme riche, qui avait la liberté d'attendre, et le pauvre, auquel il fallait le pain du lendemain.

Les ouvriers de M. Bordenson vinrent le prier de les reprendre en diminuant leurs salaires. Les autres entrepreneurs obtinrent successivement le même résultat.

Un seul ouvrier n'accepta point ces arrangements nouveaux : ce fut Cosquer. Refusé dans tous les ateliers, il n'en persista pas moins à lutter contre cette coalition, qu'il sentait injuste et qui le révoltait. Quelques gens lui dirent bien que le droit était pour lui, et que la loi punissait la ligue des maîtres comme celle des ouvriers; mais nul ne put lui indiquer le moyen de faire valoir ce droit; nul ne put lui apprendre comment lui, ignorant et pauvre, il pourrait recueillir des preuves, soutenir un procès et obtenir justice.

Puis, il faut le dire, Cosquer ne crut pas bien fermement à cette loi, qu'on prétendait devoir le protéger. Homme du peuple, il ne connaissait, des codes imposés par d'autres, que ce à quoi il avait dû se soumettre jusqu'alors : c'est-à-dire l'ordre de payer son impôt d'argent et de sang. La loi, pour lui, c'était un gendarme et un garnisaire. Aussi n'alla-t-il rien demander à la justice hu-

maine. Acharné à soutenir un combat inégal, il souffrit et attendit avec patience.

Cependant ses ressources s'épuisaient chaque jour : il avait vendu tout ce qu'il possédait; la misère de sa famille était au comble; il fallut céder. Il vint à l'atelier Bordenson, pâle de colère, de honte et de faim, demander du travail aux mêmes conditions que les autres. Le patron le reçut d'un air goguenard, et consentit à le reprendre, mais en lui apprenant que sa place de gardien du chantier avait été confiée à Barazer, qui jouirait désormais de tous les avantages attachés à ces fonctions.

L'arrivée de Cosquer dans l'atelier fut un événement. Ceux de ses compagnons qui avaient accepté depuis longtemps le nouveau tarif et devant lesquels il s'était vanté de ne jamais céder, saisirent avec empressement l'occasion de l'humilier. Ce fut pendant quelque temps un déluge de grossières railleries, contre lesquelles le maçon dut employer la force de ses bras. Deux ou trois fois ses poings vigoureux firent rentrer les sarcasmes dans la gorge des plaisants; ces sarcasmes cessèrent alors; mais une sourde hostilité continua de gronder autour de lui. Ses compagnons ne lui pardonnaient pas d'avoir montré plus de courage qu'eux, et d'avoir resisté encore, lorsque tous s'étaient soumis depuis longtemps.

Au milieu de la désaffection générale, un seul homme s'était rapproché de Cosquer : c'était celui-là même qui avait pris sa place de gardien au chantier Bordenson.

Barazer était un ouvrier médiocre et de réputation douteuse, sinon mauvaise. Son apparence était chétive, et sa physionomie effacée rappelait ces pièces de monnaie dont un long usage a presque entièrement usé l'effigie. Peut-être avait-elle perdu aussi son empreinte sous le frottement des vices; peut-être aussi était-ce un de ces êtres où

la nature a oublié de frapper un coin; espèce de fausse monnaie de chair et de sang que l'on rencontre parfois en circulation dans la vie; peut-être enfin une profonde hypocrisie avait-elle présidé à l'hébétement factice collé sur ce visage comme un masque qui a pris racine. Quoi qu'il en soit, Barazer était de tout le chantier l'ouvrier que l'on remarquait le moins et auquel on songeait le plus rarement. On ne connaissait de lui que sa résignation passive et son obéissance obséquieuse, qualités serviles auxquelles il avait dû le nouvel emploi qu'il occupait.

L'acceptation de cette place, qui avait appartenu à Cosquer, l'avait rendu peu agréable à celui-ci, et ses avances furent d'abord assez mal reçues par le maçon; mais Barazer ne se blessait ni ne se décourageait de rien; l'injure glissait sur sa tête courbée, sans qu'il prît la peine de la ramasser. Il eut d'ailleurs recours à un moyen infaillible pour gagner la confiance de Cosquer : il lui paya à boire; aussi furent-ils bientôt amis.

Cependant la gêne de Cosquer était toujours la même. Son salaire, moins considérable que naguère, ne lui avait point permis de remplir les vides qu'avait laissés dans son pauvre ménage le mois passé sans travail. Vainement il se raidit contre cette fatalité des circonstances, par laquelle il se sentait entraîné vers un abîme; vainement il résista quelque temps à la pauvreté, qui s'était attachée à lui comme un ulcère; il n'était point fait à ces combats qui ont leur champ de bataille dans le cœur. L'habitude de la pensée et des luttes morales ne lui avait jamais enseigné cette triste escrime de la patience contre la douleur, dans laquelle celle-ci finit par succomber; il n'avait point appris enfin, spadassin philosophique, à rassembler en un seul point toutes les forces de sa volonté pour combattre la souffrance extérieure.

C'était, au contraire, un de ces hommes qui ont sué leur âme, et chez lesquels toute énergie, toute sensibilité, toute patience est venue à fleur de peau, fortifiant le dehors aux dépens du dedans. Dès qu'il vit que l'ennemi qu'il combattait ne pouvait tomber sous son poing, il se laissa aller au découragement.

Alors la misère vint, cette misère loyale et crue qui compte les bouchées et calcule la faim! Elle vint, et avec elle les mauvaises pensées... Cosquer entendit comme des voix perfides qui lui donnaient de coupables conseils. Il se sentit tenté, et il eut peur.

Il résista encore pourtant; mais cette lutte devait elle-même hâter sa perte. Il voulut étourdir dans la débauche son esprit bourrelé, et une fois ce moyen essayé, il n'en employa plus d'autres. Il abandonna sa maison, où le tableau d'une misère trop vive le blessait, pour le cabaret, où le vin noyait ses soucis. Son ménage lui devint intolérable; la vue seule de sa famille, dont les muettes tortures l'accusaient, le jetait dans une fureur rendue plus aveugle encore par l'ivresse.

Ce fut vers ce temps que des cris de douleur et de colère commencèrent à retentir dans la maison habitée, au *Pont de Terre*, par les Cosquer, et que le bruit courut dans le quartier que le maçon battait sa femme.

Pour surcroît d'infortune, Marguerite accoucha d'une nouvelle fille; celle-ci fut nommée Marie.

III

SCÈNE DE NUIT.

> Mais où s'arrête donc mon mari ? Et point de bois dans la cheminée ! et pas un morceau de pain à la maison ! — Rien que douleur et misère !
>
> VERNER, le 24 février.

Huit mois environ s'étaient écoulés depuis l'accouchement de la femme de Cosquer.

C'était par une de ces nuits d'hiver telles qu'on en voit aux bords de l'Océan. L'atmosphère brumeuse et froide retentissait d'un vague mugissement de tempête ; onze heures venaient de sonner à l'église Saint-Louis.

Marguerite était accroupie près de l'âtre, où s'éteignait un reste de feu. La jeune femme n'avait conservé aucune trace de sa beauté d'autrefois. Son visage terreux et ridé

était allumé par deux grands yeux hagards dont les cils avaient été rongés par les larmes. Sur ses genoux reposait la petite Marie, dont la respiration gênée était interrompue à chaque instant par les convulsions de la coqueluche. Au milieu de la silencieuse obscurité de cette chambre démeublée, ces horribles sifflements de toux, qui faisaient craquer la poitrine de l'enfant, avaient quelque chose de sinistre, comme un râle d'agonisant. Au loin, on n'entendait que le grondement du vent de mer et les cris des *watchmen*, qui se perdaient dans la longue rue de Siam.

Le feu mourut enfin entièrement au triste foyer, et la chambre resta dans les ténèbres.

Alors Marguerite entendit, dans le coin le plus reculé de l'âtre, un claquement de dents, suivi de gémissements plaintifs.

— Catherine, Catherine ! s'écria la mère alarmée, qu'as-tu, enfant ? Pourquoi te plains-tu ?

Une voix à peine articulée se fit entendre dans l'obscurité.

— Ma mère, j'ai froid !

— Approche, Catherine, serre-toi contre moi. Donne-moi ta main, enfant ! ta main, je ne la sens pas...

— Elle est dans la tienne, ma mère.

— J'ai donc bien froid, dis ?

— Oh ! oui, tes mains me glacent !

Marguerite retira rapidement le bras qu'elle avait étendu vers sa fille.

— Mon Dieu ! dit-elle, si du moins j'avais la fièvre comme hier ; je pourrais la réchauffer. Je suis bien malheureuse !

— Où est mon père ? dit l'enfant en se serrant contre sa mère et s'enveloppant dans ses vêtements.

— Je ne sais pas, Catherine.

— Nous apportera-t-il à manger?

— As-tu faim aussi, enfant? demanda la jeune femme d'une voix douloureuse.

La petite fille remarqua cet accent plaintif.

— Oh! pas beaucoup, ma mère, dit-elle à voix basse. Si je pouvais dormir seulement, je n'y penserais pas.

Marguerite détacha de ses épaules un mouchoir dont elle entoura le cou de sa fille; puis, cherchant le coin le plus abrité de l'âtre, elle l'y plaça, en l'engageant doucement à dormir. L'enfant ferma les yeux, et tomba bientôt dans cette espèce de somnolence qui suit la lutte de la souffrance contre la fatigue. Le nourrisson sommeillait aussi depuis un instant; tout rentra bientôt dans un lugubre repos.

Dans ce moment, un pas lourd et chancelant retentit au dehors, sur les marches de pierre.

La porte s'ouvrit brusquement, et Cosquer parut, ivre et la pipe à la bouche.

Il s'avança en trébuchant jusqu'au milieu de la chambre, ne pouvant encore habituer ses yeux à l'obscurité qui l'entourait et cherchant à tâtons le foyer que n'annonçait aucune lueur.

— Marguerite! dit-il d'une voix irritée.

Il répéta trois fois cet appel sans obtenir de réponse.

Enfin, une voix aussi rauque que la sienne se fit entendre.

— Eh bien?...

— Pourquoi, fille de prêtre, n'as-tu allumé ni feu ni chandelle?

— Je n'en ai pas.

— Et pourquoi n'en as-tu pas?

— Parce qu'Ivon Cosquer est un misérable qui boit et chante au cabaret, pendant que ses enfants ont faim et froid...

— Assez, Marguerite ! s'écria le maçon, en frappant un rude coup de pied contre l'armoire qui était à sa portée ; assez, si tu ne veux pas que j'équarrisse ta tête comme un kersanton.

— Ivon Cosquer, les enfants ont faim !

— Donne-leur ta langue à manger, vipère, et tais-toi ! Il n'y a donc pas ici de bois pour faire du feu ?... La hache alors !

Il ramassa à terre une hache, brisa d'un seul coup l'une des deux chaises qui restaient encore dans la maison et en jeta les débris dans le foyer. Quelques étincelles se communiquèrent au jonc, qui s'enflamma presque aussitôt, et éclaira d'une teinte rougeâtre le spectacle étrange qu'offrait cet intérieur.

Marguerite était à la même place, raide, les yeux fixes, serrant son enfant dans ses bras et déguisant mal, sous son impassibilité bretonne, la colère qui jaillissait par ses regards et gonflait ses narines. Cosquer, debout près du foyer, avançait ses pieds au-dessus de la flamme, qui colorait d'un reflet sanglant ses traits durs et bronzés.

Tout le reste de la chaumière était dans l'ombre.

Pendant quelque temps les acteurs de cette scène menaçante restèrent muets ; enfin Cosquer, qui bourrait sa pipe, se détourna vers sa femme.

— Demain on vendra tout ce qui est ici pour payer le terme, dit-il brusquement. Ce coquin de Biscop ne veut plus nous laisser dans sa maison.

— Et où irons-nous ?

— Dans la rue. Ce sera assez bon pour ta nichée et toi. D'ailleurs il faut quitter Brest : je n'ai plus d'ouvrage ; il y a trois jours que je ne suis plus à l'atelier Bordenson, et je n'ai pu trouver une journée ailleurs.

— Cela est juste, Cosquer. Que faire dans un chantier

d'un homme qui n'est bon à rien ? L'eau-de-vie a rendu ta main tremblante, et tu ne vois plus où frappe ton marteau.

— Femme, s'écria l'ouvrier avec fureur, en brisant sa pipe entre ses doigts, prends garde que je ne te fasse sentir que ma main est encore ferme !

Mais la femme secoua la tête avec une fière indignation.

— Ce n'est point là ce que tu me promettais, Ivon, quand tu venais, le soir, causer avec moi, à la porte de mes maîtres ! Alors, si je fuyais ta main, c'était pour éviter une caresse, et non un coup méchant. J'ai cru épouser un homme qui avait des bras et du cœur. Que ne me disais-tu qu'un jour viendrait où tu ne serais plus capable de gagner assez de pain pour deux bouches d'enfant ? Tu veux que nous quittions Brest, et pourquoi faire, dis-moi ?... Tu penses, n'est-ce pas, que j'irai, avec mes deux filles au cou, mendier pour toi à chaque porte ? Tu voudrais vivre avec la misère de ta femme et de tes enfants, comme avec un métier ! Ne crois pas cela, mon homme. Je te suivrai, mais ce sera pour crier à ceux qui passeront : Vous voyez bien celui-là, eh bien, il est fort, il a un bon état, et il ne veut pas nous gagner de quoi manger !...

— As-tu fini, Marguerite ?

— Tout à l'heure, Cosquer ;... il faut que je te dise tout. Je me suis tue assez longtemps ; mais vois-tu, j'ai eu trop de faim de la faim de ces pauvres innocentes. Va te soûler encore, si tu veux. Moi, je ne quitterai plus la porte du cabaret. En trinquant, tu nous entendras demander du pain. Quand tu sortiras ivre, il te faudra passer par-dessus tes filles, que j'étendrai dans la boue devant le seuil. Il est temps que tu aies aussi ta part des douleurs. Ces enfants ne sont pas à moi seule. Crois-tu que mes bras soient assez forts pour les porter toujours,

sans que tu les prennes à ton tour? J'ai eu ma mesure de souffrance, Ivon, à toi le reste!

Le maçon avait écouté cette longue sortie, d'abord avec une indifférence dédaigneuse, puis avec une colère croissante. Tous ses traits s'étaient animés, sa poitrine s'enflait, son haleine sifflait dans sa gorge resserrée de fureur.

Il fit un pas vers Marguerite, ferma les deux mains, puis recula, se contenant encore.

— Moi aussi, j'ai eu ma mesure de patience avec toi, dit-il enfin d'une voix sourde. Tais-toi, si tu ne veux pas qu'il coule du sang ici. Je te déteste, femme, car c'est depuis que je t'ai prise que tous les malheurs me sont arrivés. Avant, je ne manquais de rien, j'avais du travail toute la semaine, et je dansais le dimanche. Mais toi, tu as jeté comme un mauvais sort sur ma vie. Tes enfants et toi, vois-tu?... c'est une nichée de couleuvres que j'écraserai sous mon talon!

Et en prononçant ces mots, Cosquer, par un geste d'une terrible énergie, brisa sous son large pied les restes de la chaise demi-consumée qui brûlait au foyer; les étincelles jaillirent au loin.

Un cri se fit entendre, et la petite Catherine s'élança du fond de l'âtre vers sa mère. Le feu avait gagné ses vêtements.

Marguerite éperdue enleva l'enfant dans ses bras.

— Cosquer! Cosquer, de l'eau! Au nom du ciel! de l'eau! La malheureuse brûle!

Mais l'homme irrité ne bougeait pas.

Le pied sur un tison, la tête haute, il regardait, avec une atroce exaltation de colère, l'enfant qui se tordait entre les bras de sa mère, et les efforts de Marguerite pour éteindre les flammes.

Pendant une minute, ce fut un spectacle effroyable à

voir que la lutte de ces deux êtres faibles, cernés par un cercle de feu, et l'impassibilité de l'homme fort, qui les regardait souffrir.

Enfin, Marguerite enveloppa l'enfant d'une étreinte si désespérée et si complète que le feu étouffé s'éteignit.

Ses mains écartèrent alors, avec une rapidité convulsive, les lambeaux de jupe qui entouraient encore son enfant, et découvrirent deux larges plaies faites par les flammes.

— Dieu ! mon Dieu ! elle est brûlée, brûlée partout !

Et, se tournant vers Cosquer, dont le calme irrité la rendait folle :

— Regarde, scélérat ! regarde ! c'est toi qui as fait cela !

Elle élevait dans ses bras la malheureuse enfant, qui hurlait de souffrance, et l'approchait de son père.

— Arrière, femme ! arrière !

— Achève de la tuer, donc !

— Marguerite ! te tairas-tu ?

— Mais tue-la donc, assassin ! Tiens, regarde ! Est-ce que son sang ne te donne pas soif ?

Les plaies hideuses de la victime touchaient presque le visage de l'ouvrier, qui ne put maîtriser plus longtemps sa fureur.

— Arrière ! te dis-je, Satan !

Et, plus rapide que la parole, un coup était parti ; un coup destiné à la mère ; mais qui vint frapper l'enfant au milieu du front.

La petite Catherine roula aux pieds de Marguerite en poussant un affreux gémissement.

Ce gémissement fut suivi d'un cri sauvage jeté par la mère.

Ses yeux se promenèrent autour d'elle, ses mains s'étendirent, elle se baissa, se releva, égarée, et, pres-

que au même instant, Cosquer sentit le froid d'une hache qui effleura sa joue et vint s'amortir sur son épaule.

La douleur lui fit pousser une imprécation; il voulut s'élancer sur Marguerite, mais, avec l'agilité d'un chat tigre, elle avait déjà bondi dans le coin le plus obscur de la chambre, son enfant sur un bras, la hache à l'autre main. Sa hache et ses yeux brillaient seuls au fond des ténèbres. Un râle sifflant sortait de sa poitrine.

Le maçon s'arrêta subitement devant cette rage de lionne défendant ses petits. Il eut peur...

Dans ce moment on entendit quelqu'un poussant doucement la porte mal fermée. C'était Barazer.

— Qu'est-ce que cela? dit-il. Je passais devant ta porte, Cosquer, j'ai entendu crier; j'ai craint qu'il ne te fût arrivé un malheur.

— Deux grands malheurs! d'abord d'être né, puis de ne m'être pas jeté à l'eau il y a douze ans... Va-t'en! toi; ceci est une affaire à régler entre cette vipère et moi.

— Que veux-tu faire? s'écria Barazer, qui venait d'apercevoir Marguerite au fond de l'obscurité, et qui comprenait tout; Cosquer, laisse ta femme en repos!

— Il faut que je brise sa tête entre mes poings! hurla le maçon. Elle m'a frappé! elle a osé lever la main sur un homme!

— J'ai défendu mon enfant, dit une voix sourde.

— Je te jetterai à genoux pour me demander pardon.

— Essaie! répondit la même voix.

Et la hache et les yeux brillèrent dans le coin sombre.

Barazer sentit qu'il était temps de mettre fin à une scène qui ne pouvait manquer de devenir sanglante en se prolongeant. Il saisit, par le milieu du corps, Cosquer chancelant d'ivresse et de colère, et, tout en lui disant

ce qui pouvait l'apaiser, il l'entraîna vers le seuil, puis dehors, malgré ses efforts et ses cris.

Marguerite se hâta de fermer la porte en dedans. On entendit encore quelque temps les débats de Barazer et du maçon, qui voulait rentrer; mais enfin ce dernier parut céder aux sollicitations de son compagnon, et leurs voix se perdirent au loin dans la rue Saint-Yves.

IV

TENTATION.

> Si profond que soit l'abîme dans lequel tombe l'homme du peuple, nous ne nous sentons pas la force de le lui imputer à crime. Que celui-là qui se croit en droit d'affirmer qu'il n'a rien épargné pour le préserver du péril se lève pour nous accabler et nous jette la première pierre.
>
> LE GLOBE du 25 novembre.

La maison où Barazer conduisit Cosquer était peu éloignée du *Pont de Terre*. C'était un de ces repaires de forçats évadés et de marins déserteurs, tels qu'on en compte une douzaine à Brest. Espèces de champs d'asile ouverts, à toute heure, au crime ou à la débauche, et dans lesquels les initiés se font recevoir, même au milieu de la nuit, en frappant d'une certaine manière à la porte ou au volet.

Barazer et son compagnon furent admis incontinent.

On les fit passer dans une salle basse et humide qu'éclairait une lampe de goudron. Sur un geste, deux bouteilles de vin bleuâtre furent placées devant eux, et on les laissa seuls.

Barazer remplit les verres, et, s'adressant au maçon :

— Que diable avais-tu donc contre ta femme, toi ? Quand je t'ai quitté, tu avais l'air de bonne humeur, et je t'ai retrouvé furieux et prêt à faire un malheur ?

— Je t'ai dit qu'elle avait levé la main sur moi.

— Mais à propos de quoi ?

— A propos que c'est une gueuse, dont les plaintes m'ennuient. Je ne veux plus rentrer chez moi. Je n'ai rien à donner aux enfants, et cela me met en colère.

— C'est vrai qu'il est dur de voir son monde manquer de pain !... Sans compter que ça ira de pis en pis pour toi; car tu t'es fait une mauvaise affaire avec le père Bordenson, tu as eu tort de le frapper.

— Crois-tu donc que j'aurais souffert de lui voir mettre la main sur moi, sans lui rendre ? Le gredin m'a fait perdre mon état; je sais bien qu'aucun entrepreneur ne voudra me reprendre à présent, mais ça m'est égal. Faut pas que les bourgeois pensent qu'ils me marcheront sur le corps, à moi ! Ils m'en veulent, parce que je n'ai pas voulu consentir tout de suite, comme vous, à la réduction des journées. Au fait, vois-tu, vous avez fait les capons, vous autres. Et toi, Barazer, tu as été le plus lâche d'eux tous.

— Bah ! dit Barazer en vidant tranquillement son verre à petits coups, est-ce qu'ils n'avaient pas le droit de nous payer moins cher, s'ils le voulaient ?

— Non ! tonnerre ! ils n'en avaient pas le droit ! Est-ce qu'on a le droit de tuer un homme, dis donc ? Sais-tu que c'est depuis ce temps-là que le pain a diminué chez moi ?

C'est la vie de ma femme et de mes enfants que les gueux m'ont rognée.

Barazer leva les épaules avec un calme irritant.

— Que veux-tu ? ils sont riches, ils sont les maîtres. Qu'est-ce que ça leur fait que tu crèves ?

— Et si je ne veux pas crever, moi ! cria le maçon en se levant, hors de lui. Est-ce que je n'ai pas le droit de vivre comme eux ? S'ils ne me donnent pas à manger, est-ce que je ne peux pas prendre dans leur assiette, dis donc ?

— Pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

Cette question avait été adressée d'un ton si direct, si incisif, elle avait été accompagnée d'un regard si significatif, que Cosquer se sentit tout embarrassé.

— Pourquoi, pourquoi...

— Oui, pourquoi ? As-tu droit, voyons, à ce qu'on te paie tes journées comme autrefois, puisque tu travailles de la même manière ?

— Tiens, parbleu !

— Eh bien ! si on te retranche sur ta solde, que ne prends-tu toi-même ce qu'on t'a volé ? Dis-moi, laisserais-tu un autre ouvrier s'emparer d'une partie de ta paye de la semaine ?

— Non, tonnerre !

— Alors, pourquoi laisserais-tu les bourgeois le faire ? Quand un riche nous vole, vois-tu, on ne peut pas demander justice, comme si c'était un pauvre ; mais on se la fait à soi-même, on reprend son bien où on le trouve ; et voilà. Qu'as-tu à répondre à cela ?

— Moi, rien, répliqua Cosquer sombre et pensif.

Les deux ouvriers achevèrent la première bouteille.

— Écoute, Cosquer, reprit Barazer, il s'agit de savoir si tu veux traîner misère, ou vivre à ton aise, avec un morceau de lard sous le pouce et un verre de vin devant toi.

— Et comment faire pour vivre ainsi?

— Je te l'ai déjà dit : si tu avais voulu m'écouter, il y a un mois, quand nous étions ensemble à l'atelier Bordenson, nous aurions pu faire nos affaires.

— Et la prison!

— La prison est pour les maladroits! Et puis, écoute bien, si tu ne trouves pas d'ouvrage, tu vas être obligé de mendier, ou de quitter Brest, et tu seras arrêté comme un vagabond. Ainsi, de toute manière, la prison ne peut pas te manquer.

— C'est pourtant vrai, s'écria le maçon, en jetant au loin son chapeau avec désespoir, et plongeant sa tête dans ses deux mains. C'est dit que quand un malheureux est tombé à l'eau tout le monde viendra lui mettre une pierre au cou, pour qu'il aille au fond!.. Nous autres, pauvres gens, une fois par terre, personne ne nous tend la main pour nous relever; il faut que tout nous passe sur le corps.

— Alors, relevons-nous nous-mêmes.

— Tais-toi, Barazer; tu me feras faire un mauvais coup.

— Toi?.. allons donc, tu as trop peur du procureur du roi. Va, mon vieux, va offrir tes bras pour vingt sous par jour à Lesneven, ou à Morlaix; tu trouveras bien toujours une place de gacheur ou de manœuvre.

— Barazer, je te dis de te taire, cria Cosquer en se levant à demi, et grinçant des dents.

— Et quand je me tairais, ça empêchera-t-il ce que je dis d'arriver? Tu veux travailler; sais-tu bien que tu n'as pas seulement d'outils?

— Qu'est-ce que tu dis? mes outils sont au chantier.

— Oui, mais le bourgeois a déclaré qu'il les garderait pour les avances qu'il t'avait faites. Tu étais soûl à moitié, tu n'as donc pas entendu?

— Il a dit cela, le brigand!

— Et ce matin tes outils sont partis, avec d'autres, pour la forge.

— Est-ce vrai ça, est-ce vrai? Oh! je lui mangerais le ventre à ce Bordenson!

— Ça pourrait te faire un repas, dit Barazer avec une souriante nonchalance, mais ça ne peut pas durer toujours.

Puis, allumant paisiblement sa pipe à la lampe de goudron :

— N'oublie pas, mon cher, que tu seras demain sans ouvrage, sans outils et sans maison.

Cosquer ne répliqua pas un mot. Sa tête se pencha, et ses yeux restèrent fixés à terre. Cette âme, lasse des mouvements furieux qui l'agitaient depuis quelques heures, venait de céder à tant de secousses, et, quand son compagnon détourna vers lui son regard rusé, le dur ouvrier pleurait!.. Un éclair de joie passa sur la plate figure de Barazer.

Il s'approcha du maçon, prit dans ses mains maigres et osseuses la forte main du Breton, et, lui parlant à voix basse :

— On t'a volé tes outils, Cosquer, mais il y en a d'autres au chantier. Demain soir, viens ici, à neuf heures, et nous arrangerons tout cela.

Cosquer se leva sans répondre, poussa un soupir à la fois creux et strident, vida son verre d'un seul trait, puis, jetant autour de lui un œil effaré :

— Je viendrai, dit-il.

Les deux ouvriers sortirent.

Entraîné par le funeste ami que sa mauvaise destinée lui avait donné, Cosquer se rendit coupable d'un premier vol. Bientôt le besoin l'obligea à de nouvelles soustractions, et, l'impunité l'enhardissant de plus en plus, il appliqua à sa profession nouvelle la force physique et l'intelligence qu'il avait développées jusqu'alors dans son métier. Secondé par l'adresse inventive de Barazer, qui avait une longue habitude du crime, il multiplia ses tentatives et agrandit chaque jour le cercle de ses expéditions.

Cependant ce respect pour la propriété des autres qui, chez l'homme civilisé, est plutôt la crainte du châtiment que le commandement d'une vertu sentie, n'avait pas été violé impunément par le maçon. Il éprouva le regret qui suit toujours le changement d'une habitude que l'on a longtemps regardée comme un devoir; car il avait d'honnêteté tout ce que peut en avoir un homme qui a perdu ses croyances; cette honnêteté d'instinct qui est chez l'être fort ce que la pudeur est chez l'être faible. Aussi, pendant un certain temps, éprouva-t-il ce qu'un procureur du roi eût appelé des remords : *il eut honte et peur.*

Mais le premier de ces sentiments s'éteignit dans l'habitude, et le second dans le succès.

Bientôt Cosquer arriva à cette passion pour le vol, qui saisit tous ceux qui s'y sont livrés quelque temps. Car c'est un fait incontestable, qu'outre l'attrait d'un profit facile et d'une aisance sans travail, il y a, dans la soustraction frauduleuse du bien d'autrui, je ne sais quelle volupté qui finit par subjuguer les hommes qui s'y adonnent : soit que cette conspiration de celui qui n'a pas contre

celui qui a, conserve le prestige de tout ce qui est mystérieux, difficile et périlleux; soit que cette partie jouée contre la société, en se cavant de sa liberté ou de sa tête, ait, comme tout autre jeu, l'attrait de l'incertitude; et tienne l'esprit dans une activité dramatique pleine de je ne sais quel charme fiévreux.

Quoi qu'il en soit, l'aisance de la famille de Cosquer ne fut que bien faiblement augmentée par sa nouvelle industrie. Les bénéfices qu'il réalisa allèrent s'engloutir au cabaret, et il continua à chercher de plus en plus, dans l'exaltation factice de l'ivresse, une excitation à l'audace, ou un étourdissement pour ses retours aux pensées d'autrefois.

Barazer d'ailleurs exerçait sur lui un empire absolu, et ne tendait qu'à irriter toutes ses mauvaises passions. Cet homme, faible de corps, niais en apparence, mais cauteleux et tenace, était parvenu à dominer entièrement la nature toute sauvage du maçon. Il s'était fait le cornac de cette espèce de bête farouche, dont il employait à son gré la force et le courage.

V

VOL DE NUIT.

> Dans le monde on appelle un VOLEUR l'homme qui se permet de prendre le bien d'autrui, sans avoir dix mille livres de rente.
>
> BARNABÉ CRUX.

La cloche du couvre-feu finissait de sonner, lorsque deux hommes se glissèrent le long du mur du chantier Bordenson. La nuit était sombre et pluvieuse, le vent retentissait dans les grands arbres du cours d'Ajot, et le bruissement de la mer arrivait de loin, par intervalles, comme une voix triste et solennelle.

— Restons ici, Ivon, dit un des hommes à son compagnon, les autres vont arriver.

— Leur as-tu bien indiqué l'heure?

— N'aie pas peur.

— Et tu es sûr que l'argent est dans le bureau ?

— Hier soir, quand j'ai remis les clefs à Bordenson, lui et son associé étaient encore à en compter les sacs.

— Tais-toi, voici quelqu'un.

Effectivement, deux autres hommes s'avançaient dans l'obscurité. Ils se firent bientôt reconnaître, et, après une courte conversation à voix basse, tous quatre se dirigèrent vers un angle du mur qui entourait le chantier.

L'un d'eux s'appuya contre la muraille, un second lui monta sur les épaules, et un troisième, s'aidant des deux premiers, atteignit le sommet de la clôture. Là, il aida ses trois compagnons à le suivre, et tous quatre disparurent le long d'amas énormes de bois de chauffage qui les conduisirent, par une série de plates-formes, jusqu'au fond du chantier.

Arrivé là, celui qui était en tête s'arrêta.

— Deux de vous ici pour mâter l'échelle, et surtout pas de bruit, car le bourgeois loge au-dessus.

— Mais le chien?...

— N'ayez pas peur, je m'en charge.

Barazer, car c'était lui qui venait de parler, attendit que ses trois compagnons se fussent emparés de l'échelle, qui était dressée contre une pile de planches, et il marcha ensuite à leur tête.

Au détour du magasin qu'ils côtoyaient, il s'arrêta.

—Attention maintenant ; Castor va s'éveiller. Restez là.

Effectivement, un groguement sourd et prolongé, comme ceux qui précèdent les aboiements d'un chien, se fit entendre. Barazer s'avança :

— Eh bien ! Castor, qu'as-tu, mon vieux ? est-ce que tu ne me reconnais pas?

Ces mots étaient prononcés d'une voix basse et précautionneuse, que le dogue ne parut pas reconnaître, car il

s'élança brusquement vers celui qui lui parlait; mais sa tête s'abaissa tout à coup sous des mains connues :

— Ici, Castor, ici, mon chien...

L'animal leva le cou sans défiance. Au même instant, il poussa un gémissement sourd, et tomba aux pieds de l'homme qui l'avait appelé.

— Avancez, dit Barazer à ceux qui le suivaient.

— Est-il bien mort?...

— Regardez.

Le malheureux chien était en effet sous leurs pieds, la gorge ouverte et nageant dans son sang.

Ils arrivèrent vis-à-vis la fenêtre du bureau, qui était au premier étage.

— Dressez l'échelle maintenant, dit la même voix qui avait toujours donné les ordres, et toi, Jacques, monte le premier... à cause du carreau.

Un des trois hommes commença aussitôt à monter.

— Toi, Pierre, reste de garde, et avertis-nous au moindre bruit.

— Soyez calme.

— Cache-toi dans le petit magasin, vis-à-vis : tu pourras épier de là ce qui se passe dans le chantier. Toi, Ivon, avec moi.

Et Barazer, suivi de son compagnon, se mit à monter l'échelle.

Jacques était déjà parvenu à la fenêtre du bureau. Le verre coupé par lui, avec une rare adresse, céda sans bruit sous sa main, et il ouvrit.

— Il n'y a qu'un vitrier pour démolir un carreau comme ça, dit Cosquer, qui montait derrière.

— Silence, Ivon.

Le vitrier était entré. Les deux autres atteignirent successivement le sommet de l'échelle, se glissèrent par la

croisée, et disparurent dans l'appartement. La fenêtre fut aussitôt refermée.

Pendant quelques minutes le chantier demeura enveloppé dans un silence complet. On n'entendait que les gouttes d'eau tombant du toit sur les dalles, et les sifflements du vent de nuit dans les hangars déserts.

Une heure sonna.

Tout à coup un bruit de pas retentit confusément dans la maison Bordenson; les verrous d'une porte crièrent, et un homme, demi-vêtu, parut dans la cour.

Un sifflement rapide et léger partit du petit magasin.

Aussitôt des ombres passèrent derrière les vitres du premier étage; une tête même parut à la fenêtre, se pencha, puis disparut.

Et tout rentra dans le silence comme précédemment.

Cependant l'homme qui était sorti presque nu du rez-de-chaussée se dirigea vers le fond du chantier, et s'éclipsa un instant derrière les piles de bois de construction.

Les mêmes ombres reparurent à la fenêtre du premier étage.

Un nouveau sifflement, si faible et si fugitif qu'on eût pu le prendre pour celui du vent qui grondait, se fit entendre, et elles s'évanouirent aussitôt.

Peu après, le promeneur nocturne reparut. Il longea les murs des hangars, cherchant à éviter les flaques d'eau qui inondaient le milieu du chantier. En passant devant le petit magasin, il s'arrêta :

— Au diable les drôles! murmura-t-il entre ses dents, ils laissent tout ouvert. Nous qui avons là des outils que la pluie peut rouiller!

Et retirant à lui la porte du magasin, il donna un tour de clef.

Il traversa ensuite la cour pour retrouver l'entrée de la

maison, et vint se heurter contre l'échelle appuyée au mur.

— Encore une échelle! murmura-t-il : j'ai beau dire de les descendre!... Je n'aime pas à les voir dressées ainsi; c'est faire un chemin aux voleurs.

En parlant de la sorte, Durand détacha l'échelle du mur auquel elle était appuyée, l'étendit horizontalement à ses pieds; puis rentra, en laissant échapper quelques plaintes.

Plus de dix minutes s'écoulèrent sans qu'aucun signe de vie se manifestât dans le chantier; enfin, un sifflement vif et court partit du magasin. Aussitôt la fenêtre du bureau s'ouvrit.

— Malédiction! il a retiré l'échelle, dit Ivon en se penchant à la croisée.

— Et Pierre est enfermé, ajouta Barazer, impossible de descendre!

— Ainsi nous voilà pris! dit à son tour le vitrier.

— Vingt pieds au moins! il n'y a pas moyen de sauter.

— Nous sommes perdus!

— Qu'allons-nous faire?

Les trois hommes se regardèrent dans la stupeur. Ivon serrait les poings et se frappait la tête à la muraille.

— C'est toi, damné de vitrier, qui nous as conseillé ce coup-là; si nous sommes pris, tu ne mourras que de ma main!

— Est-ce que je ne risque pas autant que toi, dis donc? Pourquoi es-tu venu, si tu as peur?

— Silence, silence! dit Barazer, qui le premier avait recouvré sa présence d'esprit; il s'agit bien de disputer maintenant! songeons plutôt à trouver les moyens de nous tirer d'ici.

— Et lequel? il n'y en a pas!

— Il y en a un ; mais c'est le seul. Ce mur-ci donne sur le grenier du hangar ; en le perçant, nous pouvons nous sauver par ce côté.

— Mais comment le percer ?

— Il y a toujours des pinces de mineurs dans le petit cabinet près du bureau. Donne la lanterne sourde, qu'on voie. Tiens... regarde, avec cela nous pouvons faire un trou par où passer.

— Aurons-nous le temps ?

— Nous avons encore au moins trois heures devant nous. Vite, à l'ouvrage.

— Et Pierre ?

— Une fois en bas, nous lui ouvrirons la porte du magasin ; ce gredin de Durand n'a pas tiré la clef ; mais pas de retard surtout, ou c'est fait de nous.

Les trois voleurs se mirent vaillamment au travail. Les pierres disjointes avec précaution commencèrent à s'ébranler ; mais les coups de la pince devaient tomber sourdement, pour n'être point entendus. Une heure s'écoula dans ce travail, tout palpitant de craintes renaissantes ; enfin un gros moellon, qui interceptait encore le passage, fut repoussé d'un coup trop vif, et retomba du côté opposé avec un bruit terrible.

Les trois hommes restèrent immobiles.

— Ce n'est rien. Tout le monde dort, dit Barazer à voix basse ; voyons si l'on peut passer.

— Je vais essayer, dit le vitrier, qui se hâta de placer sa tête à l'ouverture.

Sans perdre de temps à disputer sur la préséance, ses compagnons le poussèrent par les pieds.

Mais l'ouverture, trop étroite, se refusait au passage du gros homme, qui se démenait en vain.

— Il ne passera jamais, dit Barazer.

— Il le faudra bien, murmura Ivon, en le poussant de toute sa force herculéenne.

— Au secours, j'étouffe ! cria le malheureux.

— Passe ! passe ! répétait Cosquer en le refoulant toujours avec une terrible énergie.

Les pierres qui environnaient le vitrier, ébranlées par tant de secousses, croulèrent et l'ensevelirent à moitié dans l'étroit passage.

— Mon Dieu, il est écrasé !

Ce cri partit en même temps des bouches des deux voleurs.

Quant au vitrier, il ne poussa pas un soupir, ne fit pas un mouvement.

Barazer et son compagnon se regardèrent en silence, silence terrible, dans lequel se trouvait réuni tout ce que l'âme humaine a d'angoisses et de terreur.

Les pieds du vitrier passaient en dehors du trou ; son buste seul s'y trouvait engagé, et l'éboulement l'y avait resserré comme dans un étau. Les deux ouvriers essayèrent d'enlever quelques-unes des pierres qui avaient croulé ; mais le cadavre immobile bouchait toujours le passage, et ils tentèrent inutilement de le retirer à eux.

Plus d'une heure s'écoula ainsi, dans le délire du désespoir et de l'épouvante.

Et l'aube commençait à blanchir dans le ciel, et une pâle lueur tombait déjà à travers les vitres, qui se coloraient aux rayons de l'aurore.

Une sorte de rage furieuse s'était emparée de Barazer et du maçon ; l'écume tombait de la bouche de celui-ci et le sang ruisselait de ses mains, meurtries par de longs et vains efforts.

— Donne la lanterne, Barazer ! s'écria-t-il fou de colère et d'effroi ; dussé-je briser ma tête contre chaque pierre, je passerai.

Barazer approcha la lumière.

En enlevant encore quelques débris, ils purent mieux juger de ce qui était arrivé.

Les pierres de l'éboulement étaient tombées de telle sorte que le passage n'en avait pas été entièrement obstrué ; l'une d'elles avait formé une espèce de voûte qui soutenait le reste ; mais l'espace resté libre était alors entièrement occupé par le corps de leur compagnon, qui s'était trouvé trop volumineux pour une ouverture pareille, et qui avait été sans doute suffoqué dans cet étroit passage.

Les deux ouvriers comprirent d'un seul coup d'œil qu'il fallait retirer le cadavre ou renoncer à la fuite; mais toutes les tentatives faites pour l'arracher furent inutiles.

Les voleurs reculèrent découragés.

— Impossible de retirer ce corps en pièces, dit Barazer l'œil égaré. Ivon, il y va de la vie pour tous deux ; cet homme-là est mort, il faut l'avoir par morceaux, pour faire le passage libre.

— Qu'est-ce que tu dis là ?

— Il n'y a pas d'autres moyens. Tire ton couteau, et aide-moi.

— Je ne pourrai jamais, Barazer !

— Alors, à moi seul.

Le couteau brilla dans la main du voleur, et s'abaissa sur le corps du vitrier.

Mais à peine le fer avait-il pénétré dans les chairs, qu'un cri étouffé sortit de dessous les décombres ; le cadavre se crispa en un bond et disparut dans l'ouverture.

Arraché à son évanouissement par la douleur, Jacques venait de faire un de ces efforts qu'on ne tente qu'à l'heure de l'agonie, et il avait réussi à franchir le passage fatal.

Cosquer et son compagnon jetèrent une exclamation de

joie, et, se précipitant à sa suite, ils furent bientôt dans le grenier du hangar.

Un spectacle horrible les y attendait.

Le vitrier, assis par terre, tâchait de relever la peau de son crâne, presque entièrement détachée et qui flottait en lambeaux sur son visage inondé de sang. La chair pendait de ses bras et de sa poitrine, comme les guenilles d'un vêtement déchiré.

Les deux ouvriers sentirent le cœur leur défaillir à cet aspect. Cependant, le temps était trop précieux pour le perdre en expression d'une inutile pitié. Ils songèrent à sortir du grenier, ouvrirent la trappe, aidèrent Jacques à descendre, et parvinrent bientôt sous le hangar.

Deux minutes après, ils étaient à l'air libre, dans le chantier.

Déjà Cosquer se précipitait vers le magasin où était renfermé Pierre, qui ne cessait de les avertir par des sifflements prolongés ; lorsqu'une rumeur sourde sembla s'élever. Un cri partit de la rue ; le maçon se détourna.

Le feu était au bureau, où la lanterne sourde avait été oubliée.

Barazer et son compagnon n'eurent que le temps de se glisser le long des tas de bois, de gagner le mur et de se précipiter dans la rue.

Mais Pierre était resté prisonnier.

V

LA COUR D'ASSISES.

> Grâce aux jurys, le citoyen est jugé par ses pairs.
>
> EXPOSÉ DES MOTIFS.

On était au dernier jour des assises trimestrielles ouvertes à Quimper. La séance, suspendue depuis une heure, allait se rouvrir, et déjà la foule se portait avec empressement vers la salle où se jugeait le vol du chantier Bordenson. L'huissier avait frappé trois fois sur la porte de chêne, et les jurés arrivaient l'un après l'autre, se hâtant d'expédier le dessert dont ils avaient eu soin de garnir leurs poches en quittant la table d'hôte. La salle se remplissait d'ouvriers sans travail, de vieillards, d'écoliers qui avaient manqué leurs classes pour écouter les avocats faire des amplifications françaises; tandis que

l'ordre public, dans son costume ordinaire de gendarme à pied, veillait au seuil du tribunal, et montrait de loin la pointe de sa baïonnette, comme enseigne de notre justice humaine.

Bientôt les juges gagnèrent leurs siéges, et le président arriva.

C'était un bon gros homme d'une soixantaine d'années, la trogne fraîche et l'œil gaillard; aimable à tout le monde, même à ceux dont il brûlait l'épaule, et trouvant le mot pour rire jusque dans l'article 302 du Code pénal. En un mot, le vrai type de cette justice bourgeoise, joyeuse, bien nourrie, et chargée de venger la morale publique, aux appointements de trois mille francs par an.

M. Toussaint appartenait à une famille fort ancienne dans la robe, et avait été élevé au milieu des actes d'accusation. Aussi passait-il pour l'homme le plus habile à déconcerter ou à circonvenir un prévenu. Sa figure réjouie déprécautionnait l'accusé le plus soupçonneux. Puis Toussaint savait si bien feindre l'intérêt! jeter d'un air indifférent la question captieuse qui perdait! D'un aveu unanime, nul, dans toute la cour royale de Rennes, n'escamotait plus adroitement la tête ou l'honneur d'un prévenu. Aussi jouissait-il de l'estime profonde des autorités constituées. Sa présidence était accordée comme une faveur : « Vous aurez M. Toussaint, » écrivait-on au parquet du chef-lieu protégé, et le procureur du roi et ses substituts s'endormaient dans la douce certitude d'avoir de *bonnes assises* cette fois : c'était, en un mot, *l'homme de la chose*, comme le disait, d'une manière si pittoresque, le commandant de la gendarmerie départementale.

Dans l'affaire du vol Bordenson, M. Toussaint s'était surpassé lui-même. Barazer et ses compagnons avaient en vain essayé de s'envelopper d'une triple écorce d'impassi-

bilité ; ils avaient en vain dérouté les dépositions les plus accablantes avec cette maladresse d'innocence dont il est si difficile de soupçonner l'hypocrisie, M. Toussaint était parvenu à les mettre en contradiction avec eux-mêmes, à les déshabiller pièce par pièce du costume frauduleusement niais qu'ils avaient revêtu. Il leur avait soudé aux pieds, anneau par anneau, la chaîne des galères, et, dans cette lutte de l'astuce de la justice contre l'astuce du crime, le dernier avait succombé, comme le moins habile.

Un intérêt puissant s'était attaché à ces longs débats, et une foule considérable les avait suivis. Nous ne dirons pas si la publique solennité de ce drame avait été ou non favorable à la morale, seulement, il avait semblé à tous les hommes attentifs que, pendant ses curieuses scènes, tout l'intérêt des auditeurs s'était porté sur les accusés. On eût dit que le récit de leurs angoisses, pendant cette affreuse nuit du vol, inspirait plus de pitié et de trouble que l'immoralité de leur action n'excitait d'indignation ; et peut-être, à voir la curieuse sollicitude de la foule pour les prévenus, eût-on pu croire que la seule pensée du peuple dans ces débats était celle de sa misère, qui le poussait au crime par une pente irrésistible et fatale.

Cette impression avait dû s'accroître par les plaintes énergiques qu'avait fait entendre Cosquer dans le cours de l'affaire, et surtout par la présence de Marguerite entourée de ses deux enfants. Inhabile aux déguisements, la pauvre femme avait avoué son ignorance, relativement aux moyens d'existence de son mari ; mais, en même temps, elle avait fait l'histoire des progrès de leur misère, elle avait raconté ses heures de faim et de froid, et la pitié avait été générale. Le procureur du roi lui-même avait prononcé à ce sujet une phrase de compassion officielle.

M. Toussaint seul était demeuré impassible. Pour combattre l'effet produit par la déposition de la femme de Cosquer, il interrogea la petite Catherine. Or, ce fut un spectacle à voir, que l'effroyable adresse d'un homme d'expérience déjouant la fragile prudence d'un enfant. Chaque réponse surprise à l'ignorance de la jeune fille passait plus avant le triangle de fer au cou de Cosquer ! Cette déposition, accablante par sa naïveté, décida du sort du maçon.

Cependant, un avocat prit la parole en faveur des prévenus, et s'efforça de détruire l'impression produite par les diverses dépositions à charge. C'était un beau jeune homme frisé avec soin, haut cravaté, dont la robe était neuve, et la toque parisienne ; un des *plus beaux cavaliers de l'endroit*, comme on disait à Quimper. De retour depuis peu de l'École de Droit, il avait commencé sa réputation en jouant des charades chez le président du tribunal, et en dansant au bal de M. le préfet, et on lui avait jeté Cosquer à défendre pour coup d'essai, comme on livre une existence vulgaire à l'élève chirurgien, qui ne s'est encore exercé que sur le cadavre. Lui aussi, c'était la première fois qu'il opérait sur la chair vivante. D'abord on avait quelque peu balancé à lui confier une cause aussi grave ; mais M. le président l'aimait ; c'était d'ailleurs un jeune homme bien né, et dont la famille *méritait des égards :* on ne pouvait lui refuser une occasion de briller et de se faire connaître. Il fut donc nommé d'office pour défendre Cosquer, comme il eût été nommé commissaire du bal de la Saint-Louis. Ce fut une galanterie de magistrat qui parut naturelle à tout le monde.

Du reste, le but fut atteint ; car le jeune avocat fit preuve de facilité et d'esprit dans la défense qu'il présenta. Son exorde surtout, dans lequel il parla de lui

avec beaucoup de modestie, parut faire le plus vif plaisir au tribunal et à trois dames auxquelles le président avait galamment fait offrir des fauteuils dans l'enceinte réservée. Le public fut aussi sur le point d'applaudir une délicate allusion à la mort du général Foy, qui était alors récente. Enfin, le débutant obtint un succès complet, et, au sortir de la séance, deux avoués lui serrèrent la main.

L'affaire en était là lorsque les débats se rouvrirent. M. le président commença son résumé, qui fut, comme d'habitude, un nouvel acte d'accusation. Les questions furent ensuite posées.

A toutes, les jurés répondirent *affirmativement*. Le procureur du roi requit l'application de l'article 384 du Code pénal, et, après un léger débat entre lui et les avocats des prévenus, le tribunal prononça son jugement.

Les accusés étaient condamnés à vingt ans de travaux forcés.

Tous demeurèrent immobiles sur leur banc. Le public se retira.

Une femme seule restait avec deux enfants. Quand la salle fut vide et que les gendarmes ordonnèrent aux prévenus de se lever, elle s'approcha de Cosquer, sa petite fille dans ses bras, l'autre serrée contre elle et tenant sa main.

— Yvon, dit-elle, voilà tes enfants, embrasse-les encore une fois.

— Laisse-moi, Marguerite, répondit brusquement le maçon sans lever les yeux. Va-t'en, et ne pense plus à moi.

— Cosquer, au nom de Dieu, embrasse tes enfants !

Elle poussait Catherine et Marie entre le bras de l'ouvrier.

Celui-ci leva la tête; ses yeux s'allumèrent d'un cour-

roux sauvage, tous les muscles de son visage tressaillirent, et sa large main repoussa rudement les deux petites filles.

— Va-t'en, femme de malheur : laissez-moi toutes ! C'est pour faire taire vos cris de faim que j'ai volé ! Vous avez été mes mauvais anges. Allez-vous-en, vous dis-je, allez-vous-en, et soyez maudites !

Il sortit avec les gendarmes.

L'avocat qui avait défendu Cosquer regardait cette scène avec étonnement. Il pensa qu'il y avait là matière à faire un article pour la *Gazette des Tribunaux*, et il s'approcha de Marguerite, qui était restée sans mouvement, devant la sellette vide.

— Votre mari paraît brutal, ma brave femme, dit le jeune homme en faisant tourner nonchalamment une breloque suspendue à son cou par une chaîne d'or ; vous devez avoir eu beaucoup à souffrir.

— Cela est vrai, Monsieur, répondit la femme accablée, Cosquer a la parole et la main rudes.

— Vous aurez moins à regretter, alors, que la société vous le retire et vous mette ainsi à l'abri de ses mauvais traitements.

Marguerite leva ses yeux noirs sur le jeune avocat.

— C'est donc la société qui me prend mon homme, Monsieur ?

— Oui, ma bonne femme, pour le punir et le corriger.

— Alors la société nourrira mes enfants, n'est-ce pas ? Puisqu'elle prend Cosquer, qui seul nous faisait vivre, il faut bien qu'elle le remplace pour nous.

L'avocat sourit de nouveau.

— Vous ne me comprenez pas, dit-il ; la société c'est tout le monde. Tous les hommes sont unis comme une grande famille ; c'est cette famille qu'on appelle la société,

et qui punit un de ses membres quand il fait tort aux autres, comme vous puniriez votre petite fille si elle faisait mal à sa sœur. Cosquer a fait tort à un membre de la société en dérobant ce qui lui appartenait, et, pour le châtier, on l'envoie aux galères. Comprenez-vous maintenant?

— Oh! oui, Monsieur! mais alors, moi et mes enfants, qui n'avons fait de tort à personne, pourquoi sommes-nous punies? Car nous voilà sans pain maintenant! Cosquer sera en prison; mais on lui donnera à manger. Nous, nous serons libres; mais nous mourrons de faim. Vous voyez bien que nous serons encore plus à plaindre que lui.

L'avocat tournait toujours sa breloque, mais il paraissait éprouver quelque embarras à répondre.

— C'est un malheur inévitable, dit-il enfin.

— Cependant, Monsieur, si nous sommes tous une famille, comme vous disiez tout à l'heure, ça ne devrait pas être ainsi. Quand je punis ma petite fille, moi, parce qu'elle a mal fait, je ne jette pas une partie de la punition sur sa sœur. Car, voyez-vous, Monsieur, m'enlever mon homme pour vingt ans, c'est comme si vous me l'aviez tué; encore il eût mieux valu pour moi qu'il fût mort: j'aurais peut-être trouvé un autre père pour ces pauvres enfants.

— Votre mari est mort civilement, dit l'avocat, enchanté de trouver un moyen de déplacer la question; sa succession est ouverte. Vous pouvez vous regarder comme veuve; les enfants que vous auriez maintenant de lui seraient bâtards. S'il gagne quelque chose avant de mourir, vous n'hériterez pas. Désormais la société le considère comme n'existant plus.

— Je puis donc me remarier, Monsieur, si je trouve quelqu'un qui veuille gagner du pain pour mes enfants?

— Mais du tout, ma brave femme, du tout, dit l'avocat impatienté...

Ces gens du peuple sont stupides, ajouta-t-il tout bas; ils n'entendent rien au Code !

Effectivement, Marguerite avait trop de bon sens pour comprendre nos lois.

VII

CONSÉQUENCES.

> Le monde ne tient pas compte de la manière dont les réputations se perdent, il ne voit que le fait et ne s'amuse pas à chercher les causes. —La vertu et le vice misérables pèsent le même poids dans la balance.
>
> THADÉUS LE RESSUSCITÉ.

Les débats de l'affaire Gosquer avaient révélé les coupables menées de Bordenson, relativement à l'abaissement des salaires. Des reproches lui avaient été adressés à ce sujet, et les dépositions avaient généralement laissé une assez fâcheuse impression sur son compte dans l'esprit du public et des jurés. L'entrepreneur sentit qu'il avait besoin de se réhabiliter, au moyen de quelque bonne action. Il n'avait pas vécu si longtemps sans apprendre qu'il faut parfois se résigner à faire un peu de bien par

convenance. Il savait que l'opinion publique regarde la vertu comme une dame peu agréable à voir d'habitude, mais avec laquelle on ne doit pas rompre entièrement, et qu'il faut honorer, de loin en loin, d'une carte de visite. Il proposa donc à Marguerite la place de portière dans son chantier, et ce bienfait, envers la femme de celui qui l'avait volé, fut jugé par tout le monde un acte sublime de bienfaisance et de générosité.

Marguerite vint donc habiter l'atelier Bordenson.

Mais le nom de femme de forçat la marquait comme un fer rouge, et elle eut à subir toutes les humiliations qui peuvent atteindre une vie aussi humble et aussi obscure. A défaut d'autre noblesse, le peuple a son aristocratie de probité, aussi injuste, aussi méprisante que les autres! Marguerite dut renoncer à ses vieilles connaissances et à ses habitudes d'autrefois. Il lui fallut dire adieu à ces plaisirs de carrefour, aussi attrayants pour la classe pauvre, que, pour nous, les cercles et les bals d'hiver : bavardages du dimanche sur le bord du seuil; histoires racontées au four par les voisines; chansons répétées en filant, l'après-dîner, à l'ombre; belles rondes d'enfants pendant les soirées d'automne; tout était perdu pour la famille Cosquer! Quand Catherine et sa petite sœur voulaient se mêler aux danses des autres enfants de la rue, toutes les mains se fermaient devant leurs mains tendues pour former la ronde, et elles étaient forcées d'aller s'asseoir vis-à-vis, sur une pierre, regardant, avec de grosses larmes sur leurs joues, les autres rire leur joie au soleil, et folâtrer sans honte. Marguerite fut longtemps avant de pouvoir s'accoutumer à un pareil changement, et à accepter son lot d'infamie.

Quant à Catherine, elle supporta sa position plus courageusement. Une fois les premières larmes versées, elle

essuya résolument ses yeux, et s'apprêta à prendre la vie telle qu'on la lui donnait. Il y avait dans cette enfant quelque chose de la nature de Cosquer et de cette facilité à braver l'opinion, qui fait les grands caractères ou la canaille, selon la direction donnée aux actions. Elle grandit; et, devenue jeune fille, elle se montra encore plus insoucieuse du dédain des autres, plus hardie à se heurter contre le mépris. Cette âme vaillamment trempée se persuada facilement que là où l'honneur était perdu, la vertu était un luxe inutile. Repoussée pour une faute qui n'avait pas été la sienne, elle prit son parti, et, au lieu de s'irriter inutilement contre les préjugés qui la flétrissaient, elle accepta l'infamie à l'amiable, et s'installa à l'aise dans sa honte.

Cette espèce de philosophie dépravée ne fit que prendre de nouvelles forces dans la fréquentation de jeunes gens débauchés et de filles décriées, seule compagnie qu'il fût permis à Catherine de fréquenter. Son cœur se déflora et se prostitua dans ce contact impur; elle en fut bientôt à n'avoir plus besoin que d'une occasion pour se perdre. L'occasion se présenta.

Catherine était belle de cette beauté solide et pleine de séve qui sollicite si vivement les hommes que les sens dominent. Bordenson n'avait pas été sans s'en apercevoir. C'était là une nature à sa portée et selon ses goûts. Il n'eut point de peine à réussir dans ses tentatives de séduction. Bientôt la position de Catherine obligea son amant à la faire partir, secrètement, pour une ville voisine.

Sa mère apprit en même temps son déshonneur et son départ.

Elle s'abstint de reproches, dont on eût ri; mais elle résolut dès lors de quitter Brest, et de se retirer en quelque endroit où les fautes des siens seraient moins connues.

Cependant un an s'écoula encore sans qu'elle pût mettre son projet à exécution.

Pendant ce temps, Catherine avait suivi sa route, et se trouvait arrivée au but. Elle était devenue fille de joie.

C'était trop de honte à la fois. La femme de Cosquer vendit tout ce qu'elle possédait à Brest, et partit avec sa petite Marie pour Ploudalmezeau, où Bordenson lui avait loué une auberge dont il était propriétaire. Le digne entrepreneur mit le comble à ses bontés en accordant à la pauvre femme une lettre de recommandation pour le marchand de vins du pays. Il lui promit, en outre, de descendre chez elle lorsqu'il aurait des affaires de ce côté.

Au fond, c'était un excellent homme que M. Bordenson !

VIII

L'AUBERGE.

De quelle mort le tuerai-je, Iago? — Oh! je voudrais le posséder neuf ans entiers, mourant sous ma main!

SHAKSPEARE.

Il était six heures du soir: le temps était gris, l'air pesant et le vent chaud. Une petite fille, d'environ huit ans, se tenait debout à la porte d'une auberge, placée à quelques portées de fusil en avant du bourg de Ploudalmezeau. Elle tenait à la main une houlette, comme en font les enfants du pays : c'était une longue branche d'ajonc dépouillée de ses épines, mais à l'extrémité de laquelle on avait conservé un bouquet de fleurs jaunes entremêlées de marguerites, fixées à chacun des dards de la plante. L'enfant s'amusait à balancer cette baguette en murmurant un chant monotone, et ses yeux se tour-

naient alternativement vers la route de Saint-Renan, et le bourg de Ploudalmezeau, qui apparaissait au loin, couronné par son élégant clocher de granit.

Cette attention soutenue à regarder le chemin indiquait suffisamment qu'elle attendait quelqu'un. En effet, elle jeta tout à coup un cri de joie en apercevant de loin un cheval chargé de mannequins, sur lesquels une femme était assise.

— Bonjour, ma mère, cria la petite fille en courant de toutes ses forces au-devant de la cavalière, qui dut arrêter brusquement son cheval, pour ne pas l'écraser.

— Prends donc garde, maudite enfant, tu vas te faire blesser !

En parlant ainsi, d'un air qui indiquait plus de joie de l'empressement de la petite que de colère de son imprudence, Marguerite Cosquer sauta à terre, prit Marie dans ses bras, et, après l'avoir embrassée, la posa à sa place entre les deux mannequins.

Le cheval, averti par un coup de houlette de l'enfant, reprit alors sa route à petits pas vers l'auberge.

— Qu'as-tu eu de nouveau, Marie, pendant mon absence ? demanda la mère; est-il venu du monde ?

— Oh, oui ! beaucoup de monde. Ils étaient trois marins ; tu sais bien, ceux du sloop qui est à Porsale ?.... Et il y avait avec eux une femme.

— Tu leur as donné à boire ?

— Oui ; mais ils avaient déjà bu ailleurs, car ils étaient bien rouges et ne pouvaient presque pas marcher.

— Ils t'ont payée ?

— Certainement. Puis la femme m'a demandé mon nom ; mais, quand je lui ai dit que je m'appelais Marie Cosquer, je ne sais pas ce qu'elle a eu : elle est devenue toute pâle, puis elle s'est mise à pleurer.

— Que dis-tu là ?

— Et après avoir pleuré bien fort, elle m'a prise dans ses bras, elle m'a embrassée, et elle m'a demandé si tu te portais bien, si nous n'étions pas pauvres...

— Et t'a-t-elle dit qui elle était ?

— Oh, non ! Elle voulait me parler encore ; mais les autres sont venus qui se sont moqués d'elle, parce qu'elle pleurait. Alors elle s'est mise à rire et à chanter. Elle a bu beaucoup d'eau-de-vie, et ils sont partis ensemble. Seulement, elle a dit qu'elle reviendrait ce soir pour te voir.

Marguerite devint pensive, et cessa d'interroger sa fille. Aux détails que celle-ci venait de lui donner, il lui avait été facile de reconnaître Catherine. Cette pensée la ramena à de tristes souvenirs, et elle soupira amèrement.

Marie avait embrassé sa mère et venait de se coucher ; Marguerite, assise seule devant un feu de genêt, écoutait mélancoliquement le vent mugir dans la large cheminée de l'auberge, lorsque des pas se firent entendre à la porte. La femme de Cosquer détourna la tête, et vit un paysan qui s'avançait avec précaution, en regardant autour de lui.

Dès qu'il aperçut la maîtresse de la maison, il la salua à la manière et en langue bretonne.

— Bonne santé à vous ! Y a-t-il du feu pour allumer ma pipe ?

— Le foyer est allumé, répondit Marguerite avec le laconisme d'usage.

Le nouveau venu s'avança vers l'âtre, tira lentement une pipe de la poche de son gilet, promena les yeux dans tous les coins de la maison, et, sûr enfin que l'aubergiste

était seule, il ôta le vaste chapeau qui lui couvrait presque tout le visage.

— Marguerite Cosquer ne me reconnaît pas? dit-il.

La femme jeta un cri.

— Vous, Barazer !

— Silence! Ne dites pas ce nom-là. Êtes-vous seule dans la maison ?

— Toute seule. Mais pourquoi ?...

Sans lui répondre, Barazer fit entendre un coup de sifflet.

A l'instant, un pas lourd retentit, et un second paysan entra.

— Il n'y a personne que Marguerite, lui dit Barazer.

Il découvrit aussitôt son visage. C'était Cosquer.

Barazer arrêta un nouveau cri qui allait échapper à la femme du maçon.

— Jésus, est-ce bien vous? dit la malheureuse toute tremblante.

— Nous-mêmes, Marguerite. Fermez cette porte, et maintenant, à boire et à manger; car nous sommes à jeun depuis douze heures.

Mais la femme ne bougeait pas : Ses yeux atones ne pouvaient se détacher de ces deux figures endurcies et pâles qui se relieffaient dans la demi-lumière de l'auberge, comme deux visions menaçantes.

— Eh bien! femme, entends-tu? reprit Cosquer en la poussant doucement.

Le son de cette voix, dont la rudesse métallique lui était si connue, fit tressaillir Marguerite comme si on eût touché une blessure demi-fermée. Elle s'approcha machinalement, et avec une sorte d'effroi, d'une armoire grillée, dont elle sortit des plats et des bouteilles, qu'elle posa sur la table.

Pendant quelques minutes personne ne parla; les deux hommes mangeaient avec avidité. Marguerite s'était replacée dans l'ombre, près de l'âtre, et les regardait.

Cependant, au bout de quelque temps, Cosquer se tourna vers elle.

— Ta réception est bien froide, dit-il avec une voix assez calme; il y a pourtant longtemps que nous ne nous sommes vus.

— Ce n'est pas d'aujourd'hui, Cosquer, que le froid est tombé entre nos cœurs, répondit la femme avec tristesse.

— Je le sais, femme. Peut-être eût-il mieux valu que ce fût autrement; mais ce qui est fait n'est plus au pouvoir de personne. Où sont les enfants, Marguerite?

Cette question avait été adressée avec une douceur peu habituelle à Cosquer; sa femme en fut touchée.

Elle se leva, prit la chandelle de résine suspendue au foyer, et entr'ouvrant le lit clos, fit voir au maçon le petite Marie qui dormait, couchée sur une de ses mains en tetant son pouce, par un reste d'habitude enfantine.

Le forçat contempla un instant cette charmante figure d'ange et déposa un baiser sur la chevelure blonde de la petite fille.

Marguerite referma le lit.

— Et Catherine? demanda-t-il.

— Partie! dit Marguerite.

— C'est donc vrai, reprit l'ancien maçon, la malheureuse t'a quittée?...

— Il le fallait, murmura Marguerite.

— Oui, je sais... et quel est le gueux qui l'a perdue?...

— Hélas! reprit la mère, nous ne le connaissons que trop.

— Comment... ce serait?...

— M. Bordenson.

Ce nom était à peine prononcé, que le maçon se dressa debout, les poings fermés et l'œil en feu.

— Toujours cet homme ! cria-t-il, toujours cet homme sur mon chemin ! Et je ne pourrai pas lui broyer la tête entre mes deux mains !

Il se rassit. Son corps tremblait de colère. Il y eut encore un silence, un long silence.

Pendant toute la conversation que le maçon venait d'avoir avec sa femme, Barazer n'avait rien dit. Il y avait chez cet homme un tact naturel qui le rendait également habile à se taire et à parler. Il attendit encore quelque temps, sans témoigner ni impatience ni inquiétude ; enfin, quand il jugea que son compagnon pouvait l'entendre, il lui rappela les dangers qu'ils couraient, et combien les instants leur étaient précieux.

Tous deux faisaient partie de la société *Coulonge*, cette vaste association en faveur du vol, fondée depuis plus de trente ans, et qui s'est maintenue seule parmi les institutions successives et croulantes, comme pour témoigner l'inamovibilité des vices au milieu de nos misérables progrès sociaux. Avant de tenter leur évasion du bagne de Brest, les deux forçats avaient longuement combiné leur plan de fuite, et en avaient préparé les voies par l'entremise des nombreux affiliés de la société. En se jetant dans une route comme celle de Ploudalmezeau, ils n'avaient pas eu seulement pour but d'échapper aux perquisitions, toujours moins activement poussées sur ces chemins de traverse, ils voulaient surtout atteindre ce bourg, parce qu'ils devaient y trouver un des associés les plus sûrs et les plus adroits de la bande, et qu'ils comptaient sur ses secours pour déjouer les recherches de la police.

Après s'être entretenus quelque temps à voix basse et en langue d'argot, Barazer se détourna vers Marguerite.

— Connaissez-vous Kerkof, de Ploudalmezeau ? demanda-t-il.

— Un marchand de vin?

— Oui.

— Je le connais.

— Il faudrait que nous pussions arriver chez lui.

— Si vous y allez, vous serez pris, les gendarmes mangent là.

— Comment faire alors? dit Cosquer.

— Il faudrait l'avertir qu'on veut lui parler et l'amener ici, s'il est possible.

— N'iras-tu pas bien jusqu'au bourg, Marguerite? demanda l'ouvrier.

— S'il le faut pour vous sauver, j'irai.

— Va donc, et dis à Kerkof que ce sont des amis de *Coulonge* qui ont à lui parler.

— Et s'il refuse de venir?

— Il ne refusera pas, nous sommes sûrs de lui; mais, au nom de Dieu ! dépêche-toi.

Marguerite alluma une lanterne et sortit.

Barazer alla fermer la porte après elle, puis revint s'asseoir contre la table, auprès de son compagnon.

— Pourvu, dit Cosquer, que ce Kerkof veuille *abouler* [1].

— Il nous trouvera peut-être à *goupiner* [2], observa Barazer; il doit y avoir ici des *messières à grincher* [3], il y a des *sime* qui ont les *vallades* garnies de *carle* [4], et, à la campagne, on a plus de *fiat* [5] qu'à la *vergue* [6].

Nous ferons ce que nous pourrons, mais pour le *pré* [7], je n'en veux plus : j'aimerais mieux qu'ils me *butent* sur la

[1] Donner de l'argent.—[2] Travailler, voler.—[3] Des hommes à voler. —[4] Des bourgeois qui ont les poches garnies d'argent.—[5] Confiance. — [6] Ville. —[7] Bagne.

placarde[1]. Le premier qui veut *m'enflanquer*[2], je lui ouvre le *beauge*[3] avec ceci.

Et le maçon tira de sa large poche de paysan un fer tranchant et pointu qui avait été évidemment détourné de son usage primitif pour être transformé en une de ces armes redoutables, aiguisées en secret par la patience tenace des forçats.

— Fais en sorte du moins de ne pas perdre ton coup, reprit Barazer avec négligence, et tâche qu'il sorte du *beauge* du *messière* que tu *escarperas*[4], une bonne pluie de *tunes* de cinq *balles*[5].

Cosquer ne répondit rien ; mais sa main se contracta sur l'instrument de mort qu'il avait posé devant lui, et ses yeux farouches lancèrent des éclairs. On eût dit qu'il répondait à la sanglante plaisanterie de son compagnon.

— Il faut que nous ayons des *rondins*[6], d'une manière ou d'une autre, c'est clair, dit Barazer ; car sans *jacques*[7] nous serions *bloquis*[8] avant huit jours, et il nous faudrait *gambiller*[9] sous le bâton des argousins.

— Je te dis que je ne veux pas retourner au *pré*, Barazer. J'ai trop souffert là ! je ne veux plus qu'on me tienne ainsi, avec une chaîne par le pied, pour me faire voir en curiosité, comme un ours blanc. Je n'irai pas porter ma chair à meurtrir à leurs bâtons ! L'air de là-bas pue ; je veux respirer un peu à mon aise. Quant à vivre, on vit toujours quand on le veut.

Barazer approuva par un mouvement de tête, et les deux forçats allumèrent leurs pipes.

Il y avait déjà quelque temps qu'ils étaient plongés dans

[1] Guillotinent sur la place. — [2] Me saisir. — [3] Ventre. — [4] Tueras. — [5] De pièces de cinq francs. — [6] De l'argent. — [7] Des sous — [8] Vendus. — [9] Danser.

le calme silencieux ordinaire aux fumeurs, lorsque les pas d'un cheval se firent entendre au dehors.

Les deux hommes dressèrent la tête et prêtèrent l'oreille.

— Qui peut venir là ? demanda Cosquer à voix basse.

— Nous pouvons le *remoucher* [1], répondit Barazer, sur le même ton.

Il s'approcha, avec précaution, d'une étroite lucarne qui était entr'ouverte, et permettait de voir devant la porte.

— C'est un *sime* à cheval.

— Que fait-il là ?

— Il détache un porte-manteau.

Comme il achevait ces mots, le porte-manteau échappa aux mains maladroites du voyageur, et tomba à terre avec un bruit clair d'argent.

Les deux voleurs se jetèrent un regard d'intelligence.

Cependant, après avoir ramassé sa valise à tâtons et en jurant, le cavalier heurta à la porte de l'auberge.

— Eh bien, Marguerite, cria-t-il à haute voix, dormez-vous déjà ? Ouvrez donc, mordieu !

— Sur mon âme, j'ai déjà entendu cette voix ; Barazer, vois donc si tu ne le reconnais pas.

— La *sorgue* [2] est trop noire, et la *moucharde* [3] *n'allume* [4] pas ; mais, en tout cas, nous ne risquons rien, il est seul, nous pouvons lui ouvrir.

— Et s'il nous connaît, il nous dénoncera.

— On peut toujours l'empêcher de parler, répondit le forçat avec une douceur souriante à faire frémir.

— Marguerite, satanée femme, m'ouvrirez-vous ?

— Qui est là, demanda Barazer, en contrefaisant sa voix ?

— Et parbleu, c'est moi ; est-ce que vous ne me reconnaissez pas ? Bordenson !

[1] Voir. — [2] Nuit. — [3] La lune. — [4] Éclaire.

— Bordenson ! cria le maçon en étendant la main vers la table, et en cherchant son arme ; laisse entrer, laisse entrer !...

La porte s'ouvrit, et l'entrepreneur entra.

— Au diable !... je croyais que vous m'auriez laissé passer la nuit dehors. Il fait une brume qui pénètre jusqu'aux os. Eh bien ! où est donc Marguerite ?

Le gros homme était arrivé près du foyer. Il cherchait l'hôtesse dans la maison ; en levant la tête, il rencontra la figure farouche de Cosquer, qui se tenait devant lui droite et menaçante.

Il poussa un cri de surprise, et, par un mouvement naturel d'effroi, fit un pas vers la porte.

Barazer s'y tenait debout, les bras croisés sur sa poitrine.

La frayeur se peignit sur tous les traits de Bordenson.

Cependant il essaya de donner à sa figure son expression accoutumée de jovialité.

— Diable, mes enfants ! je ne m'attendais pas à vous trouver ici, dit-il.

— Pas plus que nous à vous y voir, Monsieur, répondit Barazer, qui tira son chapeau avec une politesse ironique. Enchanté de vous trouver en bonne santé, et avec une valise si bien garnie.

Bordenson jeta un regard épouvanté sur sa valise, qu'il portait encore à la main.

— Cela, mon cher ami ? dit-il, ce n'est rien : quelques chemises pour la route seulement. Mais où donc est Marguerite ?

— Elle est sortie, Bordenson, et tu es seul avec nous.

Ces mots de Cosquer avaient été prononcés d'un accent si guttural et si profond que l'entrepreneur en tressaillit.

— Alors, dit-il en balbutiant et en s'avançant vers la porte, je vais continuer jusqu'à Ploudalmezeau ; bonjour, Messieurs...

— Pourquoi vous en aller ? dit Barazer, vous coucherez fort bien ici ; nous faisons les honneurs en l'absence de Marguerite, et vous ne manquerez de rien. Mais donnez-moi donc cette valise qui vous gêne, je m'en chargerai.

— Du tout, du tout ; je ne veux la donner à personne.

— Bah ! quelques chemises pour le voyage, dit Barazer, en arrachant la valise des mains de Bordenson, et en faisant sonner l'argent qu'elle contenait ; voilà seulement du linge qui a un singulier cliquetis. Allons, bourgeois, approchez-vous du feu, et soyez calme.

Le malheureux entrepreneur sentit le cœur lui faillir. Ses yeux se promenaient de Barazer au maçon, et ne rencontraient sur les deux figures que des sujets de crainte ; celle du dernier, surtout, était étincelante de haine, Bordenson se rapprocha du mur avec une profonde terreur.

— Au nom du ciel, Messieurs ! laissez-moi m'en aller, dit-il.

— Nous ne sommes pas des messieurs, interrompit durement Cosquer, nous sommes des forçats, grâce à toi, qui nous a enfoncé le bonnet rouge sur la tête.

— Mes amis... ce n'est pas moi qui suis cause... Soyez bien sûrs... mes bons amis... Laissez-moi sortir, et je vous jure, par tout ce qu'il y a de plus sacré, que je ne dirai à personne que je vous ai vus.

— Nous ne le craignons pas, car tu ne sortiras pas d'ici.

— Que dites-vous, mes enfants ? balbutia l'entrepreneur éperdu ; Cosquer, mon ami !

— Moi, ton ami, scélérat ! moi, ton ami ! à toi... qui m'as perdu !... à toi... que j'aurais voulu éventrer avec mes ongles !... moi, ton ami !...

Et le maçon s'avançait vers Bordenson, les bras en avant, les mains crispées, l'œil furieux.

Le malheureux se mit à trembler de tous ses membres, et il perdit l'esprit.

— Où suis-je ? dit-il, mon Dieu ! Mais c'est donc un coupe-gorge, ici ?

— Pour toi, du moins, Bordenson, dit Cosquer.

Et d'un bras vigoureux il saisit l'entrepreneur, qui trébucha sur la pierre de l'âtre et tomba à genoux.

Sa figure était hideuse à voir dans ce moment : il promenait sur les deux forçats des yeux égarés ; ses mains étaient jointes, son corps courbé dans l'attitude d'une humble prière ; il y avait enfin dans toute l'expression de son être ce que la bassesse a de plus vil et la peur de plus lâche.

Il voulut parler, mais ses dents claquaient l'une contre l'autre, et il pouvait à peine se faire entendre.

— Au nom de Dieu ! laissez-moi, Cosquer... balbutia-t-il ; j'ai toujours fait du bien à votre famille... c'est moi qui ai mis votre femme ici... N'abusez pas de votre position, laissez-moi m'en aller...

— Ah, tu as fait du bien à ma famille ! cria le maçon, les dents serrées de rage. Dis, est-ce en diminuant le prix de mes journées, pour me mettre dans la misère ? Est-ce en me renvoyant de ton chantier, pour me forcer à devenir un voleur ? Est-ce en me faisant condamner aux galères ? Est-ce en perdant Catherine, dont tu as fait une fille publique ?... Oh ! tu as fait du bien à ma famille, Bordenson ! Eh bien, moi, je veux te rendre tout le bien que tu lui as fait ; je ne serai pas ingrat, bienfait pour bien-

fait : tiens, Bordenson, voilà pour la diminution de mes journées !

Et son pied ferré frappa la tête de l'entrepreneur, qui alla résonner contre le mur du foyer.

— Voilà pour mon renvoi de ton chantier. Voilà pour ma condamnation. Voilà pour ma fille Catherine, pour ma fille, Bordenson !...

Et à chaque mot le pied terrible de Cosquer s'abaissait sur la tête sanglante du malheureux, et sa tête roulait sur l'âtre, bondissante et meurtrie.

Bordenson jetait des cris sourds de douleur. Il parvint cependant à se dresser à demi, tout inondé de sang.

— Grâce, Cosquer ! grâce ! Pardonnez-moi, ô mon Dieu ! Ne me tuez pas, Cosquer ! Pitié, ne me tuez pas !

Il rampait ventre à terre devant le forçat ; il embrassait ses pieds, et les larmes et le sang coulaient en même temps le long de son visage.

Mais Cosquer était dans le délire.

— Tu n'as pas eu pitié de moi, hurla-t-il, je veux ta vie, Bordenson !

Il tenait d'une main le bourgeois, cramponné à ses genoux, et cherchait à s'approcher de la table pour saisir l'arme qu'il y avait laissée. Sa main étendue la trouva enfin.

Mais à peine Bordenson eut-il vu briller le fer dirigé vers lui, qu'il se dégagea par un bond convulsif ; et repoussant le maçon avec la force du désespoir, il se réfugia au coin le plus obscur de l'appartement, en poussant des crix affreux.

— *Escarpe, escarpe le sime* [1], cria Barazer, ou nous sommes *bloquis* [2].

[1] Tue le bourgeois. — [2] Pris.

Cosquer s'était déjà élancé; il avait saisi par les cheveux l'entrepreneur pantelant, l'avait fait tomber à genoux, la tête rejetée en arrière, et l'instrument de mort qu'il tenait à la main, s'enfonçant de toute sa longueur dans l'œil de Bordenson, alla ressortir de l'autre côté, en perçant le crâne.

La victime tomba sans pousser un soupir.

Cosquer lui mit le pied sur le front, et retira avec les deux mains le fer engagé dans les chairs et les os.

Barazer s'était rapproché. Il regarda le cadavre avec une parfaite indifférence, et repoussa la tête du bout du pied, comme pour interroger la vie qui pourrait encore y rester.

La tête demeura immobile.

— Il est bien *servi*, dit-il; celui-là *ne mangera pas le morceau*[2].

— De l'eau, dit le maçon, dont les mains dégouttaient de sang.

— En voilà; mais où allons-nous, maintenant, *planquer*[1] ce *baluchon*[3]?

— Tu vas me suivre, et tu verras.

Dans ce moment, ils entendirent le bruit d'une clef dans la serrure de la porte d'entrée; elle s'ouvrit doucement, et Marguerite parut sur le seuil, sa lanterne à la main.

[1] Ne dénoncera pas. — [2] Placer. — [3] Paquet.

IX

CATHERINE.

Fatum !!!

La veille de la nuit fatale dont nous venons de rapporter les événements, on se rappelle que Catherine avait passé à l'auberge isolée, dans la compagnie de plusieurs matelots, et qu'elle avait promis de revenir vers le soir.

Séparée de sa mère depuis deux ans, elle avait appris son départ de Brest, mais sans connaître au juste le lieu qu'elle allait habiter. Le hasard seul venait de le lui faire découvrir. Quoique tombée au dernier degré du vice, cette jeune fille n'avait pas perdu toute vertu. Elle avait conservé, au milieu de sa dégradation, un souvenir reconnaissant des soins donnés à son enfance, et, dans cette

âme gangrénée de sales passions, on voyait encore surnager quelques sentiments d'amour, de piété et de dévouement, semblables à ces fleurs pures qui s'épanouissent parfois à la surface d'un marais infect et croupissant.

Elle résolut fermement de revenir le soir même voir sa mère, obtenir son pardon et l'embrasser.

Malheureusement, les matelots qui l'accompagnaient la retinrent fort tard à Ploudalmezeau, et quand elle quitta ce bourg, son état d'ivresse était tel qu'elle éprouva la plus grande difficulté à reconnaître et à suivre le chemin qui devait la conduire chez Marguerite. Elle essaya pourtant de se diriger de ce côté; mais bientôt elle se sentit tellement étourdie, qu'elle entra dans un champ de genêts pour se reposer.

A peine assise, le sommeil l'emporta, et elle s'endormit.

Plusieurs heures s'étaient sans doute écoulées quand elle se réveilla. Les ténèbres étaient profondes, et le vent froid de la nuit sifflait tristement dans les genêts.

Catherine passa la main sur ses yeux, dégourdit ses membres endoloris, et commença à regarder autour d'elle.

Elle se trouvait sur la lisière d'une garenne qui bordait la grande route, dont la trace blanchâtre se dessinait au loin dans l'obscurité. La lune était voilée et ne répandait aucune clarté. Catherine se leva avec quelque peine, et elle allait s'avancer vers le fossé pour sortir du champ, lorsqu'elle crut entendre, à peu de distance, un bruissement confus de voix basses. Puis elle aperçut comme des ombres qui s'avançaient.

Elle resta immobile et attentive.

Bientôt elle put voir distinctement deux hommes qui côtoyaient la garenne, portant un fardeau qui semblait

fort pesant. Ils s'arrêtèrent à quelques pas de la jeune fille, et laissèrent tomber lourdement à terre leur ballot, qui rendit un son flasque et mat.

— Ici la *placarde* est bonne, dit le plus petit des deux paysans (car ils portaient le costume de la campagne); en l'enterrant dans les genêts, si on vient à l'*allumer*[1], on croira que c'est quelque *charlot qui aura fait suer le chêne*[2].

Catherine, qui avait prêté l'oreille, frémit à ces mots. Dans les lieux infâmes qu'elle avait fréquentés depuis deux ans, elle avait pu s'accoutumer à ce langage mystérieux des scélérats, et les gardes-chiourmes, les forçats libérés ou les recéleurs de la rue des *Petits-Moulins* l'avaient depuis longtemps initiée au *jaspinage en bigorne*[3].

Elle comprit donc ce qui venait d'être dit, ainsi que le reste de la conversation.

— Avec ça, dit l'autre, que personne ne vient par ici; ce genêt-là n'a pas plus de deux *longes*[4], et on ne le *raccourcira*[5] point encore.

— As-tu la pioche?

— Oui, voici, et la pelle. *Planque*-toi un peu plus avant dans le fourré.

Les deux hommes entrèrent de quelques pas dans le champ, et Catherine entendit bientôt le bruit sourd de la pioche creusant la terre.

Cependant ses yeux se portèrent sur le fardeau, qui avait été déposé à quelques pas d'elle. C'était un long sac de toile, et, autant qu'elle en put juger à la faible lueur de deux ou trois étoiles qui brillaient seules au ciel, il lui sembla remarquer de longues traînées humides et noirâtres qui suintaient à travers. Mais quelle était la victime?

[1] Le voir. — [2] Assassin qui aura tué sur la grande route. — [3] Langue d'argot. — [4] Ans. — [5] Coupera.

où avait-elle été frappée? Elle résolut de tout faire pour le découvrir.

Son cœur n'était point facile à la crainte, et d'ailleurs un reste d'ivresse donnait à toutes ses facultés cette surexcitation qui, même au plus lâche, tient lieu de courage. Elle se décida donc à ne faire aucune tentative de fuite, et, s'accroupissant derrière une touffe de genêts, continua à tout observer.

Les deux paysans eurent bientôt achevé la fosse qu'ils creusaient. Ils revinrent prendre le sac, chacun par un bout, pour l'y transporter.

— *N'épargne le poitou*[1], dit le plus grand, et prends garde qu'il ne reste du *maquis*[2] à tes habits.

— C'est difficile; la *boussole*[3] est de mon côté, et ça coule comme du *pivois*[4] d'un robinet.

Ils arrivèrent près du trou, et y jetèrent leur fardeau. Il fut bientôt recouvert, et Catherine les entendit danser sur la fosse pour affaisser la terre. Le gazon fut ensuite replacé par-dessus avec soin, et les plants de genêts repiqués à leur ancienne place.

— Tout est fini maintenant, dit un des deux hommes; en voilà un qui n'aura plus de mal aux *dominos*[5].

— Oui, fini, reprit l'autre d'une voix grave et sombre.

Et, se découvrant la tête :

— Maintenant, nous sommes quittes : A revoir, Bordenson !...

Un faible murmure, semblable à un cri étouffé, suivit ce nom.

— Prête *loche*[6], Ivon. As-tu entendu?

— Quoi ?

[1] Prends des précautions. — [2] Du rouge. — [3] La tête. — [4] Vin. — [5] Dents. — [6] L'oreille.

— C'est comme quelqu'un qui a *criblé*[1] ?

— Bah ! le vent dans les genêts. Tu es un *taffeur*[2].

Tous deux s'approchèrent de Catherine.

— Pour cette fois, c'est pas le *taff*[3], j'entends des chevaux... *Reluque*[4] sur l'*estrade*[5].

Ils s'arrêtèrent, et regardèrent vers le grand chemin.

— C'est des *cognes*[6] ; gare à être *marrons paumés*[7].

Tous deux s'accroupirent aussitôt ; leurs coudes touchaient Catherine. Elle n'osait respirer.

Les gendarmes passèrent.

— Et vivement, Ivon, *donnons-la-nous*[8]. M'ont-ils *coqué la taffe*[9] quand ils ont passé ; le *trèfle me faisait trente-et un*[10].

Ils se levèrent et gagnèrent rapidement la barrière du champ par laquelle ils étaient entrés. Le bruit de leurs pas se perdit bientôt dans la nuit.

Catherine se souleva avec précaution, rampa plutôt qu'elle ne marcha jusqu'au fossé, et avança la tête.

Elle crut apercevoir sur la route deux hommes qui s'éloignaient, tournant le dos à Ploudalmezeau. Elle ne douta pas que ce ne fussent ceux qu'elle venait d'entendre.

Elle descendit alors le talus qui servait de clôture à la garenne, et se dirigea vers le bourg.

. . . . . .

Il y avait environ une demi-heure que Catherine était chez le juge de paix ; elle lui avait raconté dans le plus grand détail son aventure de la nuit, et le magistrat était occupé à transcrire sa déposition, lorsque l'on entendit dans la cour un bruit de chevaux, et le brigadier de Plou-

[1] Crié. — [2] Peureux. — [3] La peur. — [4] Regarde. — [5] Chemin. — [6] Gendarmes. — [7] Pris en flagrant délit. — [8] Sauvons-nous. — [9] Fait peur. — [10] Le cœur me battait.

dalmezeau parut à la porte du bureau, tenant par la main une femme qui se cachait le visage avec son tablier, et paraissait en proie à la plus vive douleur.

— Qu'est-ce, Lomic? demanda le juge de paix.

— Pardon, excuse, mon juge, si je vous dérange, répondit le gendarme en portant militairement la main à son chapeau; je n'aurais pas forcé le foyer conjugal à cette heure si je n'avais aperçu votre porte comme qui dirait ouverte et de la lumière dans votre bureau. Voici l'affaire : Cette nuit, Kerkoff (qui est un couteau à deux lames, comme vous savez) est venu me dire à l'oreille qu'il y avait deux forçats évadés à l'auberge isolée. Bon, dis-je; et, sur le quart d'heure, je fais monter leurs bêtes à mes hommes, et nous faisons un temps de galop jusqu'à l'endroit qu'on nous avait indiqué. En arrivant, nous avons vu de la chandelle dans le taudis; nous avons poussé la porte, qui s'est ouverte, et qu'avons-nous trouvé, mon juge? La femme que voilà, occupée à laver du sang, dont les murailles et le plancher étaient rouges... Aussitôt qu'elle nous a aperçus, elle est presque tombée en faiblesse, et s'est mise à crier : « Je suis perdue! » Alors je l'ai doucement appréhendée, avec les égards dus à son sexe; j'ai laissé trois de mes enfants de chœur à l'auberge, et je suis revenu vous conduire la particulière.

Catherine avait écouté le rapport du brigadier avec une attention et une anxiété singulières; un vague pressentiment l'effrayait. Elle se pencha pour découvrir les traits de la femme que le gendarme venait d'amener; mais elle continuait à se couvrir le visage, en sanglotant.

Le juge de paix se leva.

— Ceci est fort important, dit-il; au moment où vous êtes entré, brigadier, j'écoutais la déclaration de cette jeune fille, qui vient précisément de voir, il y a environ

une heure, deux assassins emporter et enterrer un cadavre.

A peine ces mots avaient-ils été prononcés que la femme laissa tomber le tablier qui cachait son visage, et chercha des yeux la jeune fille dont le juge de paix venait de parler.

Un grand cri partit au même instant, et Catherine s'élança vers elle.

La femme de l'auberge isolée était Marguerite Cosquer.

Quelques jours après, Cosquer et Barazer, qui avaient échappé aux recherches des gendarmes de Ploudalmezeau, furent rencontrés par des gardes-chiourmes envoyés à leur poursuite. Cosquer, quoique surpris, essaya de résister, et frappa mortellement un des soldats du bagne; mais atteint lui-même d'une balle dans la poitrine, il tomba, privé de sentiment, et fut transporté à l'hôpital de Brest, où il mourut peu de jours après.

Quant à Barazer et à Marguerite, tous deux furent emprisonnés sous la prévention commune *d'avoir assassiné Hyacinthe-Marie Bordenson, entrepreneur.*

X

UNE EXÉCUTION.

> Rien, parmi les hommes, ne doit être réglé que sauf erreur : aussi ne trouvé-je aucunement à redire contre la prison, les amendes; car du moins peut-on rendre l'argent et la liberté; mais rend-on la vie, rend-on une tête coupée?... O juges! couper une tête sauf erreur!...
>
> BERNARD (de Rennes).

Une exécution se préparait à Brest. Elle avait été annoncée depuis plusieurs jours comme une solennité populaire et instructive, et il n'était bruit dans les rues des *Sept-Saints*, des *Petits-Moulins*, du *Bras-d'Or* et des *Remparts* que du spectacle qui se préparait sur la place *Saint-Louis*. Le peuple accourait déjà, le peuple si avide de toutes les émotions qui le tirent pour quelques moments de son existence brute et ternie!.... Il venait là,

comme au cabaret, chercher un étourdissement de quelques heures; il venait là, comme une foule plus heureuse, et plus facile aux impressions, avait couru la veille à un drame joué au théâtre. Le peuple ! il avait perdu successivement toutes ses cérémonies d'autrefois, toutes ses pompes publiques : les belles processions, brodées d'azur et d'or, avec leurs magies de chants et de parfums ; les saturnales de la déesse Raison, avec les rondes sanculotiques autour de l'arbre de la liberté; enfin les revues de l'empire, si résonnantes de cliquetis de fusils, de bruits de canons et de roulements de tambours !.. De tout cela, hélas ! il ne lui était rien resté, que les exercices à feu de la garde nationale, et, aux grands jours, la fête du roi ou une exécution !

Aussi, il fallait voir comme il accourait ! Deux têtes à couper dans l'intérêt de la morale ! Cela devait être saisissant et beau ! Déjà la multitude bouillonnait sur la place d'exécution; déjà les groupes se formaient, les femmes du peuple accouraient avec leurs enfants, comme des nichées de bêtes fauves attirées par l'odeur du sang. Une petite fille pleurait, et sa bonne lui criait, en la frappant : « Te tairas-tu, mauvaise ? Si tu es méchante, tu n'iras pas voir guillotiner le voleur avec moi. » Et la petite fille essuyait ses larmes et se taisait. On se pressait, on s'interrogeait. Chacun disait à son voisin ce qu'il savait sur la solennité qui se préparait. Un garde-magasin, assis sur le perron de la cathédrale, racontait comme quoi la marine avait prêté la guillotine pour l'exécution, et avait même poussé les procédés jusqu'à proposer son bourreau, la vertueuse administration ! Lui qui parlait, il était sûr de ce qu'il avançait, car le *coupe-tête* était dans ses magasins, c'était lui qui l'avait livré.

Et le brave homme, en disant cela, levait le front

plein d'un orgueil digne et pacifique, et ceux qui l'entouraient le regardaient avec une admiration naïve.

Puis un autre spectateur racontait comment le bourreau de Quimper était arrivé la veille par la diligence; il l'avait vu : c'était un bel homme, qui avait des breloques et des boucles d'oreilles.

Il y en avait aussi qui parlaient des condamnés, qui les avaient connus, et ceux-là on les entourait, on les écoutait avec un curieux étonnement.

Au milieu de tout ce tumulte, quelques bourgeois passaient rapidement en témoignant leur dégoût pour cet empressement du peuple à voir décoller un homme. Cependant ils étaient tous amis de la peine de mort; tous parlaient de la nécessité de *l'exemple:* seulement ils ne voulaient pas que le peuple vînt s'instruire en le voyant. Puissants logiciens! dont les noms figuraient aux listes des électeurs à titre de capacités légales.

Mais, parmi eux, il y en eut un surtout dont toute l'âme se bouleversa d'indignation et de pitié à la vue de la foule qui entourait l'échafaud. Il traversa la place presque en courant.

— Les monstres! murmura-t-il; peut-on voir couler le sang d'un homme!

Et il pleurait presque, le bourgeois au cœur d'agneau.

Or celui-là était un des jurés qui avaient condamné au couteau ceux qui allaient mourir!

Pendant que ce drame se jouait en plein air, un autre s'achevait au fond de la noire prison; c'était le *dernier jour des condamnés.*

Barazer avait éprouvé pendant la nuit qui venait de s'écouler toute l'agonie de cette mort à heure fixe qui l'attendait. Son âme n'était pas assez fortement doublée de croyances pour soutenir un tel choc : il résolut de cher-

cher les moyens d'arriver à l'oubli de sa peur. C'était un homme qui connaissait ses droits, et qui avait vendu sa vie à bon escient. Il demanda au geôlier ce qu'il lui fallait pour s'étourdir dans l'ivresse, et celui-ci s'empressa de le satisfaire, car il savait que rien ne devait être refusé au condamné le jour de son exécution. La justice humaine l'avait ordonné ainsi, afin sans doute qu'en entourant le malheureux qui allait périr de toutes les aisances de la terre, il lui parût plus dur de quitter nos joies, et qu'il se reprît avec plus de désespoir à cet appât de la vie qu'on lui jetait au bord de la tombe.

Quant à Marguerite, quelques lambeaux de foi chrétienne avaient surnagé dans son âme; elle s'y rattacha avec ardeur, et chercha de la force dans la confession et la prière. Le murmure de ses litanies, psalmodiées à haute voix, se mêla bientôt aux chants d'ivrogne de son complice, et l'on put apprendre que tous deux cherchaient secours dans les deux seules consolations qui puissent rester au cœur du peuple au bout de l'existence : Dieu et l'eau-de-vie!

Cependant l'heure était venue; la charrette, chargée des deux victimes, quitta la prison. Barazer, presque privé de sentiment par l'ivresse, y avait été couché dans toute sa longueur; il parut s'assoupir au bruit monotone de la foule qui l'environnait. Marguerite, le crucifix serré sur sa poitrine, priait dévotement, tandis qu'entre eux deux était assis le prêtre, tout pâle et comme chancelant sous le poids de son ministère.

Ils arrivèrent ainsi jusqu'à la rue Saint-Yves; mais là, des cris et des sanglots se firent entendre; la foule s'ouvrit, et une femme s'élança tenant un enfant suspendu à son cou.

— Ma mère! criaient deux voix déchirantes, ma mère!

Marguerite tendit les bras : c'était Catherine et sa petite Marie.

La charrette s'arrêta; la jeune fille passa l'enfant à sa mère par-dessus les bords du tombereau.

Alors, ce fut pitié de voir celle-ci se cramponner au cou de la pauvre paysanne. Elle serrait dans ses petites mains toutes frémissantes la figure maigre et pâle de Marguerite; elle enlaçait ses petits pieds au flanc de la condamnée; elle collait son petit corps à sa poitrine jusqu'à ne pouvoir respirer. Et c'étaient des convulsions de douleur! et parmi les cris, les baisers, les morsures, elle répétait :

— Mère, je ne veux pas que tu meures; reste avec moi, mère; mère, que vais-je devenir? Je ne veux pas que tu meures!

Puis elle priait les gendarmes, elle priait le peuple, elle priait le prêtre, et tous baissaient la tête sans lui répondre; quelques-uns seulement pleuraient.

Marguerite cherchait en vain assez de forces pour consoler le désespoir de Marie. Son cœur se fondait sous les caresses de ses deux filles.

Car Catherine était aussi montée près d'elle. La pauvre mère les entoura de ses deux bras, et laissa aller sa tête sur leurs têtes rapprochées.

La foule regardait et sanglotait.

Mais la charrette avançait toujours.

Déjà elle avait tourné la rue Saint-Yves et entrait dans celle de la Mairie. Catherine, qui avait levé les yeux, tressaillit et se jeta sur le sein de sa mère.

Elle venait d'apercevoir de loin la guillotine!

Marguerite se sentit comme relevée à cette vue. Elle regarda ses enfants et le crucifix qu'elle avait abandonné pour eux; puis, prenant les deux mains de la petite Ma-

rie, elle les posa sur la croix avec un mouvement plein de ferveur.

— Dieu aura pitié de toi, enfant, dit-elle; Dieu est juste, il sait que je n'ai pas mérité de mourir.

— Je ne veux pas que tu meures! répétait l'enfant égarée.

— Paix, ma fille, paix, ma Marie! murmura la condamnée en berçant la petite sur son cœur, avec cette cajoleuse tendresse de mère; ne pleure pas ainsi!

Alors le prêtre, qui jusqu'à ce moment avait gardé le silence, se mit à parler: il exhorta la femme qui allait mourir à mettre son cœur à nu, et à ne rien cacher à cette heure suprême.

Et, la main sur la tête de son enfant, la femme répéta qu'elle était innocente du sang qui avait été versé.

Le prêtre alors lui donna l'absolution de ses fautes, et ils prièrent tous deux.

Enfin la charrette s'arrêta : ils étaient arrivés.

La place ondoyait de têtes aussi serrées que les épis d'un champ au moment de la moisson. La pluie qui commençait n'avait pu dissiper cette multitude; tous les yeux étaient tournés vers l'échafaud.

Barazer y fut porté encore ivre, et sa tête tomba.

— Maintenant, à l'autre! dit le bourreau.

Mais l'autre ne montait pas. Un mouvement s'était fait au pied de l'échafaud, et, de loin, on entendit des cris et des sanglots; on voyait des femmes se presser, entrelacer leurs bras, et, au milieu du trouble, une tête d'enfant qui apparaissait de temps en temps, blonde et échevelée.

Tous les yeux étaient tournés de ce côté; chacun se haussait pour voir, chacun s'étonnait de ce long retard.

Déjà le bourreau avait crié :

— Plus vite, donc! ne voyez-vous pas qu'il pleut?..

Une femme enfin parut sur la fatale échelle, soutenue

par un valet. Arrivée sur la plate-forme, elle se mit à genoux, le prêtre la bénit et lui donna à baiser le crucifix. Alors elle se leva.

Ses yeux semblèrent chercher quelque chose au pied de l'échafaud; ses bras s'étendirent, puis, comme subitement privée de sentiment, elle se laissa tomber dans les bras de l'homme qui l'avait aidée à monter. Il y eut un instant de silence. On entendit un coup mat et sourd. Deux grands cris partirent en même temps.

. . . . . .

La foule se retira lentement.

. . . . . .

Environ une demi-heure après on vit passer dans la rue de la Mairie une troupe de filles de joie soutenant une de leurs compagnes éperdue. Derrière, venait une d'entre elles portant dans ses bras une enfant dont les traits étaient gonflés et les joues humides de larmes.

Deux jeunes gens qui passaient s'arrêtèrent.

— Est-ce la petite de la femme que l'on vient de guillotiner? demanda l'un d'eux à la fille qui portait Marie.

— Oui, Monsieur.

— Pauvre enfant, que va-t-elle devenir? murmura le jeune homme en se tournant vers son compagnon.

— Heureusement qu'elle est jolie, répondit l'autre.

Tous deux sourirent finement, firent décrire deux ou trois circonférences aériennes à leurs cannes de fer creux.

Et ils entrèrent au café.

FIN DE LA FEMME DU PEUPLE.

LA GRISETTE

I

UNE FENÊTRE DE MANSARDE.

> Avec ces halivernes elle prendra des désirs de grandeur et d'ambition qui la feront rougir de mon état. Elle oubliera que son père n'est qu'un pauvre musicien, et finira par refuser quelque honnête garçon qui m'eût succédé.
>
> SCHILLER (l'Amour et l'Intrigue).

L'horloge de Saint-Pierre de Rennes venait de sonner sept heures; l'air était encore brûlant, seulement un vent parfumé s'élevait par rafales de dessus les tilleuls, et faisait tourbillonner la poussière sur la place du Calvaire. Une foule d'élégants promeneurs se rendaient de toutes parts sur le Mail. Quelques vieilles femmes et deux ou trois paysans étaient agenouillés sur les marches de la belle croix de mission qui s'élève en face de la grille.

A cette époque, le canal ne passait pas encore devant

cette promenade, et à sa place se trouvait une vieille rue, composée de quelques maisons de peu d'apparence, qui conduisait au faubourg de Brest. Dans la plus petite de ces maisons, presque vis-à-vis l'Avant-Mail, à la fenêtre d'une mansarde, une jeune fille était assise, penchée sur un ouvrage de couture qu'elle oubliait de temps en temps pour regarder par la fenêtre.

C'était une gracieuse enfant, d'environ dix-huit ans, belle de cette beauté allemande particulière aux Rennoises: blonde et blanche, avec des yeux bleus et une taille élancée.

Un coup rude frappé à sa porte la fit tressaillir; et, presqu'au même instant, un ouvrier en habit de travail entra dans la mansarde.

— Bonjour, ma petite Anna; comment ça va-t-il aujourd'hui?

La jeune couturière sourit, se leva à demi, et montra au nouveau venu une chaise placée près d'elle.

— Je suis bien, Bastien; j'étais seulement inquiète de ce que vous deveniez.

— N'allez-vous pas croire déjà que je vous avais abandonnée, ma princesse? N'ayez donc pas peur, allez; les maçons sont des amoureux solides, ça; y bâtissent leurs sentiments à chaux et à sable. Ah! ah! ah!

Et l'ouvrier accompagna cette lourde plaisanterie de ce rire grossier et sans intelligence si fréquent chez les hommes du peuple.

— Je pensais que vous aviez eu de l'ouvrage à la campagne?

— C'est précisément ce qui m'est arrivé. J'ai eu un marché pour des écuries à construire; ça va être achevé la semaine prochaine.

— Et avez-vous fait une bonne affaire, Bastien?

— Pas trop bête, mon cœur; j'espère bien tirer une bonne somme du bourgeois; aussi, je venais m'informer quand il vous conviendra que nous en finissions pour notre mariage; car, voyez-vous, je suis pressé, moi. Ah! ah! ah!...

— Vous savez bien, Bastien, que je désire attendre que j'aie vingt ans. Ma mère ne voulait pas que je me mariasse avant cet âge.

— Ah ben, oui. Mais la bonne femme est morte, ça ne la regarde plus.

— Les volontés de ma mère n'en sont pas moins sacrées pour moi, parce que j'ai eu le malheur de la perdre, dit Anna, dont les yeux étaient devenus humides et la voix tremblante.

— Je ne dis pas; mais c'est pas une raison. V'là six mois déjà que j'attends, moi. Et si ça continue, je vous avertis d'une chose, d'abord : c'est que je prendrai du chagrin, et quand j'ai du chagrin, je ne sors pas du cabaret.

— Pensez à l'avenir, Bastien; dans deux ans vous pourrez avoir fait quelques économies, moi de même; nous commencerons avec une petite aisance, nous l'accroîtrons, nous donnerons de l'éducation à nos enfants. Cela ne vaut-il pas mieux que de nous jeter imprudemment dans toutes les misères du ménage?

— Ah bah! je comprends rien à tout ça. L'ouvrier, il faut qu'il gagne le matin ce qu'il doit manger le soir. Voyez-vous, que nous ayons le pain quotidien, comme dit le catéchisme, et de temps en temps de quoi faire une goguette avec les amis, je ne demande pas autre chose. Puis arrivent les enfants! N'y a jamais trop d'honnêtes gens.

— Et si l'ouvrage manque, si la maladie vient, si les enfants ont faim ou froid?

— Peuth!..... on a toujours le plaisir de les faire. Et

puis, comme dit l'autre : ma foi, l'hôpital des enfants trouvés est pour tout le monde !...

— Ah ! quelle affreuse chose vous dites là, Bastien !

La jeune fille, toute rouge et l'œil étincelant, se détourna brusquement du jeune ouvrier.

— Faut pas vous fâcher pour ça, Anna. Mais, au fait, voyez-vous, je ne comprends pas toutes vos raisons. Vous êtes une savante, vous, vous avez été au couvent.

— Je ne suis pas une savante ; mais cela me met en colère, cela me fait mal, de vous entendre parler ainsi. Savez-vous, mon Dieu ! combien d'amour et de soins nous devons à ces pauvres petits êtres à qui nous avons donné la vie ?

— Ah ! parbleu ! je sais bien qu'y faut les nourrir ; mais quand on ne le peut pas !...

— Et c'est précisément ce qui me faisait vous dire qu'il valait mieux attendre.

— Attendre, ça vous est facile à dire à vous, parce que vous n'aimez pas.

— Je vous ai dit vingt fois, Bastien, que j'avais de l'amitié pour vous.

— Ah ben, de l'amitié, beau fichu sentiment ! Vous auriez de l'amour peut-être si j'étais un monsieur.

— Bastien...

— Vous êtes fière, parce que vous avez reçu de l'éducation ; vous méprisez les ouvriers.

— Mais Bastien...

— Au reste, y faut pas que ça vous gêne, voyez-vous ; parce que moi, j'aime pas qu'on ait l'air de m'humilier. Vous vous déciderez à dire oui ou non, et pas plus tard que tout de suite, parce que ça me chiffonne de ne savoir sur quel pied danser. Voyons, Mam'selle, voulez-vous ou ne voulez-vous pas de moi ?

— Je ne vous répondrai pas ; vous n'êtes pas assez calme pour me comprendre.

— Alors c'est entendu ; ça veut dire : va-t'en voir si je suis dans la rue. Grand merci, mam'zelle Anna, je ne me le ferai pas dire deux fois !...

En parlant ainsi, Bastien avait pris son chapeau et s'était dirigé vers la porte. Anna fit un mouvement pour l'arrêter, puis elle le réprima. La brutalité de son amant l'avait irritée.

— Adieu ! cria Bastien.

— Adieu, murmura-t-elle.

Le jeune ouvrier sortit en frappant la porte avec force. Anna secoua la tête et soupira.

Il y avait trois jours que cette scène avait eu lieu ; l'ouvrière était encore à sa fenêtre, la tête appuyée sur une de ses mains et regardant passer la foule ; car c'était un dimanche.

Anna n'était qu'une fille du peuple ; mais une petite aisance, résultant d'une pension viagère dont jouissait sa mère, avait permis à celle-ci de donner à sa fille quelque instruction. Anna avait suivi, comme externe, les leçons des dames du *Sacré-Cœur*. Là, elle s'était trouvée en contact avec d'autres petites filles d'une classe plus aisée. Elle avait remarqué tous les priviléges de la richesse, priviléges si sensibles pour les enfants, ces éternels défenseurs de l'égalité ! Peut-être son cœur en avait-il été froissé ; peut-être s'y était-il glissé quelque idée d'ambition enfantine, quelques rêves d'une robe plus belle que sa robe fanée, d'un chapeau de paille plus élégant que son petit bonnet à trois pièces, d'un goûter plus délicat que son pain noir presque sec ; car l'enfance est intelligente et épicurienne : elle comprend l'injustice des partages inégaux et aspire à ce qui fait ses joies presque aussi ardem-

ment que l'âge mûr. Aussi, Anna était sortie, par les goûts, de sa condition. Elle avait entrevu ce que la vie aisée a de poétique et riant. Souvent collée à la porte d'un jardin, elle avait admiré ces jolies petites filles, courant avec leurs beaux souliers rouges, au milieu des allées sablées, cueillant des fleurs à volonté, ayant de hautes poupées, avec lesquelles elles pouvaient causer, de beaux petits gants pour garantir leurs blanches petites mains, et de grandes bonnes qui les portaient dans leurs bras quand elles étaient fatiguées.

Elle avait contemplé tout cela, elle, pauvre enfant en sabots, dont les mains étaient rouges et gonflées par les engelures, et qui n'avait d'autre jouet que quelques lambeaux d'une vieille robe de coton. Plus tard, devenue grande jeune fille, après avoir entendu clouer sa mère dans une châsse, il lui avait fallu travailler pour vivre, se lever avec le soleil, se coucher tard, tandis que les joyeuses enfants qu'elle avait enviées autrefois, et qui, comme elle, avaient grandi, elle les reconnaissait chaque jour passant devant sa fenêtre, brillantes de velours et de soie, appuyées sur le bras de charmants cavaliers, rieuses, folâtrant sous les allées du Mail, et respirant l'air et la vie à pleine poitrine. Ces tristes réflexions préoccupaient souvent Anna; de sa petite fenêtre il lui semblait assister à l'existence comme à une fête à laquelle elle n'était point invitée et dont elle ne prenait point sa part. Et puis la douce jeune fille sentait, depuis quelque temps, je ne sais quelle ivresse lui monter du cœur au cerveau! Elle soulevait plus fréquemment le rideau de sa fenêtre, aux heures de la promenade, pour voir passer les étudiants et les jeunes avocats. Elle les trouvait plus beaux, elle se plaisait à les suivre de loin sous les allées; deux ou trois fois même, quand elle avait mis ses

papillottes, dit ses prières et éteint sa lumière, entre la veille et le sommeil, songeant à demi, elle avait vu un de ces élégants jeunes gens assis près de sa chaise à ouvrage, la regardant et lui parlant comme aux demoiselles qui passaient devant le Calvaire. C'était vers cette époque qu'elle avait revu Bastien, qui, dans son enfance, avait été son voisin, et qui revenait de faire son tour de France. Bastien était bon, à sa manière, c'est-à-dire qu'il n'eût voulu faire de mal à personne, et qu'au besoin il eût donné son argent et son sang pour secourir un ami; mais, à part cela, Bastien avait tous les défauts de sa condition : il était sauvage et impérieux, intempérant parfois, dépourvu de cette intelligence délicate qui rend les rapports affectueux et doux; uniquement occupé de l'existence; pour lui, vivre, c'était faire ses quatre repas et puis dormir; aimer, c'était avoir une femme et des enfants. Cela n'était point la réalisation des vagues espérances d'Anna, aussi avait-elle reçu avec une sorte d'embarras la demande que Bastien avait faite de sa main. Elle s'effrayait de ce ménage si dépoétisé qu'il faudrait accepter dans cet accouplement tout animal de deux êtres qui ne pouvaient se comprendre; de ces fatigues qui allaient dévorer sa santé, sa jeunesse, sa beauté !... Car elle savait combien les femmes d'ouvriers deviennent bientôt vieilles, et la pauvre jeune fille trembla à l'idée de se flétrir si vite au souffle de la misère, et de ne plus voir les hommes se détourner et sourire à son passage. Comme il arrive toujours en pareil cas, elle trouva mille sages raisons pour appuyer ses désirs. Était-il prudent d'unir ainsi deux misères, et de s'endormir insoucieux au risque d'être éveillés par la famine, frappant à la porte le lendemain? N'était-ce pas un devoir pour elle d'assurer d'avance l'avenir, et d'avoir à donner aux enfants qui lui naîtraient un autre abri que ses

faibles bras? Ces réflexions avaient pris chaque jour plus de gravité à ses yeux, et lui avaient donné la force de résister aux sollicitations maladroites de Bastien.

Hélas! elle ne se disait pas, la jeune fille, qu'elle eût accepté un désert avec un de ces messieurs qu'elle voyait passer chaque jour!

II

UN VIS-A-VIS.

Je la voyais, de ma fenêtre,
A la sienne tout cet hiver;
Nous nous aimions sans nous connaître;
Nos baisers se croisaient dans l'air.

BÉRANGER.

— Que diable regardes-tu dans la rue, depuis le temps, Fontaine?

— Je parie qu'il étudie la physionomie de quelque chien qui se chauffe au soleil, ou bien qu'il compte les pavés pour en faire une statistique à la manière de Dupin, et établir que l'instruction des villes de France est en raison inverse de la propreté des rues.

— Laissez donc, le particulier n'est pas si mathématicien que vous le croyez; je gage, moi, qu'il a vu quelque petite ouvrière défaire ses papillottes.

Et toutes les voix reprirent en même temps :

— Que regardes-tu là, Fontaine; voyons, que regardes-tu?

Le jeune homme auquel ces interpellations étaient adressées, nonchalamment appuyé sur un petit balcon de bois, semblait regarder attentivement sur la place du Calvaire. Il se détourna vers ses amis, en souriant avec calme et douceur :

— Je regarde la croix de mission, dit-il avec une parfaite tranquillité.

Ce fut un éclat de rire général.

— Je pensais, ajouta le jeune homme, comme s'il n'eût pas entendu ces rires et comme s'il se fût parlé à lui-même, je pensais que nous devrions nous découvrir, incrédules que nous sommes, devant ce calvaire; car c'est un symbole terrible et touchant. Le Christ crucifié est l'incarnation de toute pensée nouvelle, de toute tentative de progrès et d'émancipation. Le Christ, c'est le génie que les contemporains couronnent d'épines et que la postérité adore à genoux. Comme il résume bien toutes les histoires, cet homme, sorti du peuple, qui annonce au monde de grandes pensées, que l'on cloue au gibet, et qui avec chaque goutte de son sang laisse tomber sur la foule quelque chose de son âme et de ses croyances!... C'est bien cela, allez; la pensée du génie ne s'incorpore aux masses que sous la forme d'une rosée de sang.

Cette fois personne ne rit, il y eut même un silence.

— Fontaine a encore aujourd'hui son infirmité, dit Édouard, dans la chambre duquel se passait cette scène, et qui achevait alors de s'habiller.

— Tu as formulé très-bien ma pensée, Édouard : c'est réellement ainsi que je regarde la vie.

— Fou! fais donc comme nous : considère-la comme

un bol de punch, qu'il faut faire flamber jusqu'au bout. D'où diable, mon cher, te vient cette humeur noire qui fait de toi une perpétuelle paraphrase philosophique?

Fontaine haussa légèrement les épaules, et ne répondit pas.

Qui aurait pu dire, en effet, d'où venait à Fontaine cette manière d'être particulière, si différente de celle de ses compagnons d'âge? Il avait reçu, en apparence, la même éducation; comme eux, il avait appris le latin pendant sept ans, et avait fait des amplifications françaises sur le printemps et les quatre âges de l'homme; rien d'extraordinaire n'avait traversé sa vie, car il n'y avait eu, dans sa famille, ni banqueroute ni succession d'Amérique. C'était, à tout prendre, un garçon qui aurait dû aller au bal à vingt ans, se marier à trente et gagner sa retraite dans une place de percepteur des douanes ou de juge de paix. Et pourtant, il y avait en lui je ne sais quoi d'excentrique, d'étrange, de poétique, qui confondait ses amis et faisait craindre pour sa raison. Au milieu des êtres et des circonstances qui l'entouraient, il faisait le même effet qu'un magnolia qui pousserait, spontanément, dans un carré de choux-navets ou de pommes de terre.

Ses compagnons d'études l'aimaient pourtant, parce qu'il était noble et dévoué. Édouard était surtout lié avec lui d'habitude et d'amitié. La dernière plaisanterie qu'il venait d'adresser à Fontaine termina l'entretien. Les quatre jeunes gens prirent leurs chapeaux et sortirent brusquement; le cours de médecine allait commencer.

Au moment où ils passaient devant la fenêtre d'Anna, une petite main tremblante souleva le rideau, et deux beaux yeux bleus parurent, tout craintifs et tout curieux. La jeune fille avança, avec précaution, jusqu'au bord de sa croisée et suivit du regard les jeunes gens, jusqu'à ce

qu'ils eussent disparu. Alors, elle demeura un instant pensive, releva les rideaux, approcha sa chaise de la fenêtre et se mit à travailler.

Il y avait deux mois qu'Anna s'était aperçue qu'elle devenait distraite au travail, songeuse plus que de coutume, et qu'elle sentait une propension inusitée à venir s'accouder à la croisée de sa mansarde. Elle avait remarqué aussi qu'une fois là, ses yeux se tournaient toujours du même côté, que son cœur suivait ses yeux, tout bondissant d'émotion et de désir; enfin, elle s'était avoué que de ce côté était la fenêtre d'Édouard, le jeune étudiant en médecine, qui depuis deux mois seulement habitait le quartier.

Mais qu'y avait-il d'étonnant là-dedans? la pauvre enfant était seule, elle s'ennuyait tant!.. et ce jeune homme avait rompu la monotonie de son existence, avait donné un but à ses observations, une base à ses pensées. Qui n'a ressenti plus ou moins cette sorte de communauté qui naît du voisinage? quelle jeune fille chercheuse et tourmentée de ses rêves n'a eu devant sa fenêtre quelque fenêtre vers laquelle ses yeux se portaient souvent! car un vis-à-vis est quelque chose de notre intérieur; la moitié de nos actions se passent sous ses yeux, la moitié des siennes nous est connue; ce sont deux existences séparées par un simple rideau. A chaque heure du jour on peut dire ce *qu'il* fait, presque ce *qu'il* pense. Le soir, *sa* lumière avertit *s'il* veille ou *s'il* dort; le matin, en ouvrant sa fenêtre pour respirer l'air et le soleil, son visage est le premier que l'on rencontre. Nous entendons ses pleurs et ses rires, nous apprenons les airs qu'il a coutume de répéter, nous reconnaissons ses vêtements, sa voix, son pas lorsqu'il passe; nous pourrions dire presque ce qu'il est, car nous l'avons vu en corps de chemise et en pan-

toufles; nous avons vécu avec lui, à travers la rue; c'est un intime auquel nous n'avons jamais parlé. Entre les êtres les plus indifférents on conçoit que cette familiarité muette, cette réciprocité d'observations forme un lien d'intérêt et d'affection; mais si cette communauté d'actions s'établit entre deux personnes capables de se comprendre!.. si le regard qui tombe d'une fenêtre rencontre à l'autre un regard qui lui parle! si la voix qui chante vis-à-vis, est l'écho de celle qui chante au fond de notre poitrine! s'il n'y a qu'une rue entre deux âmes qui s'attirent! oh! c'est alors que le voisinage devient puissant et dangereux; alors que des chaînes mystérieuses courent d'une fenêtre à l'autre, pour rapprocher deux êtres qui se désirent; c'est alors que les rêves réciproques se confondront, se marieront instinctivement, et que les deux cœurs feront ménage, malgré l'étroit espace qui les sépare.

Peut-être en avait-il été ainsi pour Anna et son jeune voisin. Elle, du moins, s'était livrée tout entière à la nouveauté enivrante de cette sensation. Elle avait trouvé dans cette charmante et mystérieuse intelligence, qui s'était établie entre elle et Édouard, un aliment perpétuel pour ses heures de solitude; elle savait son nom pour l'avoir entendu appeler par ses amis, et elle se plaisait à répéter ce nom; elle aimait tous ceux qui le portaient; souvent, assise derrière son rideau et regardant à la dérobée le jeune homme qui travaillait, la folle se mettait à appeler tout bas : Édouard! elle lui parlait en le tutoyant; elle lui répétait ces riens délicieux qui rendent ivre de bonheur; elle lui disait : Que tu as de doux regards, Édouard! que tes cheveux sont beaux quand ils sont relevés ainsi! que ton sourire est facile et bon! Et Édouard lui répondait : Combien tu es jolie, Anna, avec ton petit bonnet de tulle! comme tes mains sont blanches et mignonnes! que je

t'aime, ma sœur Anna !.. Et la jeune fille s'attendrissait comme si elle eût réellement entendu la voix d'Édouard.

Le soir, elle restait demi-éveillée sous ses rideaux de serge verte, regardant la lumière qui brillait à la croisée du jeune étudiant; et quand cette lumière venait enfin à s'éteindre : Bonsoir, Édouard, disait-elle. Et près d'elle, il lui semblait entendre une voix murmurer : Bonsoir, Anna.

Ces ravissants enfantillages suffisaient pour la rendre heureuse, occupée.

Édouard aussi avait remarqué la jolie ouvrière; il aimait à la voir coudre ou broder à sa croisée, si élégante et si gracieuse; à la voir briser son fil avec ses petites dents si blanches, poursuivre, de la pointe de son aiguille, une mouche qui venait effleurer son visage, ou, parfois nonchalamment pensive, tourner son dé d'ivoire sur la pointe de ses ciseaux. Il aimait l'entendre chanter à demi voix quelques motifs d'opéra que lui avait appris l'orgue de Barbarie ou le violon de l'aveugle; alors il prenait sa flûte et répétait, en sourdine, l'air qu'elle murmurait; et Anna toute tremblante, rouge jusqu'au front, n'osant lever les yeux, restait muette dans son enchantement; car elle voyait que le jeune homme l'avait entendue et écoutée !

III

LA CONNAISSANCE.

> Un siècle de larmes et de chagrin ne peut effacer le bonheur du premier regard, de ce tremblement, de ces paroles balbutiantes, des premières rencontres.
>
> GOETHE (Stella).

Il y avait déjà plus d'un mois que cette communication de fenêtre à fenêtre durait entre la jeune ouvrière et Édouard; elle n'avait pas échappé à tout le monde. Un jour, Fontaine avait vu Anna arroser ses fleurs en jetant quelques regards vis-à-vis à la dérobée, et il s'était détourné brusquement vers Édouard :

— Tu devrais changer de quartier, mon ami, lui avait-il dit, je crois que l'air de celui-ci ne te convient pas.

— Et pourquoi cela? je ne me suis jamais mieux porté.

— Regarde; et Fontaine montrant la fenêtre de la jeune

ouvrière : Il y a là des fleurs dont le parfum enivre dangereusement.

— Tu es fou, je ne sais ce que tu veux dire.

Fontaine avait secoué la tête, et les choses en étaient restées là.

Mais il y avait encore une autre personne qui, à force de surveiller les actions d'Anna, avait fini par concevoir des soupçons : c'était Bastien, qui, depuis la conversation que nous avons rapportée, n'était point revenu chez la jeune fille, mais qui n'avait point cessé de l'observer. Il finit par saisir au passage quelques-unes des œillades que les jeunes gens se lançaient à travers la rue, et il n'en fallut pas davantage pour confirmer ses soupçons. Les hommes du peuple, habitués à ce qu'on se joue de leur ignorance, sont généralement défiants et passent surtout, avec une rare promptitude, du soupçon à la conviction. Il leur suffit de faire une remarque pour en conclure mille autres qu'ils pensent devoir leur échapper. Aussi Bastien ne douta-t-il plus qu'une intrigue existait entre Anna et Édouard. Tout grossier qu'il fût, cette découverte le blessa au vif; un homme du monde eût caché son dépit, il eût préparé adroitement sa vengeance et la perte de celle qui l'avait dédaigné; il eût médité longtemps son assassinat : mais l'ouvrier Bastien n'avait ni autant de délicatesse, ni autant d'habileté; sa langue était comme son poing, brutale, et frappant à découvert. Il alla répéter partout qu'Anna était la maîtresse d'Édouard, et on le crut, parce qu'on aime à croire le vice chez les autres, comme une excuse de sa propre indignité, ou un éloge indirect à ses vertus. Quelques voix pourtant se levèrent pour défendre Anna, quelques voix d'hommes!.. Les femmes souriaient ironiquement, car Anna était jolie; et comment croire à la vertu d'une grisette qui se permet d'être jolie! Ce don

ne doit-il pas lui être fatal? n'est-ce pas une supériorité, et toutes les supériorités ne sont-elles pas un vice dans notre société?

Et pendant ce temps la pauvre jeune fille ignorait la rumeur accusatrice qui courait. Enfermée dans son nouveau sentiment, elle ne savait rien de ce qui se passait au delà. Sa petite chambre était devenue son monde, sa toile d'araignée. Elle n'avait conscience de ce qui se faisait au dehors que par le contre-coup qui venait y retentir. Elle avait enveloppé son âme dans son amour comme dans une chrysalide, prête à briser cette enveloppe si le soleil du bonheur venait la réchauffer, et à s'envoler vers le ciel radieuse et enivrée.

Les circonstances donnèrent bientôt de nouveaux aliments à son penchant encore naissant.

Madame Bottin, chez laquelle demeurait Édouard, reçut dans sa maison deux nièces dont la mère venait de mourir, et qui n'avaient plus au monde d'autre parent que leur tante. C'était une excellente femme que madame Bottin, gaie, indulgente, sans défiance; une femme de soixante ans, qui permettait aux autres de n'en avoir que dix-huit. Elle tâcha de donner des distractions à ses nièces; et, pour cela, elle installa chez elle, tous les dimanches, une belle partie de *loto-dauphin*. Les *chambriers* furent invités ainsi que quelques voisines, parmi lesquelles se trouvait Anna. Madame Bottin avait bien entendu quelques rapports sur cette dernière; mais elle avait assez d'expérience pour savoir avec quelle légèreté de pareils bruits s'accréditent: puis elle aimait la jeune couturière, parce qu'elle était douce et polie. Jamais il ne lui était arrivé d'aller chercher du feu ou allumer sa chandelle chez Anna sans que celle-ci ne lui donnât un beau tison et ne l'éclairât jusqu'au bas de l'escalier. Jamais elle n'avait éternué devant

la jeune fille sans entendre un : *Dieu vous bénisse!* Le dimanche matin même, il était arrivé, bien souvent, à l'ouvrière, quand elle arrosait et balayait la rue devant sa porte, d'en faire autant devant celle de la mère Bottin; et ce sont des services que les vieilles gens n'oublient pas. Anna fut donc invitée aux parties de *loto-dauphin*. Elle ignorait qu'Édouard l'eût été également; mais la seule idée de passer la soirée sous le même toit que lui pensa la rendre folle de joie. Peut-être le rencontrerait-elle dans l'escalier; peut-être entrerait-il un instant chez madame Bottin, pour remettre la clef de sa chambre avant de sortir!.. La pauvre jeune fille ne pensa pas à autre chose toute la journée. Mais que devint-elle, mon Dieu! lorsqu'en entrant, elle vit Édouard près du foyer, causant avec la mère Bottin!... Elle se mit à trembler, à rougir, à balbutier si fort que la bonne femme en eut pitié; elle la fit asseoir près d'elle, et bientôt la partie commença.

Je n'essaierai pas de décrire ce que cette soirée eut d'enivrant pour Anna. Qui n'a éprouvé quelque chose de semblable aux premières années de la vie? Qui n'a trouvé délicieux, au sortir du collége, les jeux de gages, les charades et le loto, quand à ces jeux se trouvait la personne attendue? Oh! à cet âge, il y a en nous tant de poésie à jeter sur les petites choses! le cœur est si riche et si facile au bonheur! Alors on apprend l'amour comme la vie. Un regard jeté, un mot interprété, un baiser pris dans une pénitence, derrière un paravent, sont matière à rêver huit jours. Heureux temps des sentimentales niaiseries où l'on appelle sa maîtresse *mademoiselle*, et où il y a plaisir à se trouver seul avec elle, pour lui parler du beau temps et des petits fruits!

Édouard aussi trouva bien douce la soirée qui venait de s'écouler. Elle se renouvela souvent, et chaque fois un

nouveau lien rattachait, l'un à l'autre, les cœurs des deux jeunes gens. Ils ne s'étaient pas dit encore qu'ils s'aimaient; mais tous deux en étaient sûrs.

Un jour, l'on jouait au *portrait;* Anna était sur la sellette. Quand vint le moment de répéter tout ce qui avait été dit sur son compte, la jeune fille chargée de recueillir les opinions commença : D'abord, Anna, on m'a dit que vous étiez coquette.

La pauvre enfant rougit.

— Que vous étiez amoureuse.

Elle perdit tout à fait contenance.

— Que vous étiez un ange.

Elle releva ses yeux pleins de larmes, et ses doux regards tombèrent sur Édouard... Un ange! murmuraient visiblement les lèvres de celui-ci. Oh! que ce fut un délicieux moment pour la jeune fille!

Cependant elle ne devina pas qui avait dit qu'elle était un ange.

Et elle resta sur la sellette!

IV

LE DUEL

Reprends tes sens. Regarde autour de toi : ce sont les rues que tu ne parcourais que les dimanches pour te rendre modestement à l'église. Tu t'y arrêtes, maintenant; tu parles, tu agis à la vue de tout le monde. Reprends tes sens, ma chère, à quoi nous sert tout ceci ?

GOETHE (Egmond).

L'ABBÉ. Vos armes ? — RAFAEL. Peu m'importe. Fer ou plomb, balle ou pointe. — L'ABBÉ. Et votre heure ? — RAFAEL. Midi.

ALFRED DE MUSSET.

Quatre jeunes gens étaient arrêtés devant la porte de madame Bottin.

— Montez, Monsieur, dit l'un d'eux, en s'adressant à Édouard, et apportez vos pistolets; je vous attends.

Édouard monta rapidement.

— Ainsi, Monsieur, dit Fontaine à celui qui venait de parler, c'est un duel avec mon ami que vous voulez ?

— J'aurai son sang, Monsieur, ou il aura le mien.

— Propos de Cannibale !

— Monsieur, voulez-vous m'insulter?

— Dans quel but?.... Je ne me battrais pas avec vous, moi!

— Et pourquoi, Monsieur?

— Parce que j'estime ma vie plus que la vôtre; parce que, moi, je puis être utile, et que vous, vous ne pouvez être que nuisible.

— Monsieur, vous me rendrez raison...

— C'est la raison, Monsieur, que je voudrais vous rendre. Vous avez déjà porté la désolation dans trois ou quatre familles, en frappant à mort des hommes qui valaient mieux que vous. Aujourd'hui Édouard peut succomber; mais je ne vous dis qu'un mot, Monsieur: si Édouard meurt, je vous tue, entendez-vous? non pas en duel, mais comme on tue un chien enragé: mais avec mes deux mains, qui sont assez fortes pour vous étrangler.

Dans ce moment Édouard descendit. Le duelliste voulut élever la voix.

— Assez, Monsieur, dit Fontaine gravement, ne parlez pas haut de manière à ce que tout le monde se détourne et voie que nous sommes avec vous: je n'aimerais pas à ce que l'on m'aperçût promenant avec le bourreau.

On entendit encore au loin un murmure de voix, et les quatre jeunes gens disparurent.

Un léger cri était parti en même temps d'une fenêtre; et une jeune fille était tombée à genoux la face contre terre.

Anna avait tout entendu.....

D'abord, ce fut une folie stupide, un abattement sans pensées, sans autre sentiment qu'une atroce douleur; ensuite vint le délire de la fièvre: la jeune fille courait dans sa mansarde, criait, pleurait, appelait Édouard.

Puis, devenue tout à coup maîtresse d'elle-même, elle prit son châle, et la voilà parcourant le faubourg de Brest, à pas pressés, calme en apparence, rendant les saluts à droite et à gauche ; elle se dirigeait vers les buttes Saint-Cyr.

C'est là d'habitude que les gens bien nés vont s'égorger, et l'on choisit pour cela une carrière abandonnée au-dessous du couvent des *Repenties*. Les duels ont lieu ordinairement le soir ou le matin, à l'heure où l'on entend les chants des recluses et la cloche des prières ! douces harmonies pour l'oreille d'hommes qui vont mourir !

Il était alors six heures du soir. Anna entendait les hymnes tristes et pieuses s'élever du monastère isolé. Il lui sembla qu'on chantait l'office des morts pour son Édouard !

Enfin, elle avait atteint les buttes, elle était au haut de la carrière ; son œil plongea jusqu'au fond... Personne !.. Ce n'était point là qu'ils étaient venus.

La pauvre fille sentit toutes ses forces l'abandonner ; elle tomba assise sur le gazon, et se mit à pleurer amèrement.

Elle demeura longtemps ainsi ; son premier accablement était revenu ; elle se trouvait dans une sorte de demi-évanouissement qui lui ôtait l'exercice de toutes ses facultés.

Quand elle revint à elle, elle voulut se relever, retourner vers la place du Calvaire, pour avoir des nouvelles d'Édouard.

Bientôt la marche ranima son sang, la fièvre lui revint ; elle courut, sans s'arrêter, jusqu'à la porte de madame Bottin : la fenêtre d'Édouard était ouverte et sombre. Édouard n'était pas de retour !

Anna remonta dans sa mansarde, et courut se placer à

sa fenêtre; elle resta là, dans une attente à laquelle il faut à peine comparer celle de la guillotine.

Neuf heures sonnèrent à Saint-Pierre. Édouard n'était pas rentré !

Oh ! que de fois, dans cette horrible incertitude, Anna pencha la tête, croyant reconnaître au loin le bruit des pas et des voix de plusieurs personnes ! Le bruit s'approchait, passait : ce n'était pas lui !

Dix heures sonnèrent; Anna quitta sa fenêtre, où elle ne pouvait plus tenir, et descendit dans la rue. Elle s'assit sur une pierre, posée devant la porte de madame Bottin, et attendit.

Bientôt, elle distingua la marche de deux hommes qui s'approchaient; ils s'arrêtèrent à peu de distance, parurent se dire adieu, et l'un d'eux seulement continua à s'avancer vers Anna.

Elle s'était relevée, la tête en avant, les mains étendues...

Tout à coup elle jeta un cri, et s'élança dans les bras du jeune homme qui venait de s'arrêter devant elle: c'était Édouard.

— Vous ici, mademoiselle Anna ! Mais qu'avez-vous, mon Dieu ! vous tremblez, vous êtes pâle. Au nom du ciel ! qu'avez-vous ?

Mais la jeune fille :

— C'est lui, mon Dieu ! il n'est pas tué ! C'est lui ! le voilà ! Et dans son délire elle serrait les deux mains du jeune étudiant, elle les embrassait, elle les couvrait de larmes.

— Comment, c'est pour moi ! Vous saviez donc que j'allais me battre.

— J'avais entendu de ma fenêtre. Je suis allée aux buttes Saint-Cyr vous chercher.

— Ange du ciel ! dit le jeune homme en la serrant sur son sein.

— Et vous n'avez pas de mal ? répétait Anna. Mon Dieu, il n'a pas de mal ! Oh ! regardez-moi ! il n'est point pâle ! Édouard, oh ! comme j'ai souffert !...

— Anna, mon Anna, est-il possible ! mais tu m'aimes donc ?

— Mon Dieu, si je t'aime !

Et la pauvre enfant le serra dans ses bras avec une passion convulsive, et Édouard ; la tête perdue, entassait les baisers sur ses lèvres !. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Le lendemain, lorsque le jour parut, Anna était assise sur les genoux d'Édouard ; la tête appuyée sur sa poitrine, elle le regardait de ses yeux enivrés et tout rouges de pleurs. Elle avait été emportée, demi-évanouie, par le jeune homme jusqu'à sa chambre, et n'en était plus sortie. Bien des larmes avaient coulé dans cette nuit; larmes de faiblesse, d'amour, de remords; mais Édouard les avait taries à force de baisers.

La fenêtre était demeurée ouverte depuis la veille. De l'endroit où elle se trouvait, Anna aperçut sa croisée, entourée de rosiers et de pois de senteur; elle la montra silencieusement à Édouard, et ses yeux se remplirent de larmes.

— Qu'as-tu, mon Anna, mon ange ?

— Je pense, Édouard, à ma mansarde, d'où je sortis hier si malheureuse, et où je vais rentrer ce matin...

Elle s'arrêta.

— Si heureuse, n'est-ce pas ! Oh ! dis si heureuse.

— Oui, Édouard, oui, heureuse. Et pourtant, où nous conduira notre amour ? Si l'on sait, Édouard, que je me

suis donnée à toi ! Songes-tu combien je devrai endurer de mépris?

— Et qui le saura, ma bien-aimée ?

— Personne, je l'espère; oh, personne, mon Dieu ! Si quelqu'un le savait, comprends-tu, Édouard, que je serais perdue ?

— Et on le sait ! dit une voix rude qui venait de la fenêtre.

Anna et Édouard jetèrent un cri et se levèrent en même temps. C'était un badigeonneur dont la tête paraissait à la croisée.

— Bastien ! cria la jeune fille en tombant sur sa chaise anéantie.

— Et d'où cet homme vient-il? dit Édouard. Qui vous a permis de vous introduire ainsi :

Il courut à la fenêtre.

— Qui est-ce qui m'a permis? Mais le propriétaire, apparemment... J'ai fait marché pour badigeonner la maison; j'ai commencé ce matin. Quand vous avez des femmes chez vous, notre bourgeois, il faudrait au moins fermer la fenêtre ; parce qu'un badigeonneur, voyez-vous, c'est comme l'oiseau, ça voit à tous les étages.

— Bastien !... O mon Dieu ! Bastien ! répétait Anna.

L'ouvrier ricanait et sifflotait d'une manière infernale. Il y eut un silence. Enfin il reprit :

— Je conçois bien, maintenant, pourquoi la princesse faisait la fière avec moi. Un simple maçon, quand on peut avoir un homme bien couvert, et qui porte des chemises de calicot ! Avec cela qu'on a l'agrément de changer !

Anna se tordait les mains, folle de désespoir.

— Finissez, malheureux, vous la faites mourir !

— Laissez donc, Monsieur, nous savons ce que c'est que ça, des pleurs de femme...

— Écoutez, dit Édouard d'une voix basse et tremblante, ne prononcez pas un mot sur ce que vous avez vu; tenez, promettez-moi de ne pas chagriner cette jeune fille.

— Gardez votre argent; je veux rester libre de dire ce qui me conviendra.

— Malheur à vous, drôle! si vous abusez de ce que vous savez.

— Drôle vous-même, entendez-vous; je ferai ce qui me conviendra.

Bastien se laissa glisser, en jurant, le long de la corde à laquelle il était suspendu, et disparut.

V

LA CHAMBRE GARNIE.

> Qu'il ait un caprice pour quelque petite ouvrière, qu'il lui fasse la cour, lui conte des sornettes, et même, s'il le faut, lui parle sentiment !.. ce sont des choses que je trouve possibles, pardonnables, mais !...
>
> SCHILLER (l'Amour et l'Intrigue).

Le lendemain, tout le monde fuyait Anna ; les personnes qui lui fournissaient habituellement du travail lui en refusèrent, par respect pour la morale ; et le propriétaire de la maison où elle se trouvait lui ordonna de chercher un autre logement, parce qu'il ne voulait avoir chez lui que d'*honnêtes gens*...

Le propriétaire était un prêteur sur gages, congréganiste depuis la restauration.

Enfin, les affaires de la pauvre jeune fille allaient chaque jour en empirant, si bien que, repoussée par le monde, elle arriva à faire publiquement divorce avec lui et à s'envelopper dans sa honte, comme dans son seul abri. Elle alla vivre avec Édouard.

Oh ! ce furent quelques jours enchantés, quelques-uns de ces jours de jeunes époux dont la solitude se peuple de caresses et de douces confidences, de ces jours que l'on passe les mains unies et le cœur dans le ciel. Dans cette existence nouvelle de passions, Anna devint plus intelligente, plus sensible. Fille du peuple, initiée tout à coup à l'intimité sentimentale et caressante qui ne se trouve que dans une classe plus heureuse, son cœur s'amollit à cette atmosphère nouvelle; en même temps que ses mains inoccupées devinrent plus frêles, plus blanches, plus délicates, sa pauvre âme se dépouillait aussi de ce *cale* dont l'avait entourée l'habitude du travail et de la peine. L'épiderme de son cœur devint, comme celui de son corps, sensible à un tact trop rude et facile à endolorir : aussi se trouva-t-elle sans force et sans défense pour les jours de douleur.

Ils ne se firent pas attendre longtemps. Au bout de quelques mois, la passion d'Édouard se ralentit. Mille petites souffrances qui s'étaient perdues dans l'immense bonheur d'une union naissante, commencèrent à se faire sentir à lui. On sut qu'il vivait avec une jeune fille, et Dieu sait si cela fit du bruit dans une ville aussi morale que Rennes, où les femmes mariées sont seules à avoir des amants. On cessa de l'inviter aux bals et aux soirées. On le reçut froidement dans les maisons où il avait coutume d'aller. Les jeunes personnes s'abstinrent, par pudeur, de lui parler, et les mamans lui lancèrent d'ironiques allusions. Ses amis même lui firent des observations sur le scandale qu'il cau-

sait, en l'engageant à renvoyer Anna où il l'avait prise, Anna, flétrie, méprisée, n'ayant plus de vie que par lui et pour lui! Édouard devint triste de tant d'oppositions contrariantes.

Les embarras matériels se joignirent à ses chagrins d'amour-propre. Il lui fallut songer à l'économie, réformer ses goûts dispendieux de jeune homme; et pour compensation de tant de sacrifices, qu'avait-il? une femme qu'il ne pouvait avouer, ni présenter nulle part; qu'il faisait sortir, en rougissant, quand quelqu'un venait le voir; avec laquelle il n'osait promener que le soir, le long du canal, et en tremblant toujours d'être reconnu!

Édouard n'était pas méchant; mais c'était l'homme de son époque, formé au moule des habitudes de la société actuelle. Les circonstances, l'insurrection momentanée de quelques mouvements passionnés l'avaient jeté, presque malgré lui, hors de la vie commune; mais, arrivé là, il se trouva tout étourdi de sa position. En sentant ces coups d'épingles qui l'égratignaient de toutes parts, le cœur lui faillit, et il se mit à regretter son passé. Il pleura les danses et les soirées, les coquetteries agaçantes des jeunes demoiselles, les duos chantés au piano, les lectures au salon; tous ces petits triomphes de vanité désormais perdus pour lui.

Et pendant ce temps, que faisait Anna? Sans doute qu'elle regrettait de son côté sa douce tranquillité d'autrefois; l'affection, l'estime de ses voisines, les belles promenades à la Prévalais le dimanche avec ses compagnes; sans doute qu'elle pleurait son nom flétri et sa couronne d'innocence changée en couronne d'infamie!

Non!... Anna, qui s'était donnée tout entière, corps et âme, pour un peu d'amour, ne pleurait que la tristesse d'Édouard et son insuffisance à le rendre heureux.

Cependant la famille du jeune étudiant avait été informée de sa conduite et du fâcheux effet qu'elle produisait à Rennes. Plusieurs lettres de sa mère lui avaient déjà adressé des reproches et des menaces à cet égard ; ne sachant qu'écrire, Édouard n'avait point répondu.

Un matin qu'il était sorti, et qu'Anna travaillait au fond de la chambre (car son ami lui avait défendu de se montrer à la fenêtre), la porte s'ouvrit brusquement, et une dame, en habit de voyage, se présenta.

Anna se leva, surprise et troublée.

La vieille dame la regarda fixément.

— N'est-ce pas ici que demeure M. Édouard Sainval ?

— Oui, Madame.

— Et je suis dans sa chambre ?

— Oui, Madame.

— Et d'où vient que vous y soyez, vous ?

— Moi, Madame...

— Qui êtes-vous ?

— Madame.... je suis...

La pauvre fille sentit les larmes qui la suffoquaient et la rougeur qui lui brûlait le visage.

— Eh bien ? dit avec un sang-froid poignant la vieille dame, qui s'était assise.

Anna se mit à pleurer sans répondre.

— Vous êtes sa maîtresse, n'est-ce pas ? On ne m'avait pas trompée.

La vieille se leva.

— Moi, Mademoiselle, je suis sa mère.

— Vous !... Mon Dieu !...

— Moi-même.... On ne m'attendait pas, je suppose.... Et où est mon fils ? Répondez... vous pleurerez plus tard.

— Édouard est sorti, Madame.

— Où est-il ?

— A son cours.

— C'est bien : alors nous allons terminer avant son retour. Vous comprenez sans doute, Mademoiselle, pourquoi je suis venue? Des amis ont eu la bonté de me faire connaître la conduite déréglée de mon fils. Je lui ai écrit plusieurs lettres, qui sont restées sans réponse; enfin, je me suis déterminée à venir moi-même pour faire cesser ce scandale. Écoutez-moi, Mademoiselle : je ne suis pas dans l'intention de vous faire des reproches : avec des femmes de votre genre, ce serait peine perdue; mais je veux que vous quittiez mon fils à l'instant même; et comme je déteste le bruit, comme je veux éviter toute sale discussion, voici un billet de trois cents francs que vous pouvez emporter. Maintenant, que tout soit fini, et retirez-vous.

— Mademoiselle, vous m'entendez ?

— Eh bien, m'entendez-vous ?

Anna demeura sans mouvement, les yeux grands ouvers, les deux mains pendantes, la bouche entre-bâillée. La vieille dame lui saisit rudement le bras.

— Veuillons en finir. Vous m'avez comprise, n'est-ce pas? Je veux que vous ayez quitté cette chambre avant le retour de mon fils.

— Grâce, Madame! cria la jeune fille, en tombant par terre à deux genoux; grâce, mon Dieu!

— Assez, assez! je n'aime pas les scènes. Ne m'obligez pas à avoir recours à la force pour vous faire quitter cette maison.

— Madame!... oh, Madame, au nom du ciel, ne me chassez pas ainsi! Laissez-moi le voir encore une fois!...

— Pour tâcher de le séduire, n'est-ce pas? pour le préparer à la désobéissance?

— Oh! non, mon Dieu! non!... mais pour lui dire adieu, pour l'embrasser!

— Quelle impudence! l'embrasser!

— Madame, si vous saviez!... c'est que je l'aime!... Mon Dieu, je l'aime bien, allez!... Je me suis perdue pour Édouard!... perdue... Je lui ai sacrifié ma réputation!

— Une réputation de couturière!... Et sans doute ce n'était pas la première fois que vous en faisiez le sacrifice?

— Oh! Madame, ne dites pas cela; au nom du ciel!... J'étais pure; oh, croyez-moi donc!... j'étais pure... Demandez à tous ceux qui me connaissent!... Madame!... Mais regardez-moi donc: est-ce que j'ai l'air d'une fille de la rue?... est-ce que vous ne voyez pas comme je souffre?... Si vous saviez combien je l'aime!... Sa femme ne l'aimerait pas davantage, sa femme ne lui serait pas plus fidèle. Informez-vous dans la maison. Je ne vois que lui, je ne parle qu'à lui; jamais je n'ouvre, même la fenêtre, parce qu'il me l'a défendu. Madame, ne me l'arrachez pas, au nom du ciel! ne me l'arrachez pas!

— Vous êtes folle, Mademoiselle.

— Non, oh non! mais c'est qu'Édouard, c'est ma vie, voyez-vous, c'est mon âme! Si vous me l'ôtez, autant vaut me tuer. Je me suis habituée à le voir, à entendre sa voix. Madame, permettez-moi de rester près de lui comme sa domestique, sous quelque nom que ce soit; mais que je le voie, mon Dieu! je vous en prie à deux genoux, mains jointes... que je le voie!

— Je suis fâchée que vous mettiez tant d'exaltation dans tout ceci, dit la vieille dame d'une voix un peu moins rude; il se peut que vous soyez moins coupable que vous le paraissez; mais cela ne me regarde pas. Je suis venue pour faire cesser l'inconduite de mon fils. Demain je repars avec lui: ainsi, résignez-vous à ne plus le revoir et à l'oublier.

— Madame, mais cela n'est pas possible!... Lui partir!... Comment, moi rester seule!... oh! mais j'en deviendrais folle!...

Et Anna, au comble de l'égarement, se relevait, bondissait, délirante!

Tout à coup elle saisit la main de madame Sainval, et, la portant sur son sein :

— Sentez-vous, Madame, sentez-vous?... c'est mon fils!... je suis enceinte!

— Malheureuse! s'écria la vieille dame, toute pâle de colère, oses-tu bien avouer cette preuve de ton infamie?

— C'est le fils de votre fils! reprit Anna en croisant ses mains et en pleurant.

— Et qui m'en assurera?

— Madame, oh! Madame, devant Dieu, c'est son fils!

— Auriez-vous la prétention de le faire reconnaître à ce titre? vous croyez peut-être m'effrayer ainsi par la crainte d'un éclat?

— Non, mon Dieu; mais c'est son fils... le vôtre... Que deviendra-t-il?

— Vous ne devez pas être si ignorante à cet égard, Mademoiselle; vous savez bien qu'il y a un tour aux hospices.

Jusqu'alors Anna avait gardé une attitude suppliante; mais, froissée jusqu'au dernier repli de son cœur, atteinte dans son précoce amour de mère, la faible jeune fille redressa tout à coup son front couvert d'une pâleur de mort; elle se leva de toute sa hauteur, droite et noble.

La vieille dame la regarda.

— Prenez ce billet de banque, Mademoiselle, et finissons-en.

Anna prit le billet de banque, le déchira froidement, et

retourna à la chaise qu'elle occupait lors de l'arrivée de madame Sainval.

— Attendons votre fils, Madame, dit-elle avec calme; nous sommes chez lui ; et elle s'assit.

En vain la mère d'Édouard essaya de l'arracher à son noble silence ; elle ne put obtenir d'elle un seul mot.

Furieuse, elle s'avança vers la porte :

— Adieu donc, je vais attendre son retour ; mais il ne montera pas même jusqu'à cette chambre, misérable ! et vous ne le verrez plus.

Anna ne fit pas un mouvement, pas un geste, et la vieille dame sortit brusquement de l'appartement.

. . . . . .

. . . . . .

Édouard Sainval était de retour dans sa ville natale. Son départ avait été quelque peu difficile à obtenir. Une sorte de pudeur de cœur le forçait à la résistance. Il voulait voir Anna avant de la fuir ; mais madame de Sainval était une femme de tête, une de ces femmes qui mènent leurs maris pendant leur vie, continuent leurs affaires après leur mort, marient leur fille à âge fixe avec un bon contrat de mariage, et ne permettent à leur fils d'aimer qu'avec assurance de dot. Du reste, probe et juste, tenant sa conscience en partie double, comme ses affaires, mais sans y avoir jamais ouvert de compte à l'article sentiment.

On conçoit qu'avec une telle mère Édouard dut céder ; peut-être y eut-il dans son combat plus de remords que de vraie douleur ; peut-être ne fut-il point fâché de rompre avec une situation qui avait dérangé ses habitudes, et de rentrer dans la vie vulgaire. La plupart des hommes sont ainsi, et ne demandent dans un engagement qui les gêne qu'une occasion de manquer de parole.

Cela s'appelle, je crois, dans le monde, *profiter de l'occasion.*

Édouard profita donc de la violence que lui faisait sa mère pour abandonner Anna, l'honneur sauf. Il lui écrivit une lettre de rupture, pleine de nobles sentiments, et dans laquelle il se représentait comme la seule victime immolée. Il y joignit une traite, comme escompte de son amour, et partit avec sa mère, assuré d'avoir agi en homme de cœur. Arrivé dans sa famille, on convint d'essayer à le distraire. Il y eut chez les cousines des dîners après lesquels on fit des duos de guitare, des soirées où l'on servit des tartines de beurre et du sirop de vinaigre. Puis vinrent les parties de vert, les repas sur l'herbe, les rondes dansées à la voix et tous les autres plaisirs qui rendent si délicieux le séjour des petites villes. Édouard ne put résister à tant de séductions : il retrouva toute sa gaieté, et les vacances passèrent ainsi.

VI

L'HOSPICE.

Et de quoi se plaint le peuple, n'a-t-il pas l'hôpital?

RÉPONSE d'un membre du parlement de Bretagne.

Dans une salle de l'hospice civil de Rennes, deux hommes se trouvaient près du lit d'une femme malade, qui paraissait plongée dans une sorte de sommeil d'accablement. L'un était le médecin, l'autre un élève.

— Eh bien, monsieur Fontaine, dit le premier, cette jeune fille est toujours dans la même situation?

— Toujours, Monsieur.

— Des sueurs, la respiration courte, les pommettes colorées, n'est-ce pas?

— Oui, Monsieur.

— C'est bien ce que j'avais prévu, dit le docteur avec un air de tranquille satisfaction et en prenant une prise de tabac; seulement, je ne puis être sûr que le foie soit attaqué : il faudra voir cela, Fontaine. Cette jeune fille ne passera peut-être pas la journée; vous aurez soin d'en faire l'autopsie avec attention.

Fontaine baissa la tête, et une larme roula dans ses yeux.

— Ceci est très-important, voyez-vous; car j'ai dans ce moment trois dames attaquées de la même affection, la femme de l'avocat général entre autres. Il est heureux que cette jeune fille nous soit venue; son autopsie pourra me servir singulièrement dans mon traitement.

Le docteur s'éloigna et s'arrêta à un autre lit.

Cependant, au bout de quelques minutes, la malade sembla se ranimer. Elle promena autour d'elle des yeux atones et ternis.

Presqu'au même instant le jeune élève s'approcha.

— Eh bien, Anna, comment vous trouvez-vous maintenant?

— Mieux, bien mieux, j'ai dormi; mais je suis si faible encore... Je m'ennuie, monsieur Fontaine; est-ce que je ne verrai pas mon fils?

Le jeune homme tressaillit.

— Plus tard, Anna; cette vue, maintenant, ne ferait que vous émouvoir et retarder votre guérison.

— Est-il bien, mon fils?

— Très-bien, Anna, répondit Fontaine en baissant la voix...

Depuis trois jours il était mort.

Anna resta un moment silencieuse; puis, tendant la main à Fontaine, avec ce sourire indéfinissable de malade d'une tristesse à briser le cœur :

— Comme vous êtes bon pour moi, monsieur Fontaine! dit-elle avec une ravissante douceur. Que serais-je devenue sans vous, qui m'avez donné du courage? car maintenant j'en ai, allez. Je sens bien que je dois me guérir pour mon fils. Je veux travailler pour l'élever; je subirai toutes les humiliations dont l'on voudra m'accabler; j'irai mendier, s'il le faut, avec mon petit Édouard dans mon tablier; mais il ne me quittera pas, du moins. Je dois remercier le ciel de ce que c'est un garçon : les garçons sont bien plus heureux dans ce monde; quand ils naissent pauvres, ils peuvent devenir riches en travaillant; s'ils aiment quelqu'un, ils ne sont pas déshonorés pour cela. Oh! j'aurais bien voulu être un garçon, moi!

Elle se tut un instant, croisa ses mains longues et maigres, et laissa deux larmes couler le long de ses joues flétries.

Fontaine se pencha sur elle.

— Chère Anna, éloignez ces tristes souvenirs.

— Oui, oui, vous avez raison, cela me fait mal; et puis l'on me voit pleurer, et les autres femmes de la salle se moquent de moi. Oh! c'est encore cela, monsieur Fontaine, qui m'a fait souffrir quand je suis arrivée ici! Toutes ces femmes riaient quand elles m'entendaient me plaindre; elles m'appelaient hypocrite, et disaient que je ne faisais ainsi la repentante que pour me mettre bien avec les sœurs. Comme je trouvais dur, alors, d'être ainsi dans une salle avec tout le monde! de ne pouvoir cacher mon chagrin, prononcer son nom! Comme les riches sont heureux d'avoir une chambre à eux tout seuls pour pleurer et mourir!... Je n'étais jamais venue ici; mais c'est horrible, l'hôpital!

Elle se tut de nouveau, et, cette fois, elle sembla céder à un de ces assoupissements subits qui saisissent les per-

sonnes gravement malades. Son œil se referma et s'ouvrit alternativement pendant quelques minutes ; puis, elle s'endormit entièrement.

Le jeune homme quitta son lit. Il y avait déjà quatre mois qu'Anna languissait à l'hospice, et que Fontaine lui donnait des soins. Pendant sa longue maladie, il avait pu connaître cette jeune fille, et lui avait voué un profond sentiment de tendresse. Peut-être même qu'un regret instinctif s'était éveillé en lui à la vue de ce cœur si bien appareillé au sien, et que le hasard avait jeté hors de sa route ; il pensait avec douleur à cette fatalité qui éloigne l'une de l'autre des âmes sœurs, et qui ne les rapproche qu'au moment dernier, alors que l'une d'elles s'est déjà donnée, et que, fanée, elle n'aspire plus qu'à la mort.

Il se demandait quelquefois pourquoi Dieu n'avait pas marqué au front les êtres exceptionnels, comme une race à part dans la vie ; pourquoi, au milieu de cette tourbe d'âmes nègres, on ne pouvait reconnaître ces quelques âmes blanches, plus délicates et plus intelligentes : créations auxquelles semble dévolu le privilége de la débilité souffrante et des tortures intimes.

Mais toutes ces pensées, Fontaine ne s'y arrêtait pas ; il les repoussait avec force comme de dangereuses rêveries. Depuis quelques jours surtout, il était uniquement occupé d'adoucir autant qu'il dépendait de lui, pour la jeune fille, ses derniers moments qu'il voyait approcher.

L'état d'Anna empira en effet rapidement, comme cela arrive au terme d'une maladie mortelle. Le soir même du jour auquel nous avons repris notre récit, elle était en pleine agonie ; mais, conservant toute sa connaissance et se sentant mourir, elle fit demander Fontaine, qui avait évité de s'approcher d'elle, pour ne point rendre plus

douloureux, par une explication, ses derniers moments d'existence. Elle le fit asseoir près d'elle.

— Je suis bien mal, monsieur Fontaine, je vais mourir, j'en suis sûre. Je vous ai appelé pour vous recommander mon fils... mon fils, mon Dieu !

Et, dans ce moment, l'amour maternel exaltant tout ce qui restait de vie dans ce corps épuisé, la mourante se redressa seule dans son séant, et saisit les deux mains du jeune homme.

— Apportez-moi mon fils ; je veux le voir encore, apportez-le-moi !

— Anna, y pensez-vous ?

— Apportez-moi mon fils, mon pauvre orphelin ! Oh ! le laisser seul sur la terre ! Cette pensée me rend la mort horrible.

— Oui, dit Fontaine, saisi brusquement d'une nouvelle idée, son sort serait bien malheureux parmi les hommes ; que ne pouvez vous l'emporter avec vous dans le ciel !

— Oh ! si je le pouvais ! dit la pauvre mère.

— Vous le pouvez.

— Que voulez-vous dire ?

— Votre fils est mort.

Anna fit un bond terrible sur sa couche, ses yeux étincelèrent, ses deux bras se raidirent ; mais ce ne fut qu'un éclair.

— Mort ! dit-elle, oh ! mon Dieu, merci !

Et ses yeux se fermèrent doucement.

— Anna, dit Fontaine après un long silence, Anna, n'avez-vous rien à me demander ?

— Rien. Mon fils est mort. Je vais le rejoindre.

— Anna, que voulez-vous que je dise ?...

— Mon fils !

— Que je dise à Édouard ?

— Oui, Édouard, mon fils...

— Anna, de grâce!...

Les lèvres de l'agonisante murmurèrent encore quelques sons inintelligibles.

Fontaine essuya ses yeux, qui étaient voilés par les larmes, et se pencha de nouveau sur la jeune fille.

— Anna, m'entendez-vous ?

— Elle est morte, dit une voix près de lui. Il se releva brusquement; c'était l'infirmier qui rejetait le drap par-dessus la tête du cadavre.

Le lendemain, une vingtaine de jeunes gens se trouvaient réunis à l'amphithéâtre de l'école secondaire de médecine. C'était l'une des premières séances depuis le retour des vacances, et l'on renouvelait connaissance.

— Tiens, c'est toi, Sainval, s'écrièrent quelques voix; depuis quand de retour ?

— D'hier seulement. Bonjour, mes amis. Bonjour, Fontaine.

Et le jeune homme, se levant, tendit la main à Fontaine par-dessus deux ou trois bancs; celui-ci resta immobile et les bras croisés.

— Eh bien! est-ce que tu ne me reconnais plus ?

— Vous voyez bien le contraire, puisque je vous refuse la main.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Vous le saurez plus tard, dit l'élève en médecine en se retirant.

L'arrivée du professeur arrêta là les explications.

Après avoir causé à voix basse avec Fontaine, qui semblait lui rendre compte de quelque affaire, et avoir soulevé la toile qui couvrait un cadavre étendu sur la table de dissection, le professeur commença sa leçon; elle traitait des maladies de poitrine.

L'attention des élèves était ce qu'elle est toujours au commencement ou à la fin des années scolaires, c'est-à-dire fort distraite. Les conversations particulières continuaient à voix basse, et ce ne fut guère qu'au moment où le professeur écarta une partie de la toile qui couvrait le *sujet*, que l'attention fut un peu réveillée.

— Je vous ai dit, Messieurs, continua le docteur, quel était l'état du poumon lorsque les maladies de poitrine étaient parvenues à leur dernier degré d'intensité ; en voici une preuve. La jeune fille dont nous avons fait là l'autopsie...

Toutes les têtes se levèrent ; le mot de jeune fille avait frappé les oreilles ; tous cherchèrent des yeux le cadavre.

— Cette jeune fille est morte poitrinaire ; voici le poumon, vous pouvez l'examiner : quant à l'influence des causes morales sur ce genre de maladie, la femme que nous examinons est encore une preuve frappante de ce que je vous ai déjà dit. Un grand chagrin la minait, et ce chagrin avait même eu pour résultat de faire blanchir une partie de ses cheveux, comme vous pouvez le voir, quoiqu'elle n'eût que vingt ans.

Tous les étudiants se levèrent et se penchèrent vers la table de dissection. Fontaine soulevait la tête du cadavre.

Tout à coup un cri perçant partit des derniers bancs, et Édouard Sainval tomba privé de sentiment.

Il venait de reconnaître la tête d'Anna.

— Qu'est-ce que cela ? demanda le professeur, prêt à se fâcher de se voir interrompre dans une démonstration.

— Rien, Monsieur, dit Fontaine froidement ; c'est M. Édouard Sainval qui vient de s'apercevoir que la jeune fille dont voilà le corps était sa maîtresse, et que c'est lui qui l'a tuée.

— Ah, diable ! murmura le professeur ; alors je con-

çois : faites emporter ce cadavre, monsieur Fontaine.

— C'est juste, dit le jeune homme à demi voix. Tu as travaillé, tu as souffert, fille du peuple ! maintenant, ta destinée est accomplie : ton corps a servi *aux plaisirs* et à l'*instruction* des heureux ; la société reconnaissante te donnera, en retour, ta part au trou commun du cimetière !

FIN DE LA GRISETTE.

LA BOURGEOISE

I

— Mon Dieu! que c'est beau le commerce! qu'un commerçant est un être noble et supérieur! Dites-moi, ne vous êtes-vous jamais arrêté, immobile de surprise, devant un de ces hommes-barêmes qui se sont faits livres à parties doubles, et dont l'intelligence entière est passée dans un carnet à échéance? Quelle irrésistible force de volonté n'a-t-il pas fallu pour vider leur poitrine du cœur qui s'y trouvait, pour se faire hommes artificiels, se recomposer pièce par pièce, remplacer toutes leurs passions, tous leurs élans, par l'admirable calcul de l'intérêt simple et composé? Oh! je vous le demande avec sincérité, connaissez-vous un être plus curieux, plus étrange, plus fantastique que l'épicier, tant et si lâchement raillé par ce siècle

gamin, qui siffle toutes ses gloires? Qui sut jamais mieux que lui dompter les influences mesquines de la nature? Brutus de la boutique, qui sut marcher plus obstinément, plus irrévocablement dans la route tracée? N'y a-t-il pas quelque chose de saisissant dans le calme de cet être humain qui a pris à deux mains toutes les illusions de la vie, comme des fleurs qui voilaient son chemin, et qui les a foulées aux pieds? N'est-ce pas un spectacle à épouvanter que de le voir abdiquer gaiement sa part de paradis terrestre pour s'incruster à un comptoir, se souder à une balance, se faire trousse d'échantillons; et, matérialisé ainsi, devenu une chose qui marche, qui compte, qui vend, rester indifférent à tout ce que le Créateur a jeté de beau et de caressant autour de nous; au soleil mourant dans la mer, à un chant sortant, à minuit, d'une fenêtre entr'ouverte, à une étoile brillant seule au ciel, comme la nacelle enflammée d'un archange? O fantastique, ô prestigieux, ô prédestiné, ô dramatique épicier! pourquoi lord Byron ne t'a-t-il pas connu?

Celui qui se répétait mentalement cette belle tirade sur les épiciers, était un jeune homme d'environ vingt-quatre ans, parcourant alors la *Fosse*, à Nantes, une main dans son gousset et tenant de l'autre un crayon et un memento. Trois énormes *barges*, chargées de café bourbon, débarquaient leur fret devant le *Sanitat;* mais le jeune commis marchand, plus occupé de ses réflexions que du débarquement, avait depuis cinq minutes les yeux tournés vers l'horizon, du côté de *Trentemoux*.

— Faites donc attention, Bian! s'écria tout à coup une voix qui sortait d'une tente élevée sous les grands arbres, voilà trois balles que vous oubliez de marquer.

Le jeune homme se détourna vivement, et répara son omission.

— Pardon, monsieur Durand, on ne fait pas un négociant en huit jours, dit Edmond Bian en souriant doucement.

Presqu'au même instant, celui à qui il parlait sortit de la tente.

C'était un homme grand, pâle, presque chauve et d'environ quarante ans. Il s'approcha du parapet, cracha dans la rivière, s'appuya le front sur sa main gauche, et se mit à regarder vers le bas du fleuve, d'un air mélancolique. Ses yeux semblaient s'égarer avec préoccupation sur cet admirable mélange de feuillages, de mâts et de maisons blanches, que présente la Loire du côté des *Salorges*. Edmond s'approcha.

— Eh bien! vous voilà comme moi en admiration devant ce spectacle, dit-il. Cet aspect est si beau! surtout par un temps de brume comme aujourd'hui, et avec ces barques qui glissent là-bas, sans que l'on sache si c'est sur le fleuve ou dans ciel. Cette île qui a l'air d'une corbeille de verdure flottant sur les eaux... Mais à quoi pensez-vous donc, tout silencieux?

L'homme chauve détourna sa figure pâle, et regarda le jeune homme avec des yeux bleu-porcelaine.

— Je pensais, dit-il, qu'il n'y a pas assez d'eau en rivière pour que *la Créole* puisse monter; ce retard nous fera perdre au moins un demi pour cent sur nos cafés.

Edmond fit un pas en arrière et tourna brusquement le dos sans répondre.

Depuis huit jours qu'il habitait Nantes, ce n'était pas la première fois qu'une parole glacée était tombée sur son enthousiasme comme une douche sur le front d'un aliéné.

Edmond Bian était venu apprendre le commerce chez son oncle Joseph-Anselme-Barnabé Poireau et compagnie. Il avait été reçu par celui-ci, sur lettre d'avis, avec autant

d'égards que la meilleure pacotille des Antilles, et l'on commençait depuis quelques jours à l'initier aux arcanes du négoce.

Joseph-Anselme-Barnabé Poireau, de Nantes, était un de ces êtres privilégiés qui plantent une graine de radis et à qui il pousse un oranger. Avec des capacités médiocres tout lui avait réussi. Il avait traversé heureusement les révolutions, se tenant toujours sagement dans le parti du plus fort. Administrateur d'une commune rurale dans laquelle il possédait une maison de campagne, il avait su se maintenir à son poste sous tous les pouvoirs. A chaque changement de dynastie, il écrivait à Paris pour *accuser réception du nouveau gouvernement* et protester de son dévouement à l'ordre de choses qui venait de s'établir. Il était arrivé ainsi jusqu'en 1830, acquérant la réputation d'un homme trop modéré et trop sage pour s'occuper des affaires de son pays.

Comme je l'ai déjà dit, Edmond Bian fut reçu par l'honorable négociant avec tous les égards que l'on doit à sa famille; car Barnabé Poireau avait hérité des vieux principes, et professait un égal respect pour les denrées coloniales et pour les cousins. On pouvait exiger son affection, un acte de naissance à la main. C'était ce qu'on appelait un bon parent.

Cinq jours après son arrivée à Nantes, Edmond écrivit à l'un de ses amis, avocat à Angers, la lettre qu'on va lire.

« Mon cher Stanislas,

« Prépare ma mère à mon retour, car je ne pourrai me résoudre à demeurer ici au milieu des balances, des bûches de Campêche et des négociants.

« Mon oncle est un excellent homme (tu le connais),

rond, fleuri, gaillard; un homme aussi facile dans la circulation qu'une bonne vieille pièce de cinq francs quatre-vingts centimes que les juifs n'ont pas rognée. J'aimerais beaucoup à le voir une fois par mois, après dîner, à l'heure où je digère et où je ne pense pas; mais pour mon usage particulier, il est un peu trop positivement ennuyeux. D'ailleurs il exige de ceux qui l'entourent une ponctualité, une liberté d'esprit que je ne pourrai jamais atteindre. Il faut, depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures du soir, calculer des bordereaux, jurer contre des portefaix, marchander avec les pratiques, ou faire peser du sucre terré et non terré! Mieux vaudrait fabriquer, pendant douze heures, des têtes d'épingles ou des circulaires ministérielles!

« Pour toute société j'ai, dans la maison, l'ancien commis de mon oncle, aujourd'hui son associé, M. Durand, le meilleur homme du monde aussi, mais la plus flegmatique, la plus commerciale, la plus arithmétique figure que tu aies jamais pu rêver. Il était *saute-ruisseau* chez M. Poireau, et à force de persévérance il est parvenu à devenir son égal. C'est un homme qui ferait une balance de comptes au milieu des débris du monde, et je suis sûr qu'au jour du jugement il se réveillera en répétant sa table de multiplication. Il fournit la preuve vivante de cette vérité, que pour arriver à un but il suffit de le vouloir longtemps. Il est devenu riche parce qu'il n'a jamais eu d'autres pensées. Aussi a-t-il tout pouvoir dans la maison, et je dois dire qu'il n'en abuse pas. Vous verriez une règle de trois se mettre en colère plutôt que lui. Il a calculé combien la patience rapportait pour cent, et sait au juste quel avantage il y a dans la douceur. Tu conçois que sa réputation sur la place est excellente et qu'il jouit d'un certain crédit dans la ville. C'est un de ces hommes

dont on fait des marguilliers ou des adjoints, selon que le pouvoir s'appelle Charles ou Philippe.

« Quant à ma cousine Rose, je ne t'en parlerai pas; c'est à peu près tout ce qu'on peut en dire. Figure-toi une petite personne pâle, ayant de grands yeux bleus et de fausses manches en toile verte, pour ne pas tacher sa robe. Elle tient le livre-journal, fait des factures en belle anglaise, et passe sa vie entre les cartons et la correspondance, les pains à cacheter et les grattoirs. Elle me fait ici l'effet d'une double porte; je ne la remarque pas tous les quinze jours.

« Juge, Stanislas, si j'étouffe au milieu de cette famille! Je serais déjà reparti sans ma mère. Elle voudrait me voir un état qui me promît de la fortune, elle pense que mon oncle pourra m'être utile; tout son avenir s'est basé là-dessus. Elle m'a bâti une vie à sa manière, à laquelle je n'ose pas encore toucher! Et pourtant, tu sais, ami, que je ne suis point né pour les étroites et tracassières occupations que l'on veut me donner. Soit folie, soit instinct, je sens parfois ma main qui se porte sur mon front, et je me dis comme André Chénier : *J'ai quelque chose là!*

« Malgré la prosaïque existence qui m'entoure, l'enthousiasme et le délire débordent en moi... Je ne puis voir un livre nouvellement imprimé sans éprouver un battement de cœur. Lorsqu'un nouveau nom surgit dans les arts, je me sens saisi, mécontent... Il me semble que toutes les places se prennent et qu'il ne m'en restera plus. Je suis triste de la gloire des autres; je résiste à la conviction de leurs triomphes, et il y a des heures (j'en rougis, ami) où je me crois envieux!.. Oh! c'est chose ignoble, en vérité, que le cœur humain!

« Adieu, mon *vultur togatus;* de bonnes digestions, et des procès. « EDMOND BIAN. »

Huit jours après le départ de cette lettre, au fond d'une des maisons les plus obscures de la Fosse, dans un bureau de huit pieds carrés, séparé du reste de la chambre par un grillage de sapin, une jeune fille était assise, le corps droit, et sérieusement occupée à remplir de chiffres les colonnes d'un registre. A son petit bonnet de tulle, sous lequel paraissaient quelques papillottes en papier gris, à ses vieux gants tachés d'encre et coupés au bout des doigts, à son tablier noir à larges poches, à ses fausses manches vertes, et surtout à son front pâle et fané, il était facile de la reconnaître pour une de ces filles de marchand clouées dès l'enfance à un comptoir, et tout étiolées à l'air étouffant d'un cabinet d'affaires. C'était Rose Poireau.

Il eût été malaisé de dire si Rose Poireau était laide ou jolie. Elle passait dans le quartier pour peu favorisée de la nature, car elle n'avait ni la fraîcheur vermillonnante, ni les formes vigoureuses qui réjouissent un œil bourgeois ; mais, sans posséder ce qui constitue la beauté à l'usage des commerçants en gros, Rose avait quelque chose qui l'eût fait trouver charmante dans une autre classe, sous un autre costume, et avec des habitudes différentes. Sa longue figure décolorée était à peine animée par deux grands yeux bleus, ses épaules étaient courbées, sa poitrine creuse, sa démarche embarrassée, et cependant il y avait à travers tout cela je ne sais quelle élégance aristocratique, caricaturée plutôt que détruite par des vêtements démodés et sans grâce. A la vérité, c'étaient là de ces nuances subtiles qui ne pouvaient s'apercevoir qu'après un long examen. En général, la première impression à la vue de Rose Poireau lui était défavorable. L'habitude de demeurer assise et accoudée lui avait donné des mouvements raides, saccadés; son corps, comme celui des poupées articulées, ne semblait composé que de trois pièces :

le buste, les jambes et les bras. Chacune de ces portions évolutionnait à part, brusquement et d'un seul coup.

Cependant pour l'observateur attentif il était facile de voir qu'il y avait entre la nature de Rose et la position où le hasard l'avait placée, un contraste choquant qui se reflétait sur toutes ses actions. Elle semblait avoir deux côtés gauches; chez elle, rien n'était à sa place, tout manquait d'aisance et de liberté.

Et comment en eût-il été autrement?... Rose n'avait jamais eu d'enfance. A peine avait-elle su écrire, que son père l'avait attachée à un bureau. Dépouillée des joies du premier âge, elle n'en avait jamais eu la gentillesse; aussi avait-elle conservé cette gaucherie timide qui n'appartient ni à l'enfant, ni à la jeune fille, et que donnent si fréquemment les éducations forcées des colléges. Car l'élégance du corps dépend presque toujours du bonheur des premières années; beaucoup d'hommes ne sont disgracieux que pour avoir été malheureux. L'enfance est comme une fleur, qui ne se développe qu'en plein air et aux rayons d'un soleil caressant.

Cependant, depuis l'arrivée d'Edmond Bian, il s'était fait quelques changements dans l'extérieur de Rose. Le poétique jeune homme était tombé comme une étoile dans la sphère obscure qu'elle habitait. C'était la première fois qu'elle avait entendu un homme parler d'autres choses que de tarifs et d'arrivages. Aussi, depuis quelques jours, paraissait-elle plus distraite. Son visage s'animait d'une rougeur subite en présence d'Edmond, et Barnabé Poireau s'était aperçu, avec stupéfaction, que sa fille faisait des pâtés sur ses registres et des erreurs dans ses additions.

Au moment où nous avons représenté Rose à son bureau, elle achevait le travail de la matinée. Lorsqu'elle eut fini, elle s'appuya toute pensive sur son pupitre, les

yeux fixes et grands ouverts. Un pas vif qui se fit entendre dans les escaliers l'arracha à sa méditation; elle se hâta de reprendre sa plume, en rougissant jusqu'aux tempes. Edmond entra.

Il s'approcha de la jeune fille et lui remit un papier.

— C'est le recensement du grand magasin, dit-il. Rose le remercia.

— Encore du travail, ajouta le jeune homme; ce sera long à transcrire et cela va bien vous ennuyer.

— Oh! du tout! au contraire.

Edmond sourit, et parut chercher quelque chose sur le bureau.

— J'avais là un relevé de factures que mon oncle m'avait prié d'achever.

— Le voici.

— Mille remerciements... Ah! mon Dieu que d'additions... J'en bâille d'avance.

Rose releva la tête, prit un petit carré de papier qui se trouvait près d'elle, et le présenta timidement.

— Tenez, j'ai fait là cette somme, en m'amusant. Elle est juste : vous n'aurez qu'à reporter le total sur le livre.

— En vérité! s'écria Edmond; parbleu! ma cousine, voilà une galanterie arithmétique que je n'oublierai jamais.

Rose baissa la tête, humiliée. Elle avait eu l'intention d'éviter à Edmond un travail qui lui déplaisait, elle n'avait réussi qu'à s'attirer une plaisanterie; elle sentit les effets de sa maladresse habituelle.

Cependant Edmond s'assit, et commença à transcrire quelques articles avec nonchalance. Pendant dix minutes le plus profond silence régna dans l'appartement; mais bientôt le jeune homme céda évidemment à l'ennui du

travail qu'il faisait et au désir de lier conversation. Il parlait à son papier, chantait tout bas; enfin il s'approcha de la fenêtre, comme pour tailler sa plume.

Rose écrivait toujours.

— Je vous admire, ma cousine, dit-il enfin, rien ne vous dérange. Comment pouvez-vous travailler par ce beau soleil?

— J'y suis accoutumée.

— Et quand le soleil rit sur la Fosse comme maintenant, vous n'avez jamais désir de quitter l'atmosphère de sucre et de cannelle que l'on respire dans cette chambre, pour sentir l'air qui a passé sur les arbres et entendre un oiseau chanter?

— Je n'ai pas le temps d'y penser.

— Vous ne vous promenez donc jamais?

— Pardonnez-moi, le dimanche après vêpres.

— Et vous ne trouvez pas cette vie monotone?

— Je n'en ai point connu d'autres.

— A quoi employez-vous les instants qui ne sont pas consacrés au bureau; vos longues soirées d'hiver, par exemple?

— Je tricote jusqu'à neuf heures, puis je me couche.

Edmond coupa en deux, d'un seul coup de canif, la plume qu'il tenait à la main.

— Décidément il n'y a pas moyen de vivre dans une pareille maison, pensa-t-il tout bas.

Puis, haut et d'un ton indifférent, il ajouta :

— J'envie votre résignation; mais je crains bien de ne pouvoir l'imiter. J'ai été habitué, moi, à vivre sous le ciel, en plein air; j'étouffe dans un bureau.

Rose leva ses grands yeux bleus et les fixa sur Edmond.

— Comment ferez-vous donc alors?

— Il faudra bien que je renonce au commerce. J'irai à Paris, j'écrirai...

La jeune fille croisa ses mains avec une expression d'une surprise douloureuse; puis, voyant que son cousin la regardait, elle baissa rapidement la tête, et parut plus occupée que jamais de son livre-journal.

II

Les rues de Nantes fourmillaient de promeneurs, les cloches sonnaient à pleines volées; sur la Fosse, passaient les pensions de jeunes demoiselles, en rangs, le livre de messe à la main et lorgnant de tous côtés, sous leurs grands chapeaux. Partout tourbillonnaient les commis à longs cols, à pantalons militaires et à bottes éperonnées (car le commis de commerce est éminemment guerrier une fois par semaine). Les marchandes de violettes criaient leurs bouquets aux coins des rues, et les vieux rentiers lisaient en passant l'affiche du spectacle, longue de quatre pieds, et qui présentait un total attrayant de dix actes! C'était un dimanche.

Je ne sais pourquoi, le dimanche est toujours triste pour ceux qui sentent et qui pensent; mais il semble que l'air de fête de la foule, le bruit des cloches, le désœuvrement de toute la journée assombrissent le cœur et l'isolent. Ce jour-là, point de promenades permises, de ces promenades faites, tête à tête, avec les arbres et le ciel. Impossible de poursuivre une inspiration dans les champs, sans la mettre, à chaque échalier, face à face avec un soldat qui écorche une baguette de noisetier, ou un bourgeois qui joue aux quatre coins avec ses deux enfants. C'est ce jour-là que se font les parties de galette, et que s'établissent les jeux de barres. Le rêveur est obligé de rester chez lui en état de siége; les boutiquiers tiennent la campagne!

Edmond était sous cette impression fatale de la journée du Seigneur. Il avait lu, écrit, chanté, joué de la flûte, regardé dans la rue, sans pouvoir chasser cet ennui tenace, ce *spleen* stupide, que le dimanche semble être en possession d'inspirer. Son esprit, lassé de tout, était comme les malades qui se retournent de tous côtés, sans pouvoir trouver une position à conserver. Ne sachant plus où prendre une distraction, et sentant ce dégoût de la solitude, ce besoin d'entendre une voix humaine qui parfois vous saisit vivement, il descendit au salon, où se trouvait sa cousine.

Le salon de Barnabé Poireau était situé sur le derrière de la maison. C'était une grande pièce obscure qu'encombrait un immense buffet en bois de chêne, espèce d'office dont nos ancêtres étaient si amoureux, et desquels un restaurateur moderne ferait, au besoin, un cabinet particulier pour deux personnes. Ce buffet contenait une lingerie accrue pendant cinq générations dans la famille Poireau, conformément aux principes de nos mères, *qu'on n'a ja-*

mais trop de linge dans un ménage. Le commerce avait envahi jusqu'à cette pièce, car quelques balles de sucre, dont l'odeur coloniale se faisait fortement sentir, étaient entassées dans un coin, derrière le grand buffet.

Rose était assise près de la fenêtre au moment où son cousin entra. Elle rejeta vivement quelque chose derrière sa corbeille de travail : Edmond s'approcha, et aperçut un livre.

— Ah ! vous lisiez, ma cousine ?

— Oui... je... je parcourais... ce volume.

Elle était tremblante comme si elle eût commis une mauvaise action. Le jeune homme étendit la main vers le livre mystérieux, et en regarda le titre : *Victor, ou l'enfant de la forêt, par le citoyen Ducray-Duménil.*

— Comment donc ? mais c'est un ouvrage superbe, avec une belle image où l'on voit une femme évanouie aux pieds d'un scélérat qui a de la barbe et un poignard. Et cela vous a bien émue, sans doute ?

Rose baissa la tête avec embarras. Elle ne connaissait que bien peu de romans, et *Victor* occupait le premier rang parmi ceux qu'elle avait lus jusqu'alors. Elle ressemblait à ces princesses madécasses, ignorantes des ornements de femme, et qui prennent des grains de verre pour des perles.

Cependant elle se hasarda de répondre à Edmond.

— Oh ! beaucoup !

Edmond referma dédaigneusement le livre, et le laissa retomber dans la corbeille à ouvrage.

— Et ne lisez-vous que ces vieux romans ? demanda-t-il. Ne connaissez-vous aucun des auteurs modernes ? aucun poëte de la nouvelle école ?

— Oh ! pardonnez-moi, j'ai lu aussi les satires de M. Despréaux et les fables du chevalier Florian.

Edmond ne put étouffer un éclat de rire; Rose devint pâle et tremblante; de grosses larmes roulèrent dans ses yeux.

— Mon Dieu !... j'ai dit quelque sottise peut-être.. j'ai cru que vous me demandiez...

Elle fut suffoquée, et s'arrêta pour pleurer. Edmond en eut pitié.

— Pardon, ma cousine; mais vous ne recevez donc aucun journal ici ?

— Nous recevons... *l'Écho des Halles* et la *Feuille commerciale.*

— Alors, je comprends!... la littérature n'est pas un article qui ait cours sur les places de commerce. Du reste, si vous désirez lire des feuilles plus attrayantes ou jeter les yeux sur des ouvrages modernes, je pourrai vous en procurer.

Rose, dont le cœur avait été froissé, et qui retenait à grand'peine ses lèvres, fit un signe de tête de remerciement en murmurant quelques mots inintelligibles.

Dans ce moment son père entra.

— Eh bien! Rose, tu oublies la messe, ma fille? La domestique t'attend; va, mon enfant, ou tu arriveras trop tard.

Rose sortit.

— Diable, mon oncle, dit gaiement Edmond, je ne vous savais pas si attentif au salut de ma cousine. Vous êtes donc dévot?

Barnabé Poireau regarda avec précaution si Rose était partie, ouvrit la bouche dans toute sa grandeur pour sourire, et, baissant la voix :

— Moi, dévot, mon bonhomme; laisse donc! ce n'est pas à mon âge qu'on est la dupe des prêtres : mais il faut de la modération en tout, mon cher ami. Certainement je

sais à quoi m'en tenir sur la religion; aussi, quant à moi, je n'ai pas de compte ouvert avec l'église; mais pour les femmes et le peuple, vois-tu, il en faut, il en faut absolument. Cela les retient. Aussi, j'exige que ma fille suive les offices et fasse ses pâques, ça ne me coûte rien, et je suis plus tranquille.

Edmond s'inclina sans répondre. Il y a de ces absurdités devant lesquelles l'esprit s'arrête comme devant l'infini.

On conçoit sans peine l'impression que durent faire sur notre jeune homme des conversations du genre de celles que nous venons de rapporter. Comme tous les hommes à vives émotions, il jugeait vite et d'après ses impressions premières. Il confondit dans le même arrêt son oncle et sa cousine, et ne se demanda pas si l'éducation avait seule manqué à cette dernière et si son imbécillité apparente n'était pas seulement de l'ignorance.

Malheureusement, ce qu'il y avait d'extérieur chez Rose le confirmait dans le jugement défavorable qu'il avait porté d'elle. Étrangère à tout ce qui avait fait l'objet des études d'Edmond, elle était, par rapport à lui, comme ces Anglais qui ne connaissent point notre langue, et qui, en cherchant à l'employer, nous paraissent ridicules et stupides.

Puis ce sentiment artiste qui ne se développe en nous que par le contact fréquent des arts, cette délicatesse intelligente qui nous fait distinguer les nuances, deviner la pensée, là où le vulgaire ne voit rien, tout cela manquait à Rose et devait lui manquer. Peut-être son âme était-elle comme ces pierres qui demandent la touche du lapidaire pour devenir des diamants; mais Edmond jugea ce qu'il voyait. Mille occasions lui avaient révélé la gaucherie morale de sa cousine : il l'avait vue pleurer au *Fénelon* de Joseph Chénier, et ne l'avait point entendue rire au *Mé-*

decin malgré lui, Thalberg avait joué devant elle, et elle s'était ennuyée à *la bella capricciosa* d'Hummel; elle avait vu sur le bureau d'Edmond la prodigieuse *Ronde du Sabbat* de Boulanger, et avait préféré *Une tête de femme* par Dubuffe.

C'était trop pour la patience du jeune homme; il la regarda dès lors comme incurable, et cessa totalement de s'occuper d'elle.

Ce fut un pénible désappointement, car il lui eût été doux de trouver dans Rose une amie, une sœur, à laquelle il pût confier une partie de ce qu'il avait dans le cœur. Sans y penser, il avait ressenti cette influence que le voisinage de la femme la plus ordinaire exerce sur un jeune homme. Tout en répétant que sa cousine ne pouvait le comprendre, il éprouvait un charme secret à entendre cette voix de jeune fille l'appeler par son nom de baptême, à sentir sa main satinée effleurer la sienne, à la voir tirer devant lui ses papillottes ou se chausser pour la promenade. Toutes ces familiarités de parente lui semblaient délicieuses, à lui, encore dans cet âge où, préparé à aimer toutes les femmes, on n'éprouve que l'embarras de se déclarer leur amant, et où l'on se passionne pour ses cousines, uniquement parce qu'on les a sous la main et qu'on ose leur demander un baiser.

Mais une fois le charme de ces premières sensations détruit, Edmond passa, comme cela devait être, de l'intérêt que Rose lui avait inspiré malgré lui, à une sorte d'hostilité aigre et irritante. Trompé dans une espérance, il en éprouva du ressentiment contre la jeune fille, et il affecta de lui montrer une froideur dédaigneuse.

Il en résulta pour lui un genre de vie plus isolé que jamais. Il continua pourtant à supporter une situation si peu conforme à ses goûts, par condescendance pour les

désirs de sa mère, par habitude, et aussi, peut-être, par suite de cette nonchalance naturelle aux hommes de pensée, pour tous les dérangements matériels. Bientôt il s'accoutuma à remplir machinalement ses devoirs. Il faisait tout ce qui lui était recommandé, mais sans intérêt, sans intelligence.

M. Poireau trouvait rarement occasion de le gronder, jamais aussi celle de lui adresser un éloge. Edmond fonctionnait avec l'aveugle régularité d'une machine à vapeur. On l'eût cru stupide, tant il avait fait abstraction de son esprit, tant il s'était arrangé un *lui* animal et d'habitude pour les heures de travail.

Le soir, seulement, retiré dans sa petite chambre, et la porte fermée, il redevenait artiste, et s'occupait avec ardeur de l'accomplissement de ses projets futurs.

Déjà de nombreux travaux littéraires avaient été entrepris par lui; ses relations avec Paris s'étaient étendues. Il avait réussi à faire insérer quelques articles, signés de son nom, dans les journaux. A petit bruit, il se préparait ainsi la carrière qu'il voulait parcourir. Au milieu du flux de noms célèbres qui débordaient, il se réjouissait de voir le sien se montrer de loin en loin, comme ces gouttes d'eau qui suintent lentement d'un rocher, et finissent, à la longue, par former une source.

Quant à ses rapports avec sa famille de Nantes, ils devenaient de moins en moins fréquents. Ses entretiens avec son oncle et sa cousine étaient froids, courts et ne comprenaient guère que les observations classiques sur le froid et le chaud, la pluie ou le soleil. Il continuait à travailler dans le même bureau que Rose, mais il avait renoncé à sa conversation. Son ouvrage terminé, il prenait un livre qu'il cachait toujours soigneusement dans une case de son pupitre, et lisait jusqu'à l'arrivée de Barnabé Poireau, qui

avait toujours lieu à la même heure. Dès qu'il reconnaissait son pas sur l'escalier, le volume proscrit était replacé dans sa cachette, et une table de réduction des monnaies ou un prix courant en prenait la place.

Cette contrainte, qu'il s'imposait lui-même pour éviter de pénibles observations, avait un charme indicible. Il se plaisait à ces études secrètes, à ces lectures, d'autant plus ravissantes qu'elles étaient volées sur un temps qui ne lui appartenait pas. Il revenait à toutes ces terreurs délicieuses du collége, lorsque allumant clandestinement, la nuit, le reste d'un cierge bénit dérobé à la chapelle, il achevait, avec une fièvre de curiosité, un roman d'Anne Radcliffe ou de l'abbé Prévost!

Si le hasard lui procurait une heure de liberté, il était fou de joie. Il courait à sa chambre écrire quelque nouvelle pensée qui lui était venue en faisant débarquer une partie de sucre ou en dressant un mémoire de frais; il trouvait tout le bonheur d'un avare qui compte son trésor, à contempler ses travaux secrets, qui s'amoncelaient dans son secrétaire; c'était comme une fortune cachée qu'il grossissait en silence pour la montrer un jour dans toute sa magnificence.

Heures charmantes de courage et d'illusions, que tout artiste a connues dans sa jeunesse, alors que du fond de sa province il voyait Paris, et au-dessus la gloire, brillant pour lui, comme ces étoiles qui apparaissent au sommet des montagnes et que les enfants croient pouvoir saisir en montant sur le coteau! Hélas!... à mesure que l'on approche, gloire et étoiles s'élèvent bien plus haut que la main ne peut atteindre! et l'homme et l'enfant, trompés dans leur espoir, poussent des cris ou versent des larmes!

Cependant, une remarque que fit Edmond piqua vivement sa curiosité. Il s'était aperçu que les livres et les

journaux qu'il cachait dans son pupitre disparaissaient fréquemment, puis étaient remis à la même place. Son oncle, non plus que M. Durand, ne pouvaient être accusés d'une indiscrétion littéraire; tous ses soupçons retombaient donc naturellement sur sa cousine, et il acquit bientôt la certitude qu'elle avait lu tous ses ouvrages favoris.

Cette découverte lui causa une surprise qui réveilla en lui quelque intérêt pour Rose. Il se mit à l'examiner, ce qu'il n'avait point fait depuis longtemps, et s'aperçut du changement marqué qui s'était opéré en elle. La pâleur habituelle de son visage avait augmenté, ses joues s'étaient creusées, et un cercle brun entourait ses yeux, devenus plus ardents. Son calme extérieur était toujours le même; mais Edmond crut y démêler parfois une rêveuse préoccupation qu'il ne lui avait jamais connue.

Peut-être allait-il apprendre la cause de ce changement, car il se préparait à une explication avec Rose, lorsque celle-ci tomba malade. Elle garda le lit quelques jours, sans que le jeune homme pût la voir, puis elle partit pour la campagne de son père, où le médecin décida qu'elle devait passer quelque temps.

Tout cela s'était fait dans la maison avec une régularité administrative. Le jour même où l'on recommanda à Rose l'air de la campagne et l'exercice, elle quitta Nantes et fut remplacée par un commis provisoire que M. Durand mit au fait du travail. Edmond n'eut connaissance de ces nouvelles dispositions qu'en demandant des nouvelles de sa cousine, au déjeuner du lendemain.

III

Par une belle matinée du mois d'août, un laid cabriolet d'osier s'avançait sur la route de Haute-Goulaine, tiré par un de ces chevaux demi-endormis que les camions ont usés sur les pavés de la ville.

La voiture était conduite par Barnabé Poireau, qu'accompagnait cette fois Edmond Bian. Ce dernier, jeté avec nonchalance dans un coin de la voiture, semblait distrait et ennuyé. L'oncle Poireau était au contraire vif, remuant, causeur. Ses yeux se promenaient incessamment des deux côtés de la route, et il faisait de fréquentes remarques sur la valeur des terres qu'il apercevait, sur les améliorations à y apporter : remarques auxquelles son compagnon de

voyage répondait avec une brièveté désespérante. Enfin, le cabriolet s'arrêta devant une petite clôture de peu d'apparence, et les deux voyageurs descendirent.

— Ouvre la barrière, Edmond, dit le vieux négociant, et conduis la voiture le long de la grande allée; je vais entrer par le jardin, pour voir l'oseraie qui est plus bas.

Edmond prit le chemin de l'avenue, ainsi que son oncle l'en avait prié.

Comme il approchait du bosquet de châtaigniers, il crut apercevoir de loin une jeune fille dans une position qu'il eut d'abord quelque peine à s'expliquer; mais, en regardant de plus près, il vit qu'elle était assise sur une escarpolette, le bras gauche passé autour de la corde, et la tête penchée sur ce bras. Un de ses pieds était légèrement retiré vers elle, tandis que l'autre pendait avec une gracieuse paresse, et effleurait le gazon. Un léger mouvement que le vent imprimait à la balançoire, berçait la jeune fille, qui semblait endormie. De beaux cheveux blonds, presque détachés, retombaient sur son visage. A sa main droite était suspendu un chapeau de paille rempli de fleurs, et quelques feuilles arrêtées sur sa robe blanche se soulevaient à la brise, comme des papillons prêts à s'envoler.

Le jeune homme s'arrêta ravi devant ce charmant tableau; mais le bruit du cabriolet s'étant fait entendre, la dormeuse leva la tête, et écarta les cheveux de son visage avec une grâce tout enfantine.

Deux cris partirent en même temps : c'était Rose Poireau.

Edmond s'approcha d'elle avec un étonnement qu'il ne chercha même pas à cacher. C'était pour lui chose si nouvelle que sa cousine dans ce costume élégant et léger, qu'il pouvait à peine en croire ses yeux. Jusqu'alors, il l'avait toujours vue emmaillotée d'un large châle de grand-mère,

et il la trouvait aujourd'hui vêtue d'une seule robe blanche, et laissant voir de pâles épaules que couvrait mal un foulard dérangé dans le sommeil. Ce fut pour le jeune homme comme un de ces changements à vue de l'Opéra qui vous fascinent et vous enchantent.

Rose, de son côté, sembla, à l'aspect de son cousin, éprouver une commotion électrique. Elle ne s'attendait pas à le voir, et elle ne s'était habillée qu'à moitié pour sa course du matin, peu craintive d'être aperçue par les paysans ou les oiseaux. Elle demeura devant Edmond, honteuse, embarrassée, les deux mains pendantes et les yeux baissés.

— Je vous ai réveillée, ma cousine, dit le jeune homme d'une voix tout émue.

— Oui.... je me trouvais lasse de courir sous le soleil, j'étais venue m'asseoir là, et je crois que je m'endormais.

— Mais vous êtes bien maintenant, reprit Edmond en s'approchant davantage; vous êtes bien, n'est-ce pas? car vous voilà éblouissante de fraîcheur.

En disant ces mots, il tendait avec affection sa main à la jeune fille. Rose souleva cinq jolis doigts nus, et les présenta à son cousin, qui remarqua pour la première fois, en les serrant, leur délicatesse mignonne.

— Mon père n'est-il point arrivé avec vous? dit la jeune fille, fort pressée d'interrompre la contemplation silencieuse d'Edmond.

— Il s'est rendu à la maison par l'oseraie.

— Allons le rejoindre alors.

Et Rose fit quelques pas en avant; Edmond la suivit :

Lorsqu'ils arrivèrent à la porte de la maison de campagne, Barnabé Poireau était déjà occupé à discuter avec le fermier sur la valeur présumée des récoltes. Cependant

il s'arracha un instant à cette intéressante conversation pour embrasser sa fille et lui demander de ses nouvelles. Rose s'occupa de tout préparer pour le déjeuner. Edmond prit un fusil, et descendit dans la vallée.

On ne se retrouva qu'à table. Durand était arrivé, et Rose s'était enveloppée dans un châle, sur l'observation de son père qu'elle s'enrhumerait. Le repas prit sa physionomie habituelle. Les deux commerçants parlèrent affaires, Edmond et Rose gardèrent le silence.

Aussitôt sorti de table, il fallut visiter des terres, dont Barnabé Poireau voulait faire l'acquisition. Le jeune homme fut chargé d'une chaîne d'arpenteur, qui devait servir à mesurer le terrain. Cette opération dura jusqu'à trois heures. Les deux associés, de retour, se mirent à calculer ce que l'argent rapporterait, s'ils achetaient les champs en question, et quelle augmentation pourrait avoir lieu dans leur valeur.

Edmond s'échappa du salon où ils s'étaient établis.

. . . . . .

Avez-vous quelquefois éprouvé le bien-être que l'on ressent à se trouver seul après un long et fatigant entretien? Avez-vous pu, dans l'une de ces parties de campagne faites avec trente personnes, échapper un moment aux rondes et aux jeux de gages pour vous trouver seul sous quelque vaste ombrage, joyeux de mystère et de silence? Il semble alors qu'un poids affreux soit soulevé de dessus la poitrine! vous vous sentez respirer, penser et vivre.

Ce fut précisément ce qu'éprouva Edmond après s'être échappé de la compagnie de son oncle et de M. Durand. Il descendit le long du bois de châtaigniers jusqu'aux prairies. L'air était chaud et parfumé par l'odeur de l'herbe

fraîchement coupée. Les oseraies frissonnaient avec un murmure tristement endormeur; à l'horizon, au-dessus de masses d'arbres d'un vert foncé, s'élevaient de petits villages tout blancs, avec leurs toits rouges et leurs clochers d'un bleu ardoisé; plus bas s'étendaient les prairies, vastes savanes, du milieu desquelles des troupes d'oies demi-sauvages montraient par instant leurs têtes grises. Les chants des paysannes au lavoir, les meuglements des vaches et les sons agrestes des flûtes de Pan ou des trompes d'écorce, interrompaient seuls la silencieuse monotonie de la vallée. C'était un de ces tableaux d'un calme mélancolique et pénétrant qui vous amènent les larmes aux paupières et les plus douces pensées au cœur.

Edmond côtoyait les prés, abattant avec distraction du bout de sa canne les églantiers qui descendaient sur sa tête. Il ressentait l'enivrement qui coule dans toutes nos veines pendant ces promenades à petits pas, faites au milieu du jour, lorsque la lumière et les mille harmonies de la campagne nous enveloppent et nous pénètrent de toutes parts; lorsque, rafraîchis par les suaves émanations de la terre et du ciel, nous sentons nos membres s'assouplir, notre front ardent s'attiédir mollement, et notre âme, qui s'épanouit comme une fleur, nous envoyer au cerveau ses parfums de douce joie, de croyance et de songeries. Il était dans un de ces moments où l'on nage dans la vie comme dans l'air, sans la sentir, où tout nous rit au monde, où l'on parle à l'oiseau qui chante, au papillon qui passe, où, le sein tout gonflé d'amour, nous semblons ouvrir nos deux bras devant la création pour la presser tout entière sur notre cœur! Et, plongé dans cette extase délicieuse, il parcourait lentement les sentiers, les yeux au ciel, les mains pendantes, ne rêvant que d'arbres, de chaumières et d'étoiles! Puis, à travers toutes ces vagues

et berçantes sensations, une image céleste venait se glisser, l'image d'une femme aimée ! Il se mettait à bâtir une existence de solitude, écoulée loin des villes, avec quelque jeune fille que le monde n'aurait pas fanée ! Il sentait son bras sur le sien, sa fraîche haleine contre sa joue. Il entendait le bruit de ses pas sur le gazon, et, fasciné par cette ravissante hallucination, il n'osait ni se détourner, ni penser, de peur de perdre son rêve.

Sans qu'il le sût, occupé qu'il était de ses songes, il avait été reconduit par le sentier qu'il suivait jusqu'à la maison. Il entra, et, pour éviter son oncle, qu'il entendait dans le salon avec M. Durand, il monta l'escalier et ouvrit la première porte qu'il aperçut devant lui.

C'était une petite chambre bleue. Un lit de merisier, une commode du même bois et quelques chaises composaient tout l'ameublement. Au-dessus du lit, presque caché sous ses rideaux blancs, on voyait un buis béni le dimanche des Rameaux, et, à côté, une image coloriée de *Notre-Dame des Sept-Douleurs*. De petits souliers dans lesquels on eût fait tenir à peine trois doigts, étaient jetés dans un coin. Un gant lilas était tombé au milieu de la chambre, et, sur la commode, quelques festons commencés sortaient à moitié d'une corbeille créole. Il y ayait entre les pensées qui occupaient alors Edmond, et l'aspect de cette chambre, où tout annonçait la présence d'une femme, une telle liaison qu'il en éprouva un saisissement joyeux. Il lui sembla entrer chez celle qu'il avait rêvée pour compagne. Ce fut une courte illusion (si même ce fut une illusion), mais il en ressentit comme le contre-coup.

Tout homme a eu dans sa vie une époque où la chambre d'une jeune fille a été pour lui un sanctuaire d'amour, où l'aspect inattendu d'une broderie posée sur un fauteuil, d'un chapeau oublié, de papillottes semées sur le parquet,

l'a jeté dans une ivresse timide et agitée. Age où l'âme bouillonne en nous au moindre contact de l'atmosphère qu'a respirée une femme; âge de chaudes passions, où nous portons notre cœur sur notre main, l'offrant à toutes, comme ces drageoirs de pastilles parfumées que l'on promène dans un bal !

Edmond était accessible, plus qu'aucun autre, à ces sensations chatouilleuses. Il resta un instant debout, contemplant le lieu où il se trouvait, avec une joie muette; puis il s'approcha de la fenêtre, qui était entr'ouverte.

Au loin s'étendait la campagne qu'il venait de parcourir; une campagne paisible et riante, avec un ciel bleu au-dessus ! Quelques oiseaux traversaient les airs. A gauche, le petit bois de châtaigniers, où vibrait la balançoire. Et tout cela vu de la chambre d'une jeune fille !..

Bian s'appuya sur la fenêtre, dans un enchantement impossible à décrire, et demeura en contemplation. Là tout lui parlait d'une vie douce et simple, tout se trouvait en rapport avec ses goûts et ses espérances. Chaque objet extérieur venait frapper sur un point de son cœur, comme sur une touche sonore, et en faisait sortir un chant de bonheur.

Dans ce moment, Rose côtoyait l'oseraie, se dirigeant vers la maison.

Elle était telle qu'Edmond l'avait vue le matin; seulement, à son bras pendait une corbeille pleine de fruits et de fleurs. Elle marchait en répétant un vieil air du pays. Edmond ne l'avait jamais entendue chanter. A la ville, sa voix, ainsi que ses actions, semblait réglée sur un seul diapason; mais l'air de la campagne avait agi sur elle comme sur les oiseaux captifs, qui retrouvent leurs chants avec la liberté.

Elle s'avançait, légère et folâtre, cueillant des margue-

rites le long des fossés, s'arrêtant pour suivre de l'œil un papillon, ou parler aux oiseaux. Comme elle passait, le gros chien du fermier montra sa tête ronde sur un échalier. Rose s'arrêta un instant, craintive, mais, en le reconnaissant, elle lui jeta son bouquet de fleurs; le dogue aboya, et la jeune fille se mit à imiter ses aboiements; puis, avec un charmant mélange d'audace et de timidité, elle s'approcha du paisible animal, qui était demeuré béant de surprise.

— Bonjour, mon Rustaut, dit-elle, bonjour, mon vieux sans dents, bonjour, mon ami d'enfance.

Et elle ballottait entre ses deux petites mains blanches la bonne tête du dogue, qui grondait de plaisir; et Edmond, stupéfait, enchanté à la vue de ces ravissants enfantillages, souriait et se sentait attendrir.

Souvent quelques heures suffisent pour modifier entièrement nos pensées; notre vie intérieure a aussi ses événements qui changent chez nous l'opinion la mieux arrêtée. Nos croyances de chaque jour se forment, s'altèrent, reviennent ainsi, par une série de perceptions à peine sensibles, successives et rapides. La mobilité que l'on reproche généralement aux hommes d'imagination est une suite nécessaire de la multiplicité de leurs sensations. Chaque heure de rêverie est pour eux toute une existence qui a ses accidents, ses craintes, ses joies, ses convictions. Ils font *un roman en dedans* dont chaque chapitre ne dure qu'une minute, et dont le dénoûment est souvent aussi inattendu que promptement atteint.

On ne s'étonnera donc pas si Edmond, qui depuis le matin s'était senti entouré des fraîches images d'une union assortie, et qui rencontrait, par hasard, en face de son rêve, une jeune fille qui semblait pouvoir le réaliser, se laissa aller à un élan d'amour. Rose, dans ce moment,

se révélait à lui si belle, si poétique; il éprouvait un regret et un étonnement si profonds de l'avoir méconnue, qu'il aurait alors voulu la serrer sur sa poitrine et la baiser au front.

Plein de cette exaltation, il appela sa cousine à haute voix. Rose leva la tête, aperçut Edmond, et à l'instant toute sa gracieuse folâtrerie s'évanouit. Elle reprit l'attitude raide et gauche qu'elle avait habituellement sous les yeux des autres, et s'avança honteuse vers la maison.

Ce changement subit produisit une sorte de contre-coup sur Edmond. Son élan d'enthousiasme vint se briser contre la raideur dont Rose s'était subitement enveloppée; il y eut en lui quelque chose de semblable à la sensation qu'éprouverait un homme qui, dans un transport de tendresse, croirait saisir la main d'un ami, et ne rencontrerait entre ses doigts serrés qu'une main de bois articulée.

Cependant, Rose entrait dans la cour. Elle avait répondu à l'appel de son cousin et allait monter, lorsque la voix de M. Poireau se fit entendre à la fenêtre du rez-de-chaussée.

— Rose, te rappelles-tu à combien étaient cotés les sucres, au Hâvre, lors de ton départ de Nantes, il y a quinze jours ?

— Cinquante-trois centimes, répondit la jeune fille, avec une présence d'esprit qui fit faire un bond à son cousin.

— Et à combien nous sont-ils revenus à Nantes, tous frais compris.

— Quarante-huit centimes, terme moyen.

— C'est bon, murmura le père Poireau.

Et il rentra dans le salon sa tête, qu'il avait avancée à la fenêtre.

— Dieu me pardonne! pensa Edmond, elle songeait

aux prix courants en montant le joli sentier de l'oseraie.

Les deux réponses de Rose et le ton bref et joyeux avec lequel elle les avait prononcées venaient de changer entièrement le cours de ses idées. Il avait un instant entrevu sa femme rêvée; maintenant il retrouvait sa cousine, *la teneuse de livres*. Cette seule pensée modifia subitement ses dispositions.

Aussi, quand Rose entra, la reçut-il avec un sourire hostile et moqueur.

Alors commença un entretien ironique dans lequel la pauvre jeune fille perdit bien vite tout avantage, et qui devint de plus en plus amer. Comme toutes les âmes vives, Edmond était porté à une certaine exagération de sentiment qui rendait ses désenchantements aussi acérés de langage que ses enthousiasmes étaient fascinants et communicatifs. Rose, accablée des sarcasmes de son cousin, sans connaître la cause de cette cruauté, demeura sous ses railleries comme les vierges chrétiennes qui, devant les flèches des bourreaux, croisaient les mains sur leur poitrine, et baissaient silencieusement la tête.

L'arrivée du père Poireau et de son associé Durand put seule mettre fin à son martyre.

IV

Pendant qu'Edmond continuait à se livrer toujours davantage à ses goûts favoris et à se séparer des habitudes de sa famille, les opérations de la maison Poireau s'étendaient de plus en plus, grâce au zèle et à la capacité de l'associé Durand. Plusieurs affaires, faites par celui-ci pour son compte particulier, et qui avaient réussi, accrurent considérablement ses capitaux, et une pensée, à laquelle il n'eût osé s'arrêter quelques années plus tôt, commença à germer dans son esprit. Il la soumit à un examen mathématique, et ayant trouvé qu'au total son exécution lui serait avantageuse, il songea sérieusement à lui donner suite.

En conséquence, à partir du lendemain, il témoigna à mademoiselle Rose Poireau une politesse tout à fait inusitée. Il passa pour elle trois articles au grand livre, et lui tailla une douzaine de plumes, faveur rare, qu'il accordait à peine à son ancien ami Barnabé. Car Durand avait acquis sur la place de Nantes une réputation incontestable pour la taille des plumes et pour la coulée anglaise; réputation qu'il tenait à conserver sans partage, et qu'il entourait, pour cela, d'un certain mystère.

Sa galanterie ne s'arrêta point là. Le jour de la fête de mademoiselle Rose, il lui fit présent d'un calendrier perpétuel en maroquin vert, et de deux vases en porcelaine garnis de tulipes artificielles. Enfin, lorsqu'il pensa que ses politesses avaient été assez multipliées et assez significatives, il demanda solennellement à son associé, à la suite d'un règlement de compte sur les bois de Campêche, la main de sa fille Rose.

Barnabé Poireau n'avait pas été sans s'apercevoir, depuis quelque temps, de la générosité singulière de Durand. Il avait cherché naturellement et commercialement quel profit son associé pourrait en retirer, et n'avait pas eu de peine à deviner son projet. Il avait fait aussitôt un relevé de ce que Durand avait dans la société, avait calculé que s'il lui donnait Rose, la dot de celle-ci resterait dans la maison, et avait fini par conclure que l'affaire était convenable et pouvait s'essayer.

Durand trouva donc l'esprit du brave bourgeois parfaitement préparé à sa proposition; il lui tendit la main avec une franchise et une bonhomie dignes d'un négociant de la vieille roche, et l'on régla les conditions à l'instant même.

Rose Poireau fut avertie le soir, par son père, de ce qui venait de se conclure à son égard; mais, à cette nouvelle,

soit surprise ou saisissement, la jeune fille devint pâle, puis perdit connaissance. Elle prit la fièvre au sortir de son évanouissement, et sa maladie dura près d'un mois.

Durand et Poireau furent extrêmement contrariés de ce retard. Ce dernier voulait faire un voyage à Bordeaux, et cette affaire, comme il le disait, *retardait toutes les autres*. Barnabé Poireau ne manquait pas d'aller plusieurs fois par jour dans la chambre de sa fille pour lui dire :

— Comment es-tu, ma petite ? mieux, n'est-ce pas ? je te trouve moins pâle. Dépêche-toi de te guérir, car ta maladie nous retarde. Surtout ne te laisse point abattre, mon enfant ; bois, mange, dors bien. Regarde-moi, je ne suis jamais malade ; mais je suis agissant. Tu ne prends pas assez d'exercice, ma chère ; il faut marcher.

Et le bonhomme, après avoir débité son protocole ordinaire, retournait à ses magasins ou à son comptoir.

Cependant Edmond avait appris le mariage de sa cousine le même jour qu'elle, son oncle lui en ayant fait confidence avec la mystérieuse solennité dont on use habituellement dans ces sortes d'affaires, que l'on confie *en secret* à toutes ses connaissances.

Le jeune homme en avait éprouvé un étonnement d'autant plus pénible que quelquefois peut-être, dans ses projets, il avait, faute d'une autre et par voisinage, donné la pâle figure de Rose à la femme de son avenir. Mais cette cause de son mécontentement était trop cachée pour qu'il y pensât. Il chercha à la justifier par d'autres motifs, et ne manqua pas d'en trouver. Il songea, avec dégoût, que cette union, arrangée entre son oncle et Durand, n'avait paru à tous deux qu'un complément d'association commerciale ; que sa cousine avait été considérée comme une marchandise de plus à faire entrer dans le

magasin de la société, et il s'indigna de voir qu'elle y eût consenti.

Cependant Rose était guérie. Elle se levait, marchait, répondait aux questions qui lui étaient adressées; mais une sorte de stupeur indéfinissable s'était emparée de tout son être. Elle demeurait des heures entières droite et immobile dans son fauteuil rouge, les mains posées à plat sur ses genoux, le visage atone, l'œil fixe et la tête renversée. Il eût été difficile de dire si une pensée remuait encore sous cette écorce glacée. Le médecin consulté déclara que cet état provenait *d'une prostration du système nerveux*, et qu'il ne fallait pas autrement s'en inquiéter.

L'époque du mariage fut donc fixée. Il devait avoir lieu à la campagne, et, huit jours d'avance, Rose y fut envoyée, afin de faire les préparatifs, et aussi parce que ses forces devaient tout à fait revenir à l'air des champs. Edmond ne prit garde à aucun de ces arrangements.

Enfin le jour désigné arriva. Dès la veille, Barnabé Poireau était parti pour la campagne. Durand restait avec Edmond pour tout disposer. Des voitures de louage, traînées par des chevaux enharnachés de rubans, allèrent prendre tous les invités. Ce n'était sur la Fosse que rumeur et mouvement. Tout le monde accourait, tout le monde voulait voir la noce et le nouveau marié, qui, en bas de soie, en habit noir et en gants blancs, donnait la main aux dames et venait sourire à chaque portière, fier de son importance d'un jour. Pauvre orgueil bien naturel à ces hommes qui ne doivent exciter la curiosité que trois fois dans leur vie, à leur baptême, à leur mariage et à leur mort.

Enfin quand on eut chargé huit fiacres de tous les oncles, cousins et petits-cousins, quand tous les débitants et les correspondants, invités à la noce de M. Durand et

compagnie, eurent trouvé place, on partit pour Haute-Goulaine, où le mariage devait avoir lieu à midi.

Tout avait été préparé avec une profusion de mauvais goût. Barnabé Poireau, qui ne *devait marier sa fille qu'une fois*, comme il le disait, s'était résolu à faire *un sacrifice*. En conséquence, il n'avait rien négligé de ce qui devait à ses yeux rendre une noce brillante. En arrivant, Edmond fut épouvanté de ces gigantesques apprêts. Il aperçut sa cousine donnant quelques ordres, et recevant les félicitations des nouveaux venus. Cette vue renouvela sa colère. Il avait toujours eu en horreur la publicité donnée aux mariages. Il avait honte pour les époux placés sous tant de regards, qui tâchaient d'être malins et qui n'étaient qu'impudents, sous tant de plaisanteries qui avaient la prétention d'être fines et qui n'étaient qu'indécentes. Aussi s'abstint-il, autant qu'il le put, de se mêler au tumulte de la journée, heureux que sa tristesse se perdît au milieu du grand mouvement de la foule.

Quant à Rose, son atonie avait semblé s'accroître. Par instants, elle n'entendait, ne voyait rien. On l'eût crue frappée d'insensibilité, si l'on n'eût remarqué que son œil vague et presque égaré suivait fréquemment Edmond, qui se tenait à l'écart.

La journée s'écoula comme toutes les journées de ce genre, sans aucun événement remarquable. Le soir, vers neuf heures, les invités repartirent pour Nantes, après beaucoup d'embrassements et de malignes allusions ; les cousines emportant leurs ridicules bourrés de dessert pour les fils et les frères qui n'étaient pas venus, et les cousins enchantés d'avoir *tué une journée* à manger et à danser sur l'herbe.

V

— Pas encore cinq heures. Je me suis levé trop tôt.

En faisant cette réflexion à demi voix, Edmond jeta un triste regard sur les malles et les paquets étalés près de la porte du salon, et vint, contre la fenêtre, contempler le cours silencieux de la Loire, qu'il apercevait vaguement au milieu du brouillard du matin.

Il allait quitter son oncle, et partait dans une heure par la diligence de Paris.

Tant que sa mère avait vécu, il s'était résigné; mais il venait de la perdre, et son parti avait été pris à l'instant. Les observations de Barnabé Poireau avaient été inutiles : quant à sa cousine, elle n'avait rien fait pour le retenir; elle s'était contentée de dire tristement :

— Cela devait être; votre place n'est point parmi nous.

Et elle avait baissé la tête avec une douloureuse résignation.

Edmond n'avait pas été sans remarquer cette conduite. Depuis quelque temps, Rose lui semblait une tout autre femme. Depuis son mariage elle avait dépouillé une partie de sa gaucherie craintive, et Edmond l'avait entendue plusieurs fois, avec étonnement, faire preuve d'intelligence et d'âme. Elle avait aussi acquis, dans la maison, une importance et une liberté inaccoutumées; car les deux associés étaient également esclaves du vieux préjugé bourgeois qui demande une soumission aveugle à la jeune fille, et permet sa part du pouvoir domestique à la femme.

Barnabé Poireau surtout avait pour sa fille une considération toute particulière depuis qu'elle s'appelait madame Durand. Jusqu'alors Rose n'avait été, comme il le disait dans son pittoresque langage de négociant, qu'*un grand livre tout blanc et sans valeur;* aujourd'hui c'était un registre en usage et qui avait pris son numéro d'ordre.

La jeune femme avait profité de cette nouvelle situation pour redorer quelque peu sa terne existence. Elle était devenue moins assidue au bureau; elle s'était hasardée à lire *ostensiblement;* elle avait osé répondre à son cousin et montrer parfois qu'elle pensait.

Cette métamorphose modifia quelque peu ses rapports avec Edmond, mais sans les rendre cependant libres ni affectueux. Il y avait de la part du jeune homme trop d'irritation, de celle de la jeune femme trop de gêne et de silence, pour que leurs relations ne conservassent point leur première teinte de froideur. Il eût fallu, pour la faire disparaître, qu'une circonstance extrême rompît, d'un côté, les préventions, de l'autre, la timidité; et cette circonstance ne s'était point présentée.

Le voyage de Paris fut donc décidé par Edmond, sans aucun regret, et subitement annoncé par lui à sa famille de Nantes.

Maintenant il était là, attendant l'heure du départ et en proie à la sensation pénible qui accompagne toujours les dérangements apportés dans une vie. Mille causes, puériles en apparence, produisaient chez lui ce vague malaise que l'on ressent dans les heures d'attente qui précèdent un départ. C'était l'heure inaccoutumée de son lever; l'air froid du matin, l'aspect des paquets de voyage qui encombraient le salon, le silence mélancolique qui l'entourait, la crainte de manquer la diligence de Paris; la perte de ses habitudes, de ses promenades ordinaires, de ses ennuis même (car les ennuis aussi sont un lien); la séparation de son oncle, brave homme qui, après tout, l'aimait à sa manière; de sa cousine, problème inexplicable, qu'il avait été vingt fois sur le point de haïr ou d'aimer; et plus encore que tout cela, sans doute, l'indicible attachement que nous ressentons pour les objets que nous quittons, et cet attendrissement tout puissant qui s'éveille dans nos cœurs au dernier pressement d'une main connue.

Tant de causes confusément entremêlées, mais agissant de concert, étaient plus que suffisantes pour disposer Edmond aux impressions de tendresse; aussi ne fut-ce point sans une larme sous la paupière qu'il jeta un dernier regard sur la Loire, la Fosse et l'entrée de la maison de son oncle.

Dans ce moment un léger bruit se fit entendre derrière lui; il se détourna, et vit sa cousine qui entrait au salon.

Rose fit un mouvement de surprise en l'apercevant.

— Déjà levé! dit-elle à voix basse.

— Je pourrais vous retourner, à plus juste titre, cette expression d'étonnement; vous n'avez pas l'habitude de vous réveiller si matin.

— J'ai craint que vous n'eussiez besoin de quelque chose.

— Vous êtes trop bonne : mais j'aurais voulu que l'idée de mon départ n'éveillât aucun autre que moi dans la maison; c'était dans ce but que j'avais fait hier mes adieux.

Rose le regarda fixement; puis baissa la tête, et dit avec embarras :

— Je voulais encore vous voir; pourquoi mentir? je voulais vous parler, à vous seul, avant votre départ. J'avais peur que le souvenir que vous emporterez de nous ne fût trop fâcheux.

— Je ne vous comprends pas, Rose.

— Pardonnez-moi, Edmond; vous nous quittez comme des indifférents. Nous, gens de commerce, vous pensez que nous ne sentons rien.

— Comment pouvez-vous croire?...

— Oh! j'en suis sûre; et cette pensée, que vous partirez sans nous connaître, que vous partirez avec la persuasion que personne ne vous aimait ici, j'en ai été tourmentée depuis huit jours : je voulais vous parler, et je n'osais. Oh! je m'en voulais de ma lâcheté! Enfin, ce matin, j'ai trouvé assez de courage pour venir. Edmond, je vous en prie, n'emportez pas un mauvais souvenir de nous.

Ses yeux bleus, voilés de larmes, étaient tournés vers le jeune homme, et elle lui tendait une main. Edmond la saisit.

— Oh! ne me parlez pas ainsi, s'écria-t-il tout ému; vous me feriez trop regretter mon départ.

— Nous le regretterons, nous, Edmond; moi surtout! Je m'étais fait une douce habitude de votre présence,

de votre entretien. Je n'osais pas toujours vous répondre; mais je vous écoutais en silence. C'était comme un tableau que l'on regarde, comme un beau livre qu'on lit tout bas. Bien des fois vous avez cru que je ne vous comprenais point, parce que je restais muette, et pourtant j'ai retenu vos paroles; je les ai apprises par cœur, je me les répète comme une prière.

— Que me dites-vous là, Rose? Est-ce bien possible? Ah! bien des fois j'avais cru que vous preniez intérêt à moi, que vous trouviez plaisir à m'écouter! Rose, ma bonne Rose!

— Cher Edmond!

Tous deux se serraient tendrement les mains, et leurs larmes coulaient.

— Et voyez, reprit le jeune homme, c'est au moment de vous perdre que j'apprends à vous connaître! Oh! la triste dérision que la vie! Mais, dites-moi, pourquoi donc, mon Dieu, restiez-vous toujours embarrassée ou silencieuse auprès de moi?

— Et comment aurais-je osé être autrement, Edmond? Savez-vous quelle a été mon enfance? savez-vous qu'à douze ans j'étais assise devant un bureau, m'occupant de chiffres? Il a bien fallu me faire, à la longue, un extérieur aussi arrangé que les colonnes de mon livre de caisse. A force d'être une machine, j'en ai pris l'apparence. Quand vous êtes arrivé, j'ai bien senti combien je vous paraissais ridicule, mais qu'y faire! j'entendais pour la première fois parler d'art, de poésie; tout cela me semblait bien beau, mais c'étaient des mots nouveaux pour moi. Vous aviez votre langue et moi la mienne : comment aurions-nous pu nous comprendre?

— Rose! Et j'ai pu vous méconnaître à ce point?

— Vous le deviez, Edmond; mais moi, savez-vous tout

ce que j'ai souffert? car maintenant je suis hardie, j'ose tout vous dire. Vous étiez si méchant parfois; vos railleries me passaient si froides et si déchirantes dans le cœur! Et puis ces sourires dédaigneux, ces longs regards de pitié que vous laissiez tomber sur moi, et dont je me sentais enveloppée tout entière comme d'un linceul! Le moyen de n'être pas gauchement craintive! Il a fallu qu'une émotion me fît oublier tout mon effroi. Je me suis décidée à la pensée que je ne vous reverrais peut-être plus, et que vous emporteriez mon souvenir comme celui d'un meuble qu'on a vu quelque part. Ah! maintenant, je l'espère, il n'en sera pas ainsi; maintenant vous n'oublierez pas tout à fait votre cousine, n'est-ce pas, Edmond? Dites-moi que vous ne m'oublierez pas?

— Vous oublier! non, Rose, non; puissé-je seulement ne pas trop me souvenir de vous! Mais, voyez-vous, tout ceci me confond, me rend fou. Comment, c'est vous, là, ma cousine *la teneuse de livres?* Regardez-moi donc bien; dites-moi donc que je ne rêve pas! Rose, mais vous êtes un ange!

— Vous ne connaissiez que mon enveloppe, Edmond. Tant d'ennui avait assailli mes premières années, tant de désenchantements m'avaient meurtrie, que je m'étais ramassée dans cette froideur qui vous a frappé, comme dans un fourreau. Cette vie resserrée entre les grillages d'un comptoir, croyez-vous qu'elle me convînt plus qu'à vous? Croyez-vous que, le front penché sur ma plume, je n'avais pas aussi mes rêves flamboyants et mes espérances? Croyez-vous que je ne suivais pas quelquefois une douce chimère entre mes colonnes de chiffres? Je réalisais ce conte allemand que j'ai vu dans un de vos livres, et qui rapporte que l'âme d'un poëte fut incrustée par le démon à une mécanique à faire des bas, et forcée de servir de vé-

hicule aux bras du métier! Dieu seul pourrait faire comprendre tout ce que j'ai bu de dégoûts avant d'avoir filé, autour de mon cœur, cette enveloppe insensible dans laquelle je l'avais abrité. Le ciel vous préserve, Edmond, de vous faire jamais comme moi chrysalide informe et froide, vous qui pouvez déployer vos ailes et chercher le soleil.

— O mon Dieu! Rose, mon Dieu! et je n'ai rien su deviner de tout cela! Mais, c'est moi qui étais enveloppé d'un triple nuage de préventions ineptes; c'est moi qui étais aveugle et sourd!

En prononçant ces mots, le jeune homme suffoquait de sanglots; il pressait les mains de sa cousine sur sa poitrine, sur ses lèvres. L'émotion de la jeune femme parut redoubler. Elle répondit aux caresses d'Edmond, et leva sur lui un regard tout fasciné; un de ces regards qui font monter jusqu'au cerveau une sorte de délire étourdissant. Tout à coup, une pensée amère traversa l'enivrement du jeune homme, ses mains se crispèrent convulsivement, et il écarta Rose de son sein.

— Pourquoi m'avez-vous dit cela maintenant? s'écria-t-il; pourquoi ne me l'avez-vous dit jamais? Ah! il fallait me laisser dans mon indifférence. Je pars tout à l'heure, et vous venez me montrer tout ce que je perds! Mais, mon Dieu! pourquoi donc est-ce aujourd'hui que vous m'avez parlé, pourquoi pas il y a trois mois?

Rose baissa la tête confuse.

— Il y a trois mois, comprenez-vous? Alors j'aurais pu *rester*, et vous ne m'avez rien dit. Savez-vous que c'est horrible de voir ainsi le paradis s'ouvrir et se refermer au même instant? Songez-vous que si vous aviez dit un mot, il y a trois mois, au lieu d'un adieu aujourd'hui... Oh! cette pensée, c'est l'enfer!

L'exaltation d'Edmond était extrême. Rose, éperdue, tremblait.

— Assez, Edmond, assez, dit-elle. Mon Dieu! je ne voulais pas que notre entretien prît cette tournure. Partez, il le faut, partez, et que Dieu vous conduise!...

En disant cela, elle était pâle et près de s'évanouir. Il se sentit attendrir, et l'attira contre lui.

— Que vous importe un regret, Rose? un regret que peut-être vous ne partagez pas? Pensez-vous qu'un simple aveu soit coupable? Songez que je pars dans quelques instants, et pour ne plus revenir! Mes paroles sont comme celles d'un mourant; car la mort n'est qu'une absence; avez-vous donc peur d'un dernier rêve!

Il y avait dans les paroles d'Edmond, et dans l'air dont il les prononçait, une tristesse si déchirante que la jeune femme n'y put résister.

— Et croyez-vous être le seul malheureux? s'écria-t-elle au milieu des pleurs et des sanglots.

— Rose, est-ce vrai? quoi, vous aussi, vous voudriez retourner en arrière? Est-ce bien vrai? dites-le moi!

— Il ne m'a pas encore comprise! murmura-t-elle en se laissant aller sur la poitrine du jeune homme.

— Oh! c'est trop, je voudrais mourir maintenant, balbutia Edmond; Rose bien aimée! Rose! ne me suis-je pas trompé? C'est bien vrai, ce que vous venez de dire?

Et dans son délire il la pressait dans ses bras, il laissait rouler sa tête égarée sur la chevelure de Rose; mais celle-ci ne pouvait répondre.

— Oh! parlez-moi, Rose, parlez-moi sans peur; répétez vos paroles de tout à l'heure; songez que vous n'avez plus qu'un instant pour m'ouvrir votre cœur, et que vous aurez toute une vie pour me le cacher? Rose, au nom du ciel, répondez-moi?

— Et que vous dire? ne savez-vous pas tout maintenant?

— Ainsi ce n'est pas un songe; vous auriez été heureuse d'être à moi?

Et d'une voix plus basse à l'oreille de la jeune femme :

— Tu m'aimes, Rose, tu m'aimes, n'est-ce pas?

— Oh! ne me demandez pas cela! dit-elle en cherchant à se dégager.

— Non, non! tu as raison; ta bouche est trop pure pour prononcer ce mot. Mais moi, Rose, je puis te dire que depuis tout à l'heure, depuis que je te connais, je donnerais ma vie et mon honneur pour que tu fusses ma femme un seul jour. Moi, Rose, je puis te dire que, si l'on m'offrait la plus belle gloire de la terre et une place au ciel, je demanderais, en échange, une heure passée à tes genoux. Je puis te dire tout cela, car tout cela est écrit dans mes yeux, sur mon front, dans mes mains qui pressent les tiennes! O Rose!... il eût été si doux de nous isoler tous deux dans notre amour, de nous envelopper dans les bras l'un de l'autre, et de sentir que notre univers ne dépassait pas le bout de nos doigts!

— Grâce, Edmond! grâce!

Dans ce moment l'horloge sonna.

— Entendez-vous, Rose, dit le jeune homme d'une voix grave et triste, dans un quart d'heure... nous nous séparerons.

— O mon Dieu! Est-ce possible? Edmond! mon Edmond!

— Oui, Rose, ton Edmond: oh! pour un quart d'heure du moins, ton Edmond. Mais, par pitié, qu'auparavant j'entende un mot tendre de ta bouche! ma Rose, un mot que je puisse emporter comme ces souvenirs d'amour que

l'on suspend sur son cœur. Aie compassion de moi, Rose! tu vois bien ce que je vais devenir quand je t'aurai quittée : tous mes plans, tous mes espoirs sont détruits! A quoi bon des succès maintenant? J'aurai laissé le bonheur en arrière! Serre-toi, va, serre-toi sans crainte sur ma poitrine : ce n'est plus qu'une tombe toute pleine de projets morts, d'illusions fanées. Rose, un seul mot, je t'en prie! Je t'aime, moi, je t'aime; entends-tu? Mon Dieu! je t'aime!

Il était à genoux devant elle, il serrait sa tête contre le corps frémissant de la jeune femme. Tout à coup les deux bras de celle-ci s'étendirent et l'enveloppèrent.

— Je t'aime, Edmond! répétait une voix délirante et basse; je t'ai toujours aimé, depuis le jour où je t'ai vu pour la première fois.

— Mon idolâtrée Rose! ma femme! Oh, oui, ma femme! car ton âme est à moi.

— Toute à toi!

Le jeune homme tenait les mains de sa cousine pressée sur ses lèvres; il sentit le chaton d'une bague que Rose avait autrefois reçue de sa mère, et qu'elle avait toujours portée.

— Donne-moi cette bague, dit-il, comme souvenir de cette heure. Depuis ton enfance elle est à cette place; elle me parlera de toi.

Rose tendit la main, et laissa la bague couler entre les doigts d'Edmond.

Il la baisa avec ardeur.

— Elle ne me quittera plus. Ce sera l'alliance du mariage de nos deux âmes. Elle me rappellera, dans mon isolement, qu'il y a bien loin,... en Bretagne, un être qui m'aime et qui me comprend; une femme qui me mêle à ses prières.

Et vois-tu, Rose, ajouta-t-il, si jamais l'existence me devenait trop lourde, je te renverrais cette bague; ce sera comme le signal d'un rendez-vous donné dans le ciel.

— Oui, Edmond, et tu ne m'attendras pas longtemps.

Ils étaient enlacés dans les bras l'un de l'autre, et leurs sanglots les empêchaient de parler.

Sept heures sonnèrent.

Le bruit d'une porte qui s'ouvrit les fit relever promptement, et Durand parut. Il venait avertir le jeune homme que le facteur l'attendait.

Dix minutes plus tard, Edmond roulait sur la route de Paris . . . . . .

. . . . . .

Le voyage n'eut rien de remarquable. Ce fut une fièvre délirante avec tous ses rêves incohérents et bizarres. Le second jour, Edmond s'éveilla en sursaut aux mots d'un de ses compagnons de route : Voilà Paris!

Et en effet la grande ville commençait à apparaître sous son dôme de brouillards. C'était Paris! cette immense pile voltaïque, dont le seul contact ébranle; Paris, le cerveau de la France, toujours en ébullition effervescente, toujours fumant de travail; énorme tête, écrasant de son poids un corps appauvri; crâne tout chauve de fatigue et d'excès!

Edmond sentit son cœur accablé qui se ravivait à l'approche de ce volcan intellectuel sur lequel il allait mettre le pied, et il se reprit un instant à la vie, par curiosité.

Cependant, malgré son impatience, il lui fallait attendre une grande heure aux barrières où les commis vinrent fouiller la voiture. Ses malles, dont il ne trouvait pas assez vite les clefs, furent forcées; ses effets bouleversés ou perdus. Edmond comprit qu'il entrait dans la capitale du peuple *le plus civilisé du monde.*

En traversant la ville, rien ne le frappa vivement. Il vit

un grand nombre de rues sales et mal bâties, quelques monuments à demi cachés par des masures. Du reste, il n'éprouva aucun étonnement de cette première impression; on l'avait d'avance averti que la capitale était comme ces parvenues de mauvais goût qui portent une robe de cachemire avec des bas de coton bleu. Que lui importait d'ailleurs la carrière de pierre appelée Paris? c'était le Paris intellectuel qu'il était venu voir.

Car ce qui lui restait encore d'espérance était là : il venait chercher l'étourdissement de ce cirque ouvert à la pensée. Derrière, il avait laissé sa dernière chimère de bonheur; il venait jouer contre le sort sa dernière chimère de gloire.

Et pour lui qui arrivait, tout flamboyant de son naïf enthousiasme de provincial, la gloire était encore un mot qui avait quelque sens. Il venait là, comme aux lices olympiques, croyant que sur un signe la barrière lui serait ouverte, et qu'il pourrait, comme les autres, concourir pour le prix offert. Il se présenta d'abord aux hommes avec lesquels il avait entretenu des relations pendant qu'il était en province; il leur fit part de ses projets; tous parurent l'écouter avec intérêt, et les promesses lui furent prodiguées. L'âme d'Edmond se releva.

— Elle verra mon nom répété avec éloges, se dit-il, elle sera heureuse de mes succès : je ne lui écrirai pas, il faudrait lui dire tout ce que j'ai dans le cœur, et je ne le puis; ou bien lui adresser de ces lettres que tout le monde peut lire, et je ne le veux pas. Non, je ne lui écrirai pas; mais elle lira mes ouvrages, elle devinera ce qui s'adresse à elle, elle reconnaîtra les pages écrites sous l'inspiration de son souvenir. A toutes les femmes que je peindrai, je donnerai son nom adoré, son visage triste et doux : elle sera ma muse, ma sainte. Sa pensée présidera à toutes mes

œuvres, comme une religion, et elle le saura. Ce sera une correspondance mystérieuse et intime, qui pourra passer sous les yeux de tous sans que nous ayons à craindre, car seuls nous en connaîtrons le secret.

VI

Un an s'était écoulé depuis qu'un jeune homme, au front triste, était venu se loger à l'hôtel de Claire-Fontaine, rue des Mathurins-Saint-Jacques, à Paris. Il habitait la même chambre qu'il avait choisie en arrivant, et rien n'avait changé dans sa vie extérieure. Seulement ses yeux s'étaient creusés, et tout son corps avait perdu cette fraîcheur virile, si frappante chez les adolescents qui arrivent de province et qui viennent se racornir à l'air étiolant des hôtels garnis.

C'était un locataire tranquille, silencieux et rangé, qui sortait peu et ne recevait personne. On le voyait seulement, pendant les longs jours d'été, accoudé à sa fenêtre, regarder une petite échappée de ciel qui brillait entre deux

cheminées, ou bien la cime verte d'un chétif peuplier qui dépassait de quelques pouces le mur d'une cour voisine. Vers la fin du jour, il se rendait au Luxembourg, cherchait l'endroit le plus sombre, et s'y promenait seul quelque temps. Mais, dès que la foule commençait à se presser dans les parterres enveloppés d'une atmosphère de parfums, il quittait son obscure allée. On le voyait passer, d'un pas furtif et honteux, au milieu des groupes parés et riants, comme à travers une fête donnée pour d'autres, et il regagnait sa chambre humide, sa chambre de garçon, sans un seul sourire de soleil, sans une seule fleur sur l'étroite croisée; triste réduit où se remarquait, non le désordre poétique d'un cabinet de jeune homme, mais l'arrangement pénible d'une pauvreté qui a honte et se déguise; où tout sentait l'abandon et l'isolement d'une indigence fière et rapiécée qui croise et boutonne un vieux vêtement; non pas l'indigence d'un jour, que l'on supporte gaiement, misère charmante d'étudiant que régaye un chapeau de femme jeté sur un lit sans rideaux, mais une de ces misères sérieuses, qui sont seules et qui se taisent; de ces misères qui tiennent la pensée resserrée et flétrie, la heurtent à chaque instant au désir ou au besoin non satisfait.

Et tout cela était facile à voir, sans doute, pour qui aurait regardé la chambre du pauvre solitaire; tout cela était bien propre à émouvoir la pitié des heureux! Mais qu'importait aux heureux le jeune homme de l'hôtel de Claire-Fontaine? Et d'ailleurs, qui se serait ému quand il eût dit combien de cruels désenchantements étaient venus l'assaillir depuis une année? Qui aurait eu compassion de tant de démarches sans résultats, de lettres sans réponses, de promesses sans suites? Tant d'autres faisaient, comme lui, cette quête de réputation et tendaient

la main aux portes des journalistes ou des libraires! Qui s'inquiétait de savoir si parmi cette foule de mendiants de gloire il s'en trouvait un plus fier et plus irritable, qui, lassé des refus, croiserait les bras et s'enveloupperait dans son désespoir ! Tous n'avaient-ils pas commencé ainsi? Les plus fameux aujourd'hui n'avaient-ils pas bu la honte, comme de l'eau, lorsque, encore ignorés, ils allaient, l'œil baissé et le chapeau à la main, proposer un manuscrit, d'éditeur en éditeur, pareils à des commis marchands offrant de la rouennerie! N'était-ce pas l'usage? pourquoi plaindre un sort subi par tous?

Aussi le jeune homme avait-il longtemps gardé le silence. Cependant, poussé à bout, il s'était déterminé à s'adresser à un artiste que sa haute renommée d'écrivain et sa réputation de bienveillance lui faisaient croire capable de comprendre sa situation.

Il lui écrivit pour lui exprimer énergiquement ses souffrances. Sa lettre, pleine d'une douleur loyale et digne, peignait ces efforts acharnés, mais inutiles, d'un pauvre provincial muré dans son obscurité comme Joseph dans sa citerne, ne trouvant aucune issue pour la fuir, et cherchant en vain une main amie; il terminait en demandant une entrevue et la permission d'apporter un essai.

Une semaine entière s'écoula sans réponse. Enfin, le huitième jour, le jeune homme reçut un billet qui lui assignait un rendez-vous pour le lendemain.

A l'heure fixée, il partit pour cette entrevue qui allait décider de son sort.

Oh! heureux qui n'a jamais frissonné dans l'attente d'une de ces visites extrêmes, qui n'a jamais compté les minutes dans une étouffante angoisse, qui ne s'est point senti froid à la vue d'une porte et n'en a pas saisi le marteau, comme une épée de duel, sans savoir si le succès ou

la mort était au bout. Hélas ! pour la plupart, il nous faut connaître cette heure poignante où notre destinée se décide entre deux coups de chapeau; l'avenir de presque tous les hommes se joue sur une carte de visite !

L'homme célèbre reçut le jeune solliciteur avec bienveillance; tous deux s'assirent vis-à-vis l'un de l'autre.

— J'ai lu votre lettre, Monsieur, dit le grand écrivain, j'en ai été touché. Moi-même j'ai connu les difficultés qui entourent les premiers pas d'un auteur, et je m'estime heureux lorsque je puis les rendre moins pénibles à quelque débutant. Voyons, que désirez-vous de moi ?

— D'abord, que vous me jugiez. Si je me suis trompé dans la carrière que j'ai embrassée, tout est dit; mais si, au contraire, je suis appelé à quelque chose, je demande les moyens de prouver ce que je puis.

— Je ne doute nullement de votre talent, Monsieur; vous m'avez, je crois, parlé d'un drame que vous désiriez livrer au théâtre ?

— Le voici.

— Il est bien difficile de réussir au théâtre, Monsieur; moi-même j'y éprouve des entraves tous les jours. Puis, les journalistes, oh ! les journalistes sont les vampires de la littérature; ils fanent, ils effleuillent toute idée; impossible d'être nouveau avec eux, ils ont toujours une avance de vingt-quatre heures sur la plus rapide inspiration; ils gâtent tous les sujets actuels. Ajoutez à cela l'esprit dénigrant et amer qui s'est emparé de la presse. Rien ne peut plus trouver grâce devant nos commissaires-priseurs littéraires. Le dédain est devenu de mode, on le revêt comme un costume; puis nos *verts-verts* de feuilletons sont atteints d'un si profond blasement, qu'ils se meurent de dégoût sur les dragées que nous leur servons.

Cette tirade était prononcée d'un accent pittoresque et

incisif ; l'homme célèbre s'arrêta pour jouir de l'effet qu'il avait produit.

Son auditeur se contenta d'une approbation silencieuse ; il songeait au but de sa visite, qu'il tremblait de voir oublier. Son regard inquiet fut compris.

— Pardon, Monsieur, revenons à vous. Je verrai ce drame, si vous voulez bien me le laisser. Avez-vous autre chose ?

Tout ceci était dit un peu plus froidement qu'en commençant.

— Un roman historique, dont je vous apporte un chapitre.

— Ah ! ah ! malheureusement le public est un peu fatigué de ce genre de compositions. C'est une pâture trop solide pour les lecteurs actuels. L'intelligence, en France, est au régime ; il ne lui faut que des nourritures légères, des nouvelles de quatre-vingts pages et des tableaux de quatre pieds. Du reste, je verrai, Monsieur. Et jusqu'à présent vous n'avez réussi à rien placer chez aucun éditeur ?

— Rien, Monsieur.

— Vous ne connaissez aucun éditeur de journal ?

— Aucun.

— Le succès sera lent, alors ; mais il faut du courage, de la patience.

— J'en ai eu un an, Monsieur ; mais j'ai *besoin* de ne plus trop attendre.

Il appuya sur ce mot avec une douloureuse énergie, comme s'il eût pesé sur le manche d'un poignard qui lui fût entré dans la poitrine.

Il y eut un silence ; l'homme célèbre se leva.

— Je ferai tout ce que je pourrai pour vous servir dit-il ; je lirai d'abord ceci avec attention.

— Quand pourrai-je revenir ?

— Mais, dans huit jours.

Et il reconduisit le jeune homme jusqu'à la porte.

A peine fut-il sorti :

— Encore un fou qui eût mieux fait de rester dans sa province! murmura-t-il. D'après sa lettre, je m'attendais à voir un *Antony* littéraire, c'eût été à étudier; mais c'est un pauvre garçon, qui ressemble à deux cents autres : un habit noir, des gants blancs, et les poches pleines de manuscrits.

Il entra dans son cabinet en haussant les épaules.

Huit jours après, le jeune homme vint chercher son arrêt, il ne trouva personne; deux autres visites ne furent pas plus heureuses. Enfin, il reçut ses manuscrits avec une lettre de douze lignes.

Tout avait été trouvé fort bien; on l'engageait à continuer, en l'assurant d'un intérêt véritable, et l'on terminait en se disant son tout dévoué serviteur.

Tout était fini pour Edmond . . . . . .

. . . . . .

La semaine suivante, comme la famille Poireau était rassemblée à table, on apporta la correspondance.

— Une lettre pour toi, Rose, dit le père Poireau en lui jetant de loin un paquet timbré de Paris.

— C'est d'Edmond, remarqua Durand, dont l'habileté à distinguer, au premier aspect, toutes les écritures, était, au moins, égale à celle qu'il avait acquise pour la taille des plumes.

— Nous envoie-t-il enfin notre arrêté de compte? répartit M. Poireau; je lui avais ouvert un crédit chez Dupont, et je crains qu'il n'ait dépassé ce que nous avons ici à lui.

Dans ce moment Rose jeta un faible cri et s'évanouit. La lettre qu'elle tenait ouverte à la main lui échappa; un

anneau en sortit et roula par terre; Poireau reconnut la bague qui avait disparu du doigt de sa fille depuis le départ d'Edmond.

Le même courrier apportait la nouvelle, répétée par tous les journaux du suicide d'un jeune poëte, M. Edmond Bian, demeurant rue des Mathurins-Saint-Jacques, hôtel Claire-Fontaine. Pendant huit jours, on donna des détails, dans toutes les gazettes, sur cette mort *prématurée et déplorable*. Ce fut la répétition de la triste comédie jouée sur la tombe d'Escousse et de Lebras.

L'homme célèbre auquel Edmond s'était adressé en dernier lieu, publia un choix des poésies du *jeune et infortuné* Bian, avec une préface dans laquelle on remarquait le passage suivant, qui fut cité dans tous les journaux.

« Il est mort comme Caton, parce qu'il avait désespéré « de la république des lettres; il est mort, parce qu'au- « tour de lui il avait vu l'avilissement des arts, l'aban- « don des artistes et l'indifférence de la foule. L'existence « lui a fait mal au cœur, il l'a rejetée comme une gue- « nille sale et usée. Il a bien fait ! Qu'aurait-il attendu « de la société au milieu de laquelle le hasard l'avait jeté? « Où aurait-il trouvé une main amie à serrer dans ce « bagne littéraire, où toutes les réputations sont soudées « deux à deux, hostiles et voleuses entre elles? Le génie « de Bian était trop fier pour se mettre à la solde d'un « libraire, et son esprit n'était pas de ceux qui se débitent « taillés à l'emporte-pièce de mode. Comme d'autres, il « aurait pu vivre dans cette littérature marchande où les « pensées se confectionnent à l'instar des bas de coton. Il « aurait pu, flatteur des passions de chaque instant, leur « demander des succès de circonstance; mais Bian avait « placé l'art trop haut au-dessus de la terre pour le des-

« cendre jusque-là. Sa mission lui avait paru trop sainte « pour qu'il fît ainsi de sa robe de grand prêtre de l'ave- « nir un misérable déguisement de carnaval. Qu'on passe « près de sa tombe en disant : *Il était fou !* c'est bien ! Il « est mort jeune; le monde n'a pas eu le temps de lui dé- « partir son lot d'injures et de dérision; qu'il achève sur « son cadavre ! mais ensuite gloire à lui ! car ce fut un « martyr, mort pour avoir voulu racheter les arts de leur « perdition !

« En tout cas, voici son livre : je l'ai recueilli, au milieu « d'un prodigieux et confus amas de drames, de poëmes, « de romans inachevés, éparpillé comme une rose effeuil- « lée. Il m'a fallu le recomposer pièce par pièce. Triste et « doux travail pour qui avait connu l'auteur, serré sa « main et entendu sa voix ! Je l'ai pourtant achevé, « comme un dernier devoir que je rendais à une mémoire « amie. Après avoir inutilement essayé de consoler la vie « du poëte, de l'encourager, de le soutenir dans la car- « rière, il m'appartenait peut-être d'écrire son épitaphe « glorieuse, et c'est ce que je fais ici. »

La préface et le livre eurent un immense succès ! Vu la mort de l'auteur, les journalistes le louèrent sans restrictions; dès lors le nom d'Edmond Bian prit place parmi les plus renommés de l'époque.

On fit jouer ses drames; on édita son roman historique, avec des vignettes de Tony Johannot, et bientôt ses œuvres complètes parurent chez Renduel, ornées d'un magnifique portrait de l'auteur et d'un *fac-simile*. L'homme célèbre fit encore une préface.

Un bel exemplaire de ces œuvres complètes fut envoyé à l'oncle Poireau. En l'ouvrant, le brave négociant soupira profondément.

— Cela aurait fait tant de plaisir à ma pauvre Rose! dit-il.

Et il ordonna à son premier commis d'accuser réception des volumes reçus.

Mais on ne les ouvrit point; car il n'y avait plus personne qui lût des vers dans la maison Poireau et compagnie.

FIN DE LA BOURGEOISE.

LA GRANDE DAME

Dans l'orage du monde une fois entraînée,
N'espérez plus reprendre une paix profanée,
Ni revenir au temps où les plaisirs du cœur
Vous créaient à l'écart un monde de bonheur !

POÈTE INCONNU.

PREMIÈRE PARTIE

JEUNE FILLE

Aimons-nous, as-tu dit? Oh! silence, silence!
Au-devant de mes vœux si ton être s'élance,
Si mon envie est ton désir,
Il faut auparavant mettre dans la balance
Mon cœur et le monde, et choisir!
Ah! viens, si ta pensée est plus haut que la foule,
Si le toucher du monde en ton sein te refoule,
Si ton âme est ferme en ta foi,
Si tu veux de mon cœur pour te servir de moule,
Si tu veux te fondre dans moi!

ÉLIE MARIAKER.

I

FRAGMENTS D'UN ALBUM.

> Malheur à l'homme qui, dans les premiers moments d'une liaison d'amour, ne croit pas que cette liaison doit être éternelle!
>
> BENJAMIN CONSTANT.

5 juin.

. . . . . .

Cette campagne me plaît; elle est solitaire et sombre. Lorsque nous sommes arrivés, il y a deux jours, M. le comte ne trouvait pas assez d'exclamations pour déplorer l'abandon dans lequel elle a été laissée. Les ronces obstruaient le perron d'entrée, et l'herbe a crû jusque dans la salle de réception. A la chapelle, les liserons entourent l'autel d'un réseau de fleurs, et la cloche a disparu sous le lierre. Les oiseaux nichent sous ses parois sonores!

Oh! ce délaissement profond m'enchante. Ici l'on sent partout l'absence des hommes. Je marche avec joie sur

cette verdure, que les pieds des biches et des chevreuils ont seuls foulée depuis plusieurs années. Ici, je puis respirer un air qui n'a point été empoisonné par l'haleine de mes semblables, et qui n'a caressé que des fleurs avant d'arriver à ma poitrine. M. le comte me laisse du temps et de la liberté. Mon emploi de secrétaire m'oblige, tout au plus, à deux ou trois lettres par semaine. La vie est pour moi aussi bonne qu'elle peut l'être après la perte de ses enchantements. C'est une eau courante à laquelle je bois sans soif, par habitude et parce qu'il le faut.

10 juin.

J'ai brûlé aujourd'hui la boucle de cheveux que je lui avais dérobée ; c'était tout ce qui me restait d'elle !

Qu'était donc cette femme ? je l'avais vue si tendre, si dévouée ! je l'avais vue sourire si dédaigneusement aux préjugés du monde, que je la croyais forte et pure comme les archanges !... Et qui eût pensé autrement ? c'était une âme à laquelle rien ne paraissait manquer, ni l'amour franc, ni la haine loyale. Elle n'avait pas cette indulgence pour le mal qu'on nomme bonté, dans le monde, et qui n'est qu'une première transaction de conscience ; elle osait s'indigner, elle osait détester, elle osait être en colère. Quoique femme, elle n'avait pas honte de la vérité ; elle la disait, elle la souffrait. Et puis, comme elle comprenait la vie ! comme les jugements de son esprit passaient par son cœur, pour n'en sortir qu'étincelants d'amour ! comme elle prenait en pitié et en dégoût cette existence vulgaire que les autres se faisaient dans le monde ! Elle, du moins, elle n'aimait ni les réunions, ni les fêtes, ni les bals ; elle n'allait pas s'étaler à ces foires de femmes, où chaque

homme vient prendre, au hasard, celle qui lui plaît davantage. Elle aimait les saintes joies d'une union choisie, elle devinait cette vie intérieure où tous les bonheurs se concentrent dans un étroit foyer ; où, après une heure passée au dehors, on reprend avec délices toutes ses jouissances.

Qui aurait pu ne pas l'adorer ?

Aussi, oh ! combien je l'aimais, mon Dieu !

Et pourtant je me taisais ! car l'heure n'était pas venue. J'étais pauvre, et il me fallait le temps de lui bâtir un nid dans la vie.

Mais un jour, on vint me dire : Elle se marie !

Et cela était vrai.

La femme pure et forte avait cédé à la loi commune ; elle avait douté de son avenir, et, lasse d'attendre le paradis, elle avait accepté l'enfer.

Alors, la vie de toutes commença pour elle. Chaque soir, il lui fallut, *sans amour*, sentir un homme couché contre son flanc ; il lui fallut se dépouiller froidement de toutes ses modesties de jeune fille, et jeter sa pudeur au pied du lit nuptial avec ses vêtements ; il lui fallut donner tranquillement à un mari son corps pour ses plaisirs du soir, comme elle lui donnait ses repas ; le prendre sur son sein, comme elle eût passé son bras au sien pour une promenade ; se montrer à lui dans tout le déhonté des actions les plus immondes ! à lui, devant lequel elle n'eût osé dévoiler un seul repli de son cœur !

Et tout cela, elle put le faire sans mourir, elle le fit avec calme ; elle n'eut ni honte ni remords !

Et moi, qui l'avais aimée comme on eût fait d'un ange, en l'environnant d'une vénération sainte ; moi, dont la pensée avait été chaste jusqu'à n'oser soulever les tresses de ses cheveux et baiser ses paupières ; moi, qui l'avais

adorée de loin, à deux genoux devant elle, et ne voyant que son âme ! le soir où elle se prostitua à son époux, j'étais sous sa fenêtre, insensé ! arrachant de mes ongles la chair de ma poitrine, voyant sa lampe s'éteindre, écoutant les rumeurs de la nuit, et criant son nom, comme celui d'une femme aimée qui vient de mourir !

Oh ! que j'ai souffert cette nuit-là !

Mais, le lendemain, je la revis ; elle était aussi belle, aussi souriante !

Alors je ne souffris plus ! Je méprisai.

12 juin.

Comment donc ! mais on dit qu'elle est heureuse !... Et pourquoi ne le serait-elle pas ? Son mari a *une position* dans le monde : il est médecin et a un oncle préfet ; savez-vous tout ce qu'il y a là d'éléments de bonheur ?

A la vérité, c'est un homme de peu d'entraînement, et qui lui est venu tout souillé de l'écume du monde. Il en est beaucoup d'autres qu'elle lui préfère ; sa confiance en lui ne va pas jusqu'à lui montrer les lettres qu'elle reçoit, et elle ne lui parle guère que du temps qu'il fait ; mais aussi, elle a un beau châle, on lui fait des visites, et elle porte un nom que l'on trouve imprimé dans l'almanach du département.

Puis, ils seront riches un jour ; ils ont *des espérances ;* ils en parlent souvent, le soir, au coin du feu. Ils rêvent à la mort de leur père, à la goutte de leurs oncles, à la mauvaise santé d'une de leurs sœurs ; l'avenir leur sourit ; ils ne le voient jamais que le crêpe au chapeau et en habit de deuil !

Aussi, elle, cette vie lui va maintenant; elle s'y est casée; elle aime à faire des confitures et à danser chez son oncle le préfet; elle est *maîtresse* d'elle-même; *maîtresse*, entendez-vous? C'est pour cela qu'elle s'est résignée à prendre un mari. Maintenant, on ne lui parle plus comme à une enfant; elle s'habille à sa fantaisie, elle peut aller voir ses connaissances sans une bonne pour conductrice.

Et que lui coûtent tous ces avantages, l'excellente femme? un peu de complaisance chaque soir.

— Et moi, Joseffa, sais-tu ce que je t'aurais donné, insensée? J'étais si fort avec mon amour! j'aurais atteint tous les buts, acheté toutes les joies que tu aurais désirées.

Tu aimais les richesses; eh bien, j'aurais gagné pour toi un palais d'Italie entouré de marbres, de statues, d'eaux jaillissantes. Le jour ne t'y serait venu qu'à travers les fleurs et les rideaux de soie; tes pieds auraient reposé sur des tapis plus doux sous les pas que la neige qui tombe; je t'aurais entourée de blondes, de velours, d'oiseaux de paradis; je t'aurais noyée dans les cachemires, dans l'or, dans les pierreries. Et, ébloui de tant de jouissances et d'éclat, ton œil fatigué se serait reposé sur moi, et tu te serais dit : Que cela est pauvre auprès de mon amour!

— Tu aimais la gloire? eh bien, pour toi j'aurais obtenu un de ces noms célèbres qui laissent un long retentissement sur la terre. J'aurais attaché à ton front une étoile brillante; je t'aurais abritée dans mon génie, je t'aurais mêlée à ma vie, jusqu'à ce que ton nom ne pût jamais être séparé du mien.

Et tu aurais marché dans la foule, fière jeune fille, honorée! chaque murmure t'aurait renvoyé au cœur le nom du bien-aimé; chaque œil de femme t'aurait dit que tu

étais heureuse; chaque voix aurait répété : *C'est elle;* et les mères t'auraient montrée à leurs enfants, pour qu'ils pussent dire un jour qu'ils t'avaient vue.

Oh! je serais devenu tout ce que tu aimais, je t'aurais fait un Éden, et je me serais mis à sa porte comme l'archange, avec l'épée flamboyante, pour empêcher la douleur d'y entrer.

Au lieu de cela, Joseffa, tu as pris une place vulgaire dans le monde; tu t'es faite femme lâche et sans cœur.

Et je te hais, Joseffa, parce que tu as tué mon rêve, parce que tu as traîné ma belle couronne d'illusions dans le ruisseau; je te hais, parce que tu m'as appris ce que c'était qu'une femme!

Maintenant, sois maudite, et je rirai! Deviens laide et pauvre, et je ne dirai pas une fois : Pauvre Joseffa!

Tu t'es vendue comme une marchandise de chair, tu n'es plus *qu'une chose* pour moi, Joseffa!

Reste à ton maître.

15 juin.

La fille de M. le comte vient d'arriver de sa pension. Adieu ma douce paix et ma solitude! Il y aura des fêtes ici, sans doute; que deviendrai-je alors?...

Je l'ai vue, cette jeune fille, elle est belle et ingénue. Elle m'a demandé si on était bien heureux à la campagne, si les vaches donnaient de bon lait, et si les rossignols avaient commencé à chanter. Je plains M. le comte; que fera-t-il à Paris de cette ravissante enfant? elle a l'air trop naïf et trop bon pour le rôle qu'elle est appelée à jouer. Et M. le comte n'a que cette fille!... Pauvre père!...

18 juin.

Les nuits sont belles maintenant. J'aime à rester assis, le soir, sur mon balcon et à regarder les étoiles. Hier la fenêtre du salon était entr'ouverte; je voyais au fond mademoiselle Ernestine, immobile devant son piano. Entre les deux bougies qui l'éclairaient, elle m'a rappelé cette statue de vierge, si blanche et si belle, que, tout enfant, j'aimais à voir sur l'autel de ma paroisse, au milieu des cierges de l'office du soir. Bientôt elle a chanté! Je ne sais si mon âme était plus disposée que de coutume à l'émotion; mais cette voix de femme, s'élevant parmi les rumeurs vagues et étranges de la nuit, a remué toute la poésie de mon cœur. Dans le silence de la romance on n'entendait que le clapotement sourd de l'étang contre les roseaux, ou le soupir plaintif d'un oiseau, éveillé dans son nid de mousse. J'ai senti alors quelque chose d'ineffable qui se répandait dans tout mon être; j'ai cru assister à une de ces premières nuits de la création, alors que le premier homme, couché sur l'herbe d'une clairière, encore tout étonné de sa vie et promenant son œil enchanté sur les bois, sur les eaux, sur la voûte étoilée, penchait tout à coup l'oreille, et écoutait, ravi, l'hymne éloigné d'un ange, échappé du ciel pour venir voir l'univers qui était né.

Elle s'est tu enfin, et s'en est allée. Mais, moi, je suis demeuré là, longtemps, sous l'impression que je venais de recevoir. J'ai pris ensuite mon violon et j'ai improvisé; il me semblait qu'une main invisible touchait mes cordes; je ne sentais ni mon violon ni mon archet. Comme je

finissais, j'ai cru entendre une fenêtre se refermer doucement, vis-à-vis : m'aurait-elle écouté?

19 juin.

M. le comte m'a prié de donner à sa fille quelques leçons de musique. On a loué, dit-il, devant lui mes compositions musicales, que je m'obstine à cacher. Puis sont venus de ces éloges que l'on donne à ceux dont on veut obtenir un service. J'aurais refusé ; mais, pendant cette prière de son père, *elle* me regardait d'un air si suppliant!... J'ai consenti. Au fait, cela me donnera plus de plaisir que de fatigue. Mademoiselle Ernestine est déjà forte, je reprendrai avec elle mes études musicales.

C'est demain que je commence; elle me l'a déjà rappelé vingt fois.

30 juin.

La voyez-vous, comme elle court, la jeune fille, à travers les allées et les prairies? la voyez-vous, la jeune fille, comme elle est belle ainsi, bondissante, crieuse, échevelée !

Sa joie est dans l'air, elle la respire. Elle rit, elle aime vivre. Elle a moins de soucis que l'abeille qui passe, que l'oiseau qui vole, que la cigale qui chante. Elle sait faire des houlettes de marguerites et des chaperons de violettes. Elle aime à chercher les vertes noisettes, au fond des taillis, à cueillir les mûres luisantes, au milieu des haies fleuries, à s'asseoir près du moulin, pour voir ses pieds blancs nager au fond du ruisseau. Elle aime à venir en-

tr'ouvrir les feuillées, d'une main matinale, pour surprendre dans leurs nids des oiseaux endormis; elle aime à poursuivre, à travers les prés, les demoiselles bleues et les papillons couleur d'aurore.

Et puis, elle a des colombes qui viennent baiser ses lèvres roses, elle a des agneaux qui accourent à sa voix et passent sous ses mains leurs têtes douces et blanches; elle a des magnolias qui fleurissent à sa fenêtre, et dont les parfums l'éveillent dans sa couche. Elle a un étang dont l'eau est calme et bleue, et sur cet étang une nacelle qui flotte au milieu des fleurs de nénuphar.

Et quand, bercée dans la barque nonchalante, elle penche son front vers le flot endormi, le flot lui dit qu'elle est belle!

Oh! combien elle est heureuse, la jeune fille! la nature est à elle, elle l'aime, elle en est aimée; elle court dans la vie comme dans le grand jardin de son père, ne voyant tout autour que verdure et que fleurs... et sur sa tête le ciel qui sourit!

Mais elle ne sait pas, l'enfant, que tout cela n'est à elle que pour un jour, elle ne sait pas que le sort ne l'a point créée pour ces simples joies, et que là-bas le monde l'attend avec ses pompes et ses déceptions.

Le jour est proche où il faudra relever ces cheveux qui flottent sur ses épaules à la manière des cheveux d'enfant; où il faudra déchirer cette robe blanche, briser cette couronne de marguerites.

Alors elle saura ce que pèsent au front les diamants et l'or! Alors les bouquets sans parfums, et les sourires sans bonheur!

Oh! qu'elle ne l'oublie pas! elle est la fille d'un comte!

Et pourquoi Dieu l'a-t-il fait naître ainsi? Que ne lui a-t-il été donné de posséder une maison blanche au pen-

chant du coteau, avec un jardin, un grand arbre près du seuil, quelques mille francs à jeter à la vie matérielle chaque année, et une bonne vieille mère qui, les lunettes au nez et tricotant des bas, l'aurait regardée courir, uniquement occupée de la prévenir contre les entorses et les coups de soleil !

Alors, peut-être, il serait venu un jour vers elle quelque brave jeune homme, n'ayant aussi qu'une bien petite place dans le monde, mais ami des familières jouissances du foyer, et tous deux auraient pu vivre heureux en s'aimant.

Au lieu de cela, le sort a donné à la jeune fille un château avec de grands bois, et il lui faudra renoncer au calme des champs pour le luxueux tumulte de la ville. Son père viendra lui dire un jour : — Voilà un homme qui te convient; car il est duc et peut devenir ministre. Et la jeune fille devra lui promettre de l'aimer et d'être fidèle; elle deviendra sa femme !

Mais qui peut dire où la conduiront alors ses déceptions ? Que deviendra ce pauvre cœur, *malade d'un bonheur rentré,* qui n'aura plus où se prendre dans la vie, qu'aux turbulentes ivresses et aux étourdissements passagers de la société ? Alors, il faudra bien que sa sensibilité même tourne contre lui, et que la naïveté de cette âme, toute déflorée et tout aigrie, se transforme en impudeur.

Et cela doit être ainsi, enfant ! car tu es la fille d'un comte !

5 juillet.

Mademoiselle Ernestine chantait ce matin une romance qui dit que l'on ne peut aimer deux fois !.. Cela est-il vrai?

Pour les femmes, je le pense; mais non pour nous.

Cette opinion est bizarre en apparence, et je la crois juste pourtant.

L'amour de la femme ne ressemble point au nôtre, il est plus exclusif et plus entier. Toute sa vie tourne autour de l'affection éprouvée, comme autour d'un pivot unique. Elle vient se presser sur la poitrine d'un homme en lui disant : — Défends-moi, et prends en retour toute mon âme et tout mon corps. Dès lors, son monde devient le foyer domestique; sans réticences, sans réserves pour l'avenir, elle se donne à celui qu'elle a choisi, pure de tout contact de la chair et de la pensée, avec des sens et un cœur dans tout le velouté de leur virginité. A lui de respirer ce parfum jusqu'à ce qu'il s'exhale à jamais! L'épouse ne gardera rien de caché pour lui; car elle est devenue *une part* de lui-même. Si le sort ou la mort le lui enlève, malheur à elle! c'est une fleur cueillie qu'a délaissée la main qui l'avait détachée de la tige.

Tel n'est point l'amour de l'homme. Dur combattant dans la vie, il ne s'offre à la femme que couvert de la poussière et de la fange de la carrière. Les passions ont pu pâlir son front et creuser ses yeux sans qu'il paraisse moins beau. Ce qui charme, c'est sa force et non sa pureté. Que la liane vienne s'appuyer à ce chêne rugueux et sombre, qu'elle jette ses fleurs autour de son tronc protecteur, et il s'élèvera joyeux, offrant à tous l'admirable mélange de la force et de la grâce. Mais si l'ouragan passe et brise la liane, le chêne restera debout, sombre et solitaire! Sans doute, sa rude écorce conservera longtemps l'empreinte des bras caressants de sa compagne perdue; mais, quelque jour, une liane nouvelle pourra étendre encore son réseau fleuri autour de l'arbre, puissant et beau comme autrefois.

De même, ce que l'homme a donné à une femme, protection et amour, il peut le donner à une autre.

Mais ce que la femme a livré au premier bien-aimé, toutes ces voluptés de jeunesse effeuillées dans un premier attachement, qui pourra les lui rendre?

Elle est désormais dans la vie comme ces bouquets flétris que l'on jette sur la rue, et que le peuple, aux sens lourds et aux goûts grossiers, ramasse pour orner ses greniers.

L'homme le plus dépoétisé éprouvera lui-même quelque dégoût à la lier à son sort, dans ses bras; une rougeur de honte lui couvrira le visage à la pensée que le corps d'un autre s'est déjà collé contre ce corps frémissant; qu'un autre cœur s'est approché, avant lui, de ce cœur de femme; que la virginité de son âme est perdue comme celle de son corps!

Et elle, elle ne pourra lui dire qu'elle lui a tout livré; elle ne pourra se parer à ses yeux de cette première pudeur qui résiste, de ces abandons combattus, de cette volupté qui s'interrompt et s'effraye, de toutes ces concessions entremêlées de larmes, de rougeurs et de baisers, qui sont autant de liens d'amour et qui semblent dire à l'époux : C'est à toi que je cède, à toi seul que j'aurais pu céder ! Il n'y aura entre eux rien d'intime, rien des mystères à deux qui rendent la vie si belle.

Ce sera une union avec un tiers invisible toujours présent.

4 juillet.

Décidément elle est bonne, cette enfant; car c'est une enfant, et je veux la regarder ainsi. Quand je chante un air

triste, elle pleure à suffoquer; puis, elle est toute honteuse de son émotion, et elle s'enfuit. Pauvre petite, qui a honte de son cœur, comme si elle pressentait que dans sa condition il est ridicule d'en avoir.

6 juillet.

Elle me fait apporter tous les matins un bouquet de fleurs, qu'elle cueille elle-même dans son parterre. Leur parfum remplit la chambre que j'habite; et ce parfum est comme un souvenir que je respire sans cesse. Elle dit que ces bouquets sont *mes cachets!* M. le comte ne s'inquiète pas de nous, fort heureusement; il est occupé avec ses fermiers et ses forêts, qu'il fait abattre.

10 juillet.

Nous faisons des lectures maintenant dans le salon, après notre leçon de piano. Elle est aussi pleine d'intelligence que de bonté. Notre intérieur s'est arrangé d'une façon charmante, à l'insu de M. le comte, qui est presque toujours absent. Nous vivons dans la douce intimité de parents qui se connaissent depuis longtemps : j'aime cette existence toute simple, ce sans-façon affectueux qui me permet de m'amuser avec son gant, ou de lui prendre une rose à sa ceinture. Je ne connais rien au monde de ridicule et d'indécent comme la pruderie que les usages ont établie entre les jeunes gens et les jeunes filles. Nos demoiselles ont toujours l'air préoccupé d'une pensée de défense. Elles ont peur d'un regard, d'un geste ; leur pudeur n'est qu'un instinct d'impureté qui les précautionne sans cesse.

Elles ont toutes l'air de dire : Oh ! vous n'avez que faire, on ne nous prend pas nous autres ! filles bien apprises, allez, et qui savent quand il faut rougir !

12 juillet.

Il y a du monde au salon, du monde pour tout le jour. Je ne descendrai pas.

Oh ! je sens maintenant que j'ai eu tort de me créer de douces habitudes de famille qui ne pourront continuer. Dans un mois nous serons à Paris. Là, mademoiselle Ernestine ira dans le monde, et il me faudra renoncer à la voir, dans une intime et affectueuse égalité, comme je le fais ici. Fou que je suis de me préparer ainsi des regrets ! Mon cœur est comme ces plantes vivaces, toujours prêtes à se prendre à tout ce qui les environne et à s'y unir par des liens qu'il faut briser aux premiers jours ! C'est, chez lui, un vice de nature ; d'ici que je ne l'aie arraché et jeté dans la foule, il restera toujours prêt à pousser ses rameaux au loin. Peut-être un jour aurai-je le courage de lui greffer un peu d'égoïsme, pour arrêter cette pousse luxuriante. La voie du monde n'est large et facile que pour celui qui a vidé sa poitrine de toute sensibilité rétive. L'enthousiasme est comme la vapeur : ce n'est un véhicule heureux et puissant que pour un petit nombre de routes préparées ; partout ailleurs, c'est une cause de chutes. Les passions généreuses, les ambitions élevées, ne produisent que trouble et malheur. C'est en châtrant son âme qu'on trouve le repos. Heureux les eunuques d'intelligence et de cœur ; ils peuvent se promener sans désirs au milieu des joies de l'existence !

13 juillet.

Ils ne sont point encore partis aujourd'hui. Quand donc partiront-ils? Oh! que leurs voix et leurs rires me blessent! que je souffre de les voir.

Et elle, elle paraît joyeuse de leur présence, elle rit avec eux; elle court avec ces jeunes gens au milieu des charmilles; elle les appelle de loin; elle leur jette des fleurs, l'imprudente!

Elle ne sait pas ce que sont ces hommes-là, qui déshonorent une femme avec un regard; qui dans une imprudence de jeune fille ne cherchent qu'un scandale; qui se parent avec sa honte, comme d'un ornement de bon ton. Elle ne sait pas...! Mais que m'importe après tout? que m'importe? et pourquoi écrire toutes ces folies?

15 juillet.

J'étais bien triste, ce matin; triste depuis plusieurs jours; elle est descendue pour prendre sa leçon.

— Voilà longtemps que je n'ai eu l'honneur de vous voir, Mademoiselle.

— C'est votre faute; pourquoi n'êtes-vous par descendu? je vous ai fait chercher trois fois.

— Je ne voulais pas troubler vos plaisirs.

Elle m'a regardé:

— Depuis quand, monsieur Alphonse, croyez-vous que votre présence puisse troubler mes plaisirs?

— Ma figure triste eût glacé votre joie. Je n'aurais pu d'ailleurs lutter de galanterie, ni de gaieté, avec les jeunes gens que vous receviez. Puis, je n'étais pas présentable à vos amis; je n'ai pu trouver, dans toutes mes malles, une paire de gants glacés.

— Une ironie n'est point une excuse. Peut-être y avait-il plus de politesse et de convenance à se présenter déganté, qu'à se faire demander trois fois, sans venir.

Elle avait dit cela, l'enfant, d'une voix tremblante d'un peu d'émotion et de colère, de cette colère de jeune fille qui est si près des pleurs; j'aurais dû prendre sa main et lui demander pardon; mais j'étais aigri, et, misérable orgueilleux que je suis, j'ai cru qu'ellè voulait me blesser. Je me suis levé:

— Je suis secrétaire de M. le comte, ai-je dit: il m'a *loué* pour sa correspondance, et non pour amuser les gens qui le viennent voir; mes écritures achevées, ma solitude est à moi.

Et j'avais fait quelques pas vers la porte. Des sanglots m'ont fait détourner.

Elle venait de fondre en larmes.

Oh! alors, toute ma stupide fierté s'en est allée. Alors, 'ai couru vers elle; j'ai osé prendre ses mains dans les miennes, je lui ai demandé mille fois de me pardonner.

Je pleurais aussi, et j'étais fou de regrets, de trouble, de bonheur!

Je lui ai dit, je crois, que j'avais été bien malheureux, que sa joie me faisait mal, que j'avais pensé qu'elle n'avait pour moi nulle amitié... Que sais-je?...

Elle m'a tendu sa main, que j'ai pressée sur mes lèvres. Son autre main s'est abaissée sur ma tête... Je l'ai sentie frémir dans mes cheveux. Elle m'a nommé! et elle s'est échappée en courant.

II

LE TONNERRE AU BAL

> Il fallait qu'elles eussent bien souffert pour s'amuser ainsi : il fallait que leur existence privée fût bien malheureuse ; car c'est une sûre comparaison à faire celle-là, et la turbulence ou la tranquillité d'une femme au bal, donnera toujours l'exacte mesure du chagrin ou de la joie qui l'attend au seuil de sa chambre à coucher.
>
> THADÉUS LE RESSUSCITÉ.

> C'est que là, près de moi, vous parlez devant d'autres;
> Des regards étrangers osent chercher les vôtres;
> Je veux fuir, je m'arrête .. et puis, si je vous voi
> Sourire, je me dis : Ce n'est donc pas pour moi !
>
> ED. TURQUETY (Esquisses poétiques).

La soirée était étouffante, et nul souffle d'air ne pénétrait dans la salle, magnifiquement éclairée; les six fenêtres pourtant avaient été ouvertes : la campagne lointaine, caressée par la lune, s'encadrait dans leurs ouvertures cintrées, comme les toiles d'un tableau, et l'on eût dit six paysages de quelques grands maîtres, appendus au mur du salon, tant cette nature était immobile et paisible.

L'espèce de tiède atonie de l'atmosphère semblait s'être communiquée aux invités, car la danse était languissante, les instruments se taisaient fréquemment, et les femmes, nonchalantes au plaisir, penchaient leurs têtes comme les fleurs qui pressentent l'orage.

Rien pourtant n'avait été négligé par M. le duc de Carthon pour que sa fête fût brillante; la société la plus élégante de Paris avait été invitée, depuis huit jours, au bal qu'il donnait à son château de Saint-Cloud.

Là, se trouvaient les sommités de toutes les aristocraties de l'époque : des descendants de nos plus nobles races, de grands capitalistes, des avocats célèbres, des journalistes, des savants et des artistes. Dans la foule mélangée tous les rangs et toutes les gloires se confondaient sous l'uniformité lugubre du costume moderne, cette triste livrée républicaine qui semble avoir imposé à tous l'égalité du ridicule et de la laideur.

Selon l'usage importé en France d'Angleterre, avec les idées constitutionnelles, les femmes étaient assises à l'une des extrémités de la salle, tandis que les hommes s'étaient groupés à l'autre bout; cela formait comme deux camps ennemis en présence, et déjà des deux côtés bien de périlleuses escarmouches avaient été tentées; déjà bien des regards avaient traversé les cœurs.

On était à cette heure mitoyenne du bal où les imaginations, échauffées par mille images voluptueuses et non encore blasées par la fatigue, s'égarent dans d'ardentes rêveries. Je ne sais quoi d'enivrant se respirait dans l'air, tout imprégné d'émanations de fleurs et de femmes; une moiteur brûlante suintait sur les fronts les plus purs; il y avait quelque chose d'électrique dans cette atmosphère que l'on buvait avec les senteurs de la campagne et les regards noyés des jeunes filles.

Cependant déjà au milieu de cette chaleur fascinante, quelques éclairs étaient venus annoncer l'approche de l'orage.

Le tonnerre gronda, sourd d'abord, puis éclatant, profond, terrible!

En un instant, le tumulte rieur du bal fit place à une rumeur d'épouvante. Les femmes, toutes pâles, se regardaient; le bruit des instruments cessa; les voix s'abaissèrent. Il se fit un silence.

— Le tonnerre! dit-on tout bas.

Et, à l'instant même, une lueur rougeâtre inonda la salle et un éclat strident la fit trembler sur ses fondements.

Les femmes s'enfuirent dans les appartements voisins, en criant de fermer les fenêtres. Presque tous les hommes les suivirent, attirés par le charme qu'ont pour l'être fort la faiblesse et la peur de l'être faible.

Dans l'effroi général, les fleurs s'échappaient des cheveux en désordre; les bouquets fuyaient des ceintures dénouées!

L'épouvante croissait, non hagarde et livide, mais l'épouvante gracieuse qui vous pare et vous rend plus belle, l'épouvante avec ses cris étouffés, ses pâleurs charmantes, ses pleurs mal retenus et ses ravissantes familiarités.

Entre les éclats de la foudre, les voix d'hommes se faisaient entendre. C'étaient de tendres encouragements donnés tout bas et auxquels répondaient des sourires effrayés; c'étaient de douces paroles écoutées avec un reste de la tendresse caressante qu'avait permise la terreur.

Car, alors, les aveux tombaient à l'oreille sans la blesser; alors, bien des corps palpitants ne se relevaient qu'à demi des bras qui les avaient soutenus; alors, bien des mains blanches, jetées dans une autre main au moment de l'effroi, y demeuraient oubliées.

Cependant la peur avait dispersé la foule en désordre; les mères et les maris couraient de tous côtés, cherchant

leurs filles et leurs femmes; les appels et les noms se croisaient de toutes parts et le tumulte s'accroissait de l'inquiétude de chacun.

Un petit nombre de femmes étaient restées dans la salle de bal, quelques-unes de ces amazones de salon que rien n'étonne. La musique avait été reprise sur leur demande, et, riantes, elles bondissaient au milieu des éclairs et de la foudre entre les bras des valseurs qui étaient restés pour elles. Plus libres dans la solitude presque générale du bal abandonné, elles se livraient sans réserve à leur joie échevelée. Leurs pieds touchaient à peine la terre dans le mouvement plus pressé de la valse effrénée; leurs têtes flottaient comme dans l'ivresse, et les exclamations d'un plaisir insensé s'échappaient de leurs lèvres humides; on eût dit une ronde de bacchantes mêlées, sur les monts de la Thrace, à quelque bande d'impurs corybantes.

Appuyé sur le balcon de l'une des fenêtres, Alphonse considérait ce spectacle étrange avec un sourire de dégoût. Il pensait, le cœur plein d'amertume, que ces femmes aussi avaient été timides et pures; que le contact seul du monde les avait aussi souillées, et qu'un jour viendrait où Ernestine peut-être dépouillerait à son tour son innocence, et passerait ainsi, de bras en bras, dans un bal, l'haleine en feu et le corps palpitant. Tout entier à cette cruelle pensée, il n'entendait ni le tonnerre ni une voix qui l'appelait. Il se sentit saisi par le bras; Ernestine était près de lui, pâle et les cheveux en désordre.

— Ne restez point là, monsieur Alphonse, dit-elle, fermez cette fenêtre, au nom du ciel! N'entendez-vous point l'orage?

— Que m'importe? répliqua le jeune homme.

— Mon Dieu! mais ne voyez-vous pas les éclairs? Voulez-vous attirer la foudre ici?

— Ce serait dommage, car ces femmes sont heureuses.

— Oh! ne raillez pas, et retirez-vous; vous me faites trembler à ce balcon...

— Trembler! Et pourquoi? Avez-vous peur que je ne serve ici de conducteur à l'électricité?... Rassurez-vous, Mademoiselle, Dieu a de l'éducation; il est incapable de lancer la foudre dans une société aussi respectable. A la bonne heure sur quelque chaumière!

Ernestine le regarda, étonnée.

— Et puis, en tous cas, être foudroyé, savez-vous que ce serait une mort de fort bon ton?

Demain j'aurais mon nom dans tous les journaux et vous pourriez raconter que vous avez vu le tonnerre tomber.

— Vous êtes cruel dans vos plaisanteries!

— Et pourquoi donc? je serais sûr du moins ainsi, que l'on parlerait de moi et que mes amis ne m'oublieraient pas de huit jours.

A la vérité, ajouta-t-il en riant, je ne réfléchis pas que mon accident aurait aussi son mauvais côté. Un cadavre foudroyé gênerait dans une fête; cela sent le soufre : vous seriez obligés de quitter la danse plus tôt.

La jeune fille joignit les mains avec une douloureuse expression de reproche.

— Mon Dieu! qu'avez-vous? dit-elle.

— Moi? rien. Je regarde danser; mais vous, Mademoiselle, vous êtes bien pâle; ce tonnerre a troublé vos joies, et ici vous l'entendrez plus terrible encore; ne craignez-vous pas de rester à cette fenêtre?

— Je n'ai pas peur, dit Ernestine en faisant un brusque mouvement qui la plaça à côté d'Alphonse, sur le balcon.

Dans ce moment, un éclair illumina tout le ciel.

Ernestine tressaillit, mais demeura les yeux fixes et grand ouverts.

Le coup de tonnerre qui suivit fut sourd et lointain.

— L'orage s'en va, dit Alphonse, les nuées rouges s'enfuient là-bas, et la brise s'élève; consolez-vous, Mademoiselle, le bal va recommencer.

Elle ne répondit rien, mais Alphonse crut entendre quelques soupirs étouffés, et se détourna pour la regarder.

Elle pleurait.

— Qu'avez-vous, Ernestine? dit-il; au nom de Dieu! qu'avez-vous?

— Vous êtes cruel, répéta la jeune comtesse, en cherchant à dérober ses pleurs.

— Ce que je vous ai dit peut-il donc faire couler vos larmes? Ne voyez-vous pas que je suis dans mes mauvais jours? Dans votre monde, vous savez que je suis bizarre et mécontent. Je souffre : mille choses ici me blessent.

— Mais que vous ai-je fait, moi, pour que vous vous plaisiez à me désoler?

— Pardon, Ernestine! C'est que je ne suis point le maître de retenir ce que j'ai d'amer dans le cœur. Voyez-vous, j'éprouve toujours une sorte de colère en vous voyant aimer les plaisirs que l'on prend ici. Il me semble que l'air que vous respirez vous profane.

— Mon Dieu! dit Ernestine avec un de ces sourires demi-pleureurs qu'aucune expression ne peut peindre, vous êtes plus sévère que le confesseur de mon ancienne pension; vous prêchez toujours contre les bals et la danse: c'est donc bien mal?

— Non; pas pour vous, Ernestine, pour vous, qui n'y cherchez que la joie du mouvement, et peut-être un innocent bonheur de coquetterie; mais la plupart de ces femmes qui viennent promener leurs poitrines nues et

leurs diamants!... Savez-vous bien que si, dans cet instant, l'on écrivait sur le front de chacune sa plus secrète pensée, tout le monde détournerait les yeux comme devant une affiche infâme? Ces hommes! savez-vous que ce sont autant d'assassins, qui dressent un guet-apens à la réputation de quelqu'une d'entre vous? Savez-vous qu'il n'y en a peut-être pas trois là-dedans qui reculeraient devant l'idée de vous perdre? Vous pauvre enfant! c'est-à-dire, non pas vous, je me trompe, car vous, vous êtes riche et noble; vous, ils trouveraient votre main plus profitable que votre honte. Vous, ils vous épouseraient sans vous connaître, sans vous aimer, sans s'informer si vous serez heureuse, avec moins de précautions qu'ils n'en prendraient pour l'achat d'un cheval; et vous voulez, Ernestine, que je ne sois point triste, quand je vous vois rieuse et confiante dans cette caverne? Vous voulez que je ne m'irrite pas, quand vous jouez votre bonheur avec des filous?

— Et croyez-vous donc, Alphonse, que je livre à tous ces hommes autre chose qu'une main gantée pour la contredanse? Je m'en sers comme des instruments qui guident nos pas. Ce sont des moyens de danser tout un soir, voilà tout. Le jour venu, je les tire de ma mémoire, en même temps que les fleurs de mes cheveux, pour ne les reprendre qu'à la prochaine occasion.

— Mais, ne voyez-vous pas que ces occasions deviendront votre vie tout entière? Ne voyez-vous pas, Ernestine, que cette société, que vous comparez à votre parure, ne vous quitte pas plus que celle-ci? Ne sentez-vous pas que votre cœur tient cercle toute la journée, et qu'il ne lui reste pas un instant pour penser à ses amis? Il y a huit jours, Ernestine, que je n'avais pu vous voir seule et vous parler ainsi, de confiance! Encore a-t-il fallu, pour cela, que le

hasard envoyât un orage; car, ajouta-t-il avec un mélancolique sourire, quelques minutes d'intime causerie sont un accident dans notre vie, comme le tonnerre dans ce bal.

La jeune comtesse avait écouté attentivement; elle devint pensive.

— Ce que vous dites est vrai, répondit-elle après un court silence, mais qu'y faire, mon Dieu?

— Rien : continuer à éparpiller votre âme jusqu'à ce que vous l'ayez toute effeuillée : votre rang vous y oblige, et oublier les amis obscurs qui ne peuvent vous suivre dans ce tumulte brillant.

— Ah! croyez-vous que je sois si tôt devenue sans cœur et sans souvenir?

— Travaillez à ce que cela soit. Il faut que le cœur d'une femme du monde soit de diamant, dur et brillant!

— Ne dites pas cela, au nom de Dieu! vous me feriez encore pleurer! Vous êtes méchant pour moi aujourd'hui! Mais que voulez-vous que je fasse, dites, je le ferai. Je puis me tromper; mais c'est mal de railler mon erreur sans me montrer la vérité. Quand un enfant égaré vous tend la main, vous ne le repoussez pas dans la foule en vous moquant. Alphonse, vous m'aviez promis que nous serions amis!

L'enfant, toute palpitante d'une naïve douleur, tendait sa main tremblante au jeune secrétaire.

Le mécontentement de celui-ci ne put tenir contre cette avance charmante. Il saisit avec amour la main qu'on lui présentait, la serra entre les siennes contre sa poitrine, puis sur ses lèvres.

— Ne m'en veuillez pas, dit-il. Oh! j'ai tort, vous êtes un ange! Mais si vous saviez!... je me suis fait une douce habitude de votre présence et de votre amitié; j'en ai tant besoin maintenant!

Et, regardant autour de lui pour s'assurer qu'ils étaient seuls :

— Vous ne savez pas tout ce que je rêve, Ernestine ; je n'oserais vous le dire, mais je voudrais être deviné par vous! Dites, n'y a-t-il donc rien dans mon silence qui vous parle? Ne savez-vous pas pourquoi je souffre de vous voir recevoir les hommages des autres? Pourquoi je suis silencieux quand je me trouve seul avec vous? Regardez : je pleure en tenant votre main; je pleure sans avoir honte, quoique je sois un homme. Oh! quand je suis près de vous, je voudrais être bon, être beau, être célèbre ; je voudrais être un ange pour vous entendre me dire : Ange! toute ma vie se teint de votre regard ; triste ou joyeuse, selon que vos yeux sont tendres ou distraits. Ernestine, mon Dieu! ne comprenez-vous point tout cela?

— Qui vous dit que je n'ai pas compris? répondit-elle bien bas et courbant la tête.

— Est-ce bien vrai, Ernestine? Quoi! vous savez...

— Taisez-vous, Alphonse!... Taisez-vous! dit-elle effrayée.

Puis, comme pour expier ce mouvement de femme, elle jeta son autre main dans celle du jeune homme, et, confuse, laissa aller sa tête contre sa poitrine.

— Ernestine! dit celui-ci en la pressant contre lui avec ivresse.

— Alphonse!...

Un léger bruit les fit se détourner. La jeune fille se jeta brusquement de côté.

— Ah! tu es là, chère enfant, dit madame de Carthon, qui avançait la tête entre les deux rideaux. Je m'en doutais.

Et avec un sourire demi-aimable, demi-moqueur :

— J'espère, dit-elle, que monsieur Tersin voudra bien per-

mettre que tu le quittes pour la danse. Les quadrilles se forment.

— Les quadrilles? répéta la comtesse avec une expression de gaieté dont elle ne fut pas maîtresse; j'ai promis la première à ton beau-frère, Nathalie.

Et elle chercha ses gants pour les remettre.

Avant de quitter le balcon, elle se tourna encore une fois vers Alphonse.

Alphonse, les bras croisés sur sa poitrine, la suivait froidement du regard.

III

DEUX AMIES

On ne vit qu'une fois, on n'a qu'une fois de la force et de l'avenir; celui qui n'en use pas pour le mieux, qui ne se pousse pas aussi loin que possible, est un insensé. L'aimer, c'était naturel; lui promettre le mariage était une folie, et si tu avais tenu parole, c'eût été de la pure démence.

GOETHE (Clavijo).

Quand les demoiselles sont conduites dans le monde, elles peuvent VOIR, mais non CHOISIR. On leur montre les jeunes gens les plus aimables, et elles sont condamnées à épouser les plus odieux. Dans ces sortes d'unions, ou plutôt de contrats, les femmes qui ont le moins de sensibilité, ont le plus de chances, non-seulement d'être les plus heureuses, mais encore même de se bien conduire. D'abord elles ne débutent point par une fausseté. Le cœur qu'elles n'ont pas, elles ne peuvent affecter de le donner au mari; et cela vaut mieux que de le donner à quelqu'autre.

MARIA EDGEWORTH.

Ernestine, quoique levée depuis deux heures, n'était point encore habillée. Elle était étendue sur sa causeuse, frileusement enveloppée dans son peignoir de cachemire, et son pied blanc et nu jouait avec une pantoufle de velours œuvré.

Un feu joyeux brillait devant elle, et sa main effeuil-

lait avec distraction les rares fleurs d'un oranger placé à ses côtés, dans sa caisse d'acajou.

La jeune fille était sortie du lit, toute nonchalante et toute soucieuse. Elle éprouvait cette langueur mélancolique qui rend si triste un lendemain de bal. Peut-être aussi, quelque tracasseuse pensée venait-elle se mêler à sa rêverie, lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit doucement, et madame de Carthon entra en riant.

— Comment, encore au saut du lit! dit-elle en tendant les deux mains à Ernestine et l'embrassant sur les yeux; mais voilà une paresse du meilleur ton, et qui ne sent pas du tout la pension.

— Le bal d'hier m'a lassée.

— Et pourtant tu as plus causé que dansé.

Ernestine baissa les yeux, et rougit.

— Allons, enfant, je ne te dis pas cela pour te faire honte. Te voilà embarrassée comme si je voulais te gronder. Est-ce que j'ai l'air si terrible? je ne suis pas une grand'tante, qui regarde les amants comme des bêtes féroces. Envisage-moi donc bien; je n'ai ni lunettes ni barbe au menton.

La jeune comtesse ne put se défendre d'un sourire.

— Tiens, laisse là tes frayeurs, Ernestine, dit la jeune femme, en s'asseyant à côté de son amie avec une caressante familiarité, et lui passant un bras autour de la taille; tu n'as pas oublié, n'est-ce pas, que j'ai sauté à la corde avec toi, en pension? A la vérité, je faisais des amplifications sur *la bienfaisance* et *le lever du soleil*, lorsque toi, tu commençais à peine les verbes de la première conjugaison; mais cette petite différence d'âge s'est effacée maintenant : et voilà une grande demoiselle. Voyons, ma camarade, sommes-nous encore de bonne amitié?

— De bien bonne amitié, Nathalie.

— A la bonne heure, et ne m'appelle plus que par mon nom de baptême. Cela me rappelle le temps où nous faisions nos quatre repas, et où nos sarreaux sentaient toujours la tartine de beurre. Te souviens-tu ?

Les deux jeunes femmes se mirent à rire comme deux pensionnaires.

— Mais, à propos de ton monsieur d'hier, sais-tu, ma petite, qu'il est très-bien ?

— Tu parles de M. Alphonse Tersin ?

— Fais donc, l'ignorante, petite hypocrite ; tu ne le connais pas, n'est-ce pas ?

— Oh ! je ne dis pas cela, Nathalie ; c'est un bien noble et bien bon jeune homme.

— Et plein d'esprit.

— N'est-ce pas ?

— Original un peu, seulement.

— Il a été si malheureux, va.

— Oh, oui, je sais ; ils sont tous comme cela, ces jeunes gens qui ont de beaux fronts pâles et de grands yeux noirs. A les entendre, leur cœur est un cimetière, où ils ont enterré toutes les joies et toutes les espérances de la vie.

— Tu plaisantes, Nathalie ; mais lui dit vrai, sois-en sûre.

— Non ; sans rire, M. Tersin est un joli cavalier. Mais, mon ange, je te donnerai un conseil d'amie : tu lui laisses trop prendre de liberté près de toi. Il faut, vois-tu, qu'une demoiselle soit prudente. Quand on est mariée, à la bonne heure. On se met au-dessus de toutes ces choses-là. On fait ce que l'on veut. Mais, dans ta position, on finira par remarquer les assiduités de M. Tersin. Hier, déjà, on en parlait ; on croit toujours le mal dans le monde. Cela pourrait te faire beaucoup de tort, pour ton établissement.

— Mais, ma bonne amie, je ne songe nullement, je t'assure, à me marier.

— Sans y songer, on prend des précautions. Il ne faut pas écarter un parti avantageux.

— Je serais trop heureuse que personne ne pensât à moi.

— Et pourquoi cela, ma chère? demanda Nathalie, en fixant un regard sérieux sur sa jeune amie.

— Pourquoi? murmura Ernestine en détournant la tête, toute honteuse et jouant avec le gland de sa causeuse.... pourquoi?... Parce que.... je ne désire pas me marier.

— Est-ce que tu songerais sérieusement à M. Tersin?

La jeune fille ne répondit rien; mais son trouble et sa rougeur répondaient pour elle.

Nathalie laissa échapper un long éclat de rire.

— Pourquoi ris-tu? demanda la jeune comtesse presque offensée.

— Oh! ne te fâche pas, ma petite, de grâce. Mais tu es bien la plus folle enfant!... Allons, ta main, et ne me boude pas. Chère Ernestine, va! Mais d'où a pu te venir une si singulière idée, mon ange? Comment, toi, épouser le secrétaire de M. le comte?

— Je ne t'ai pas dit cela; mais quand cela serait, que vois-tu là-dedans de si insensé? Est-ce parce qu'il n'est pas noble?

— C'est quelque chose déjà; mais je n'ai pas de préjugés, moi. Je pardonnerais à M. Tersin d'être le fils d'un avocat, s'il avait une position dans le monde. Mais songe, ma chère petite, qu'il n'en a pas.

— Il pourra s'en créer une.

— Et comment? il est sans fortune.

— J'en aurai, moi.

— Raison de plus pour que tu puisses prétendre à un mari qui t'en apporte. Et d'ailleurs, dis-moi, crois-tu que ton père consente jamais à une pareille union ?

— Je ne t'ai point dit cela, je ne t'ai point parlé d'épouser M. Tersin ; mais mon père l'estime, il dit que c'est un homme de talent. Et peut-être.... il consentirait....

— Jamais, ma chère ! Ton père connaît trop bien le monde pour te permettre une pareille étourderie. Eh! ma charmante folle, qui n'a pas eu de ces inclinations-là, en sortant de pension ? Ça occupe, ça fait pleurer ; c'est bien gentil. On s'adore et on se désole ! Mais on ne s'épouse pas, ma belle, parce qu'en se mariant, vois-tu, il faut songer au bonheur de toute la vie.

— Tu crois donc qu'on n'est point heureuse avec un mari qu'on aime ?

— Eh ! chère enfant, cela est bien beau.... dans le commencement ; mais cet amour, qui tient lieu de tout, crois-tu qu'il dure toute la vie ? Les mariages d'inclination sont toujours les plus malheureux. C'est triste, mais c'est une chose prouvée. Vois Caroline Arvou, qui a épousé son colonel, malgré sa famille !... Eh bien, il lui a mangé toute sa fortune. Madame Dortin, que tu connais !... C'était encore un mariage d'inclination, et son mari lui refuse le nécessaire : elle n'a seulement pas de cabriolet ! Le mariage, vois-tu, est une action sérieuse. Pour être bien sûre de ne pas se tromper, en la faisant, il ne faut pas être sous l'empire d'une passion, parce que la passion aveugle. Ainsi, il n'y a rien de dangereux comme d'aimer l'homme que l'on épouse. Il faut bien penser, mon enfant, que le mariage est une position dans le monde, et non pas un *sentiment*. Les jouissances qui résultent de la fortune sont de tous les instants...

— Et celles qui résultent de l'amour, Nathalie ?

— Ne tiennent qu'une bien petite place dans la journée, ma belle. Quelque amoureux que l'on soit, on passe plus de temps à s'habiller, à promener et à faire des visites qu'à s'aimer. Puis, dis, Ernestine, si tu te trouvais ainsi sans rang, sans fortune, confondue dans la foule, est-ce que toutes les fois que tu verrais tes anciennes amies plus riches, plus brillantes, plus heureuses enfin, que toi, tu ne regretterais pas d'avoir compromis ton existence pour une fantaisie d'enfant ? Les rangs, ma chère petite, ne sont pas une chimère, il n'y a que ceux qui n'en ont pas qui disent cela : c'est une phrase de journaliste. Au spectacle, tu ne changerais pas ta loge, n'est-ce pas, pour la dernière galerie, car tu t'y trouves mieux? Eh bien, mon ange, les places du monde sont comme celles du théâtre : les plus chères sont les meilleures.

— Mais, Nathalie, en supposant que tout cela fût vrai, on n'est pas sa maîtresse d'aimer ou de ne pas aimer quelqu'un. Et quand on l'aime, on ne peut pas l'oublier !...

— Allons donc, enfant, cela est moins difficile que tu ne le crois. Écoute, je veux être confiante avec toi, parce que je suis sûre que tu seras discrète. Moi aussi j'aimais quelqu'un quand je me suis mariée. Oh ! si tu m'avais vue !... j'étais au désespoir !... Pendant trois nuits j'ai pleuré à m'en rendre laide ! Eh bien, mon Dieu ! après, cela m'a passé, sans que je sache comment.... J'ai eu des bals, une loge aux Italiens, un équipage; je n'avais pas le temps de me rappeler mon chagrin. Et maintenant, je suis parfaitement heureuse.

— Mon Dieu ! dit Ernestine pensive, il me semble que moi je ne pourrais jamais faire ainsi !

— Essaie, répondit Nathalie, et tu verras.

La conversation continua quelque temps sur ce ton. Madame de Carthon plaisanta avec douceur et amitié son amie, mais en ayant soin de ne point heurter de front son jeune amour; seulement, elle l'entoura de doutes et de captieuses objections.

Quand elle quitta Ernestine, celle-ci était plus mécontente peut-être et plus agacée qu'en se levant; mais elle était moins triste.

En rentrant chez elle, madame la duchesse de Carthon se jeta brusquement dans un fauteuil, avec un mouvement de mauvaise humeur qu'elle ne se donna même pas la peine de déguiser.

Un homme d'une quarantaine d'années, qui lisait le journal sur un canapé, leva la tête au bruit qu'elle avait fait.

— Ah! c'est vous, Honoré? dit-elle en l'apercevant; je croyais que c'était M. le duc.

— Non; mon frère est au Père-Lachaise. Il enterre un conseiller d'État, avec le discours d'usage.

— Oui, toujours le même. Ces messieurs de la Chambre haute fournissent des discours comme l'entreprise pour les pompes funèbres fournit les cierges et les crêpes noirs. Moi aussi je viens de faire l'orateur.

— Où donc? Vous avez l'air toute contrariée.

— Je suis d'une humeur affreuse. Je suis allée chez Ernestine.

— Ah!... Eh bien?

— Eh bien! ce que je vous avais dit est arrivé. Elle aime Tersin.

— Le secrétaire de son père? Mais ce ne peut être un obstacle, cet homme n'a rien.

— Est-ce qu'elle pense à cela, elle? Elle consentirait à aller à pied toute sa vie pour l'épouser. Elle est folle.

L'homme assis sur le sofa se prit à rire.

— Est-ce que vous croyez beaucoup à la ténacité de ces passions, ma chère sœur? Le cœur des femmes, voyez-vous, est comme ces peaux préparées que nous avons dans nos *memento;* il suffit de passer le doigt sur ce qu'on y a le plus solidement écrit pour l'effacer.

— Je sais que c'est votre opinion à vous, Messieurs, s'écria Nathalie en se levant avec colère. Il n'y a chez nous ni énergie, ni constance, ni volonté. Eh bien! monsieur mon beau-frère, voyez vous-même à passer le doigt sur le nom écrit au cœur d'Ernestine. Pourquoi me mêlerais-je de cette affaire? Puisque c'est chose si facile, vous suffirez bien à la traiter.

— Allons, allons, folle, vous vous fâchez? Vous savez bien que nous ne pouvons nous passer de vous; qu'il faut que ce mariage se fasse, que je le désire beaucoup, et que vous m'avez promis de me seconder.

Puis, ajouta-t-il plus bas et plus gravement, vous n'ignorez pas, Madame, que cela entre dans nos projets politiques. En alliant notre famille à celle du comte, votre mari et moi pouvons prétendre à tout.

— Et je sais tout cela, Monsieur. Mais je connais Ernestine mieux que vous. La présence de Tersin ici est dangereuse. Il faudrait l'éloigner.

— Cela n'est pas impossible; j'y aviserai. Chargez-vous de la jeune personne, ma chère Nathalie; moi, je verrai le comte et je préparerai les voies. A la Chambre des députés je puis, sans affectation, me rapprocher de lui. Je sais qu'il a pris des engagements avec le gouvernement

pour appuyer le dernier projet de loi; je devais parler contre, je le soutiendrai. Ce sera un acheminement à nous entendre.

— Mais ne craignez-vous pas l'impression que cela pourra faire dans le public ?

— Non. Mon libéralisme est assez bien établi pour que je me permette de temps en temps de ces velléités ministérielles. Cela donne même un bon air d'impartialité.

— Il faudrait que M. le duc agît de même à la Chambre des pairs.

— Il s'en gardera bien ! Nous aurions l'air de suivre un plan. Il parlera contre le projet, et votera pour; comme cela les journaux et le ministère auront leur affaire.

La jeune femme et le député se regardèrent, et partirent ensemble d'un éclat de rire.

— Vous deviendrez ministre, dit Nathalie.

— Je l'espère bien, répondit Honoré de Carthon.

IV

MANŒUVRES.

Pour vivre dans le monde, il faut savoir traiter avec les hommes; il faut connaître les instruments qui donnent prise sur eux, il faut calculer l'action et la réaction de l'intérêt particulier.

J.-J. ROUSSEAU.

Il est une foule de cas où les femmes ne sont autre chose que les appoints d'un marché politique.

BARNABÉ CRUX.

La famille de Carthon ne tarda pas à mettre ses projets à exécution. Le comte fut circonvenu de toutes parts, accablé de prévenances et de délicates politesses. Honoré de Carthon était chef, à la Chambre des députés, d'une de ces sections flottantes, toujours prêtes à faire pencher à droite ou à gauche une douteuse majorité. Il avait su donner à cette position prudente tout le coloris d'une généreuse indépendance. Son hermaphrodisme politique le faisait craindre et rechercher également des deux partis, autour desquels lui et les siens caracolaient en vrais pandours

parlementaires. En lui se trouvait représenté cet éclectisme politique qui avait la prétention de fusionner les idées comme des liquides : tartufisme encore nouveau à cette époque, et qu'avaient adopté tous les gens qui ne voulaient point de cocarde à leurs chapeaux ; transaction cachée de la conscience et de la peur ; espèce de juste milieu entre l'honneur et l'infamie.

Honoré de Carthon avait, du reste, adopté cette non intervention plutôt par calcul que par pudeur. C'était un homme dévoué, par nature, au parti qui pouvait l'élever ; mais la prudence avait chez lui borné l'ambition et la cupidité. En fouillant d'une main dans la fange pour en retirer l'or et les honneurs, il gardait son autre main pure et tendue vers ceux qui avaient refusé la corruption. Il s'était partagé lui-même en deux êtres : à l'un il avait confié son ambition, à l'autre sa probité. Aussi y avait-il en lui une complaisance pour toutes les lâchetées fructueuses, une sympathie pour tous les nobles élans. L'infamie et l'honneur vivaient en communauté dans son âme.

On conçoit combien cette position dut rendre facile un rapprochement entre lui et le comte, qui occupait un des rangs les plus distingués dans le parti royaliste. Rien de ce qui pouvait capter celui-ci ne fut négligé. Un journal, qu'Honoré de Carthon avait à sa dévotion, fut chargé de distribuer quotidiennement des éloges au comte, et l'on eut soin de faire savoir à ce dernier quelle main avait allumé l'encensoir.

Deux ou trois fois, en prenant la parole à la tribune, le député du tiers parti fit allusion au talent élevé et au noble caractère de *l'un des honorables préopinants*, qui n'était autre que le père d'Ernestine. Les journaux, qui remarquèrent cette galanterie constitutionnelle, en conclurent un changement de ministère et une réaction royaliste. Ils

imprimèrent, à ce sujet, de fort beaux articles, à la suite desquels *le Constitutionnel* fut condamné à deux mille francs d'amende, et *la Gazette de France* perdit son principal rédacteur, tué dans une rencontre par le gérant du *Courrier Français*.

Cependant, le comte s'était bientôt aperçu des projets de la famille de Carthon. Les mêmes raisons qui avaient fait à ceux-ci désirer son alliance la lui firent envisager à lui-même sous un jour favorable. Il se prêta donc volontiers à toutes les avances qui lui furent faites, et bientôt les deux frères pensèrent qu'ils pouvaient hasarder directement une proposition. Le comte la reçut avec politesse, mais sans trop d'empressement, voulant garder tous ses avantages pour la discussion de la dot. Le duc, qui traitait cette affaire, s'aperçut de la réserve du père d'Ernestine sans s'en inquiéter.

C'étaient deux hommes qui connaissaient le monde. Après s'être éprouvés, ils se décidèrent à agir avec franchise, par l'impuissance reconnue de se tromper réciproquement.

Pendant ce temps rien n'avait été négligé par Nathalie pour étouffer chez Ernestine un amour contraire à ses projets. Elle avait entraîné la jeune fille dans un tourbillon de fêtes si étourdissant, qu'Alphonse ne put bientôt la voir qu'en passant et devant des tierces personnes. Il y avait bien parfois, chez la jeune comtesse, comme un remords de cette vie mondaine; parfois son souvenir se reportait sur le jeune homme auquel elle avait fait des promesses et dont elle se sentait détacher chaque jour : mais le bruit des fêtes étouffait bientôt ces voix secrètes; de beaux danseurs venaient lui dire tout bas qu'elle était belle; elle voyait la foule se ranger devant ses pas pour l'admirer; elle entendait un murmure flatteur qui bruissait derrière

elle, après son passage! Quel moyen de retenir une triste impression, au milieu de tant d'enivrement! Puis, Nathalie ne la quittait pas; Nathalie était près d'elle, comme son mauvais ange, déshabillant pièce à pièce son âme de ses langes d'enfance, et l'habituant à sa nudité. C'était sans rudesse, c'était au milieu des cajoleries de l'amitié, qu'elle détachait ainsi les croyances de son cœur, et Ernestine ne pouvait s'en effrayer ni presque s'en apercevoir; car la main qui lui donnait sa couronne de jeune fille était adroite et légère, la voix qui la tentait était pleine de promesse et de mélodie. On ne choquait pas rudement ses amours, on ne blâmait pas ses cultes de cœur : loin de là! Nathalie vantait avec elle le généreux caractère d'Alphonse; elle avouait avec elle qu'il eût été bien doux de poser son bras, pour la vie, sur le bras de ce jeune homme si puissant et si beau; mais, toujours un soupir terminait ses éloges, toujours avec tristesse et douceur Nathalie démontrait l'impossibilité de cette union et le danger de s'arrêter à une pareille espérance. Ainsi Ernestine s'accoutumait insensiblement à ne plus croire elle-même à la possibilité du bonheur.

— Eh bien! disait-elle alors, je ne me marierai pas, car je ne veux être à nul autre qu'à lui.

Nathalie souriait légèrement, en secouant la tête.

— Le pourras-tu, chère enfant? répondait-elle; auras-tu le courage de désoler ton père? Pourquoi faire un demi-sacrifice?

Ernestine ne répondait rien; mais l'espérance était éteinte chez elle; et l'âme humaine ne peut s'accroupir dans un long désespoir: on oublie bien vite le bonheur que l'on ne croit plus pouvoir obtenir.

Cependant le comte et Honoré de Carthon étaient tombés d'accord sur une union qu'ils désiraient tous deux. Une

affaire commerciale servit de préliminaire à l'alliance projetée. Ils acquirent en commun des minières que l'on vendait alors en Alsace.

Avant cet achat, le comte avait eu quelques pourparlers avec le président du conseil; mais rien ne transpira sur ces entrevues. On remarqua seulement que deux projets du gouvernement, contraires à la liberté publique, passèrent à la Chambre des députés, grâce au tiers parti, dont Honoré était chef. Quinze jours après, le *Moniteur* contenait un long rapport du ministre de la guerre sur la nécessité de changer les baïonnettes de l'armée, et l'on sut qu'un marché de plusieurs millions avait été passé, à ce sujet, avec les forges de fer récemment vendues en Alsace.

Mais c'était là des faits vagues et insignifiants. Un journal ayant voulu en tirer quelques déductions défavorables à l'indépendance du député de l'Isère, Honoré de Carthon lui adressa une lettre pleine de dignité, où le nom de la charte se trouvait à chaque paragraphe. Il fut dès lors bien prouvé, pour tout le monde, que l'honorable représentant était demeuré aussi pur et aussi incorruptible que par le passé.

Cependant, la présence d'un homme habile dans lequel on eût une entière confiance était indispensable aux minières nouvellement acquises; d'après l'avis d'Honoré, le comte y envoya Alphonse avec les pouvoirs les plus étendus.

Depuis quelque temps de bien amères pensées préoccupaient le jeune secrétaire. Il voyait l'entraînement auquel cédait insensiblement Ernestine. Il sentait se dénouer chaque jour le lien qui avait uni le cœur de la jeune fille au sien. Plusieurs fois il avait essayé de se plaindre; alors Ernestine avait pleuré, avait laissé tomber

quelques douces paroles, et, facile à l'espoir, il avait cru encore à son amour ! Il sentait pourtant que la quitter c'était la perdre à jamais, et qu'elle ne serait pas assez forte, lui absent, pour résister aux séductions du monde. D'un autre côté, refuser d'obéir au comte était impossible ; c'eût été rompre avec lui sans motif apparent. Du moins s'il avait pu voir Ernestine avant le départ !... mais tout avait été prévu ; la veille même, elle était partie avec madame de Carthon pour la campagne, et l'on ignorait l'époque précise de son retour. Alphonse comprit qu'il devait se résigner. Il se hasarda, du moins, à écrire ; sa lettre fut confiée à une femme de chambre d'Ernestine, dont il avait éprouvé déjà la discrétion et le dévouement.

Le lendemain même du départ d'Alphonse pour l'Alsace, le comte alla rejoindre sa fille avec Honoré. Ernestine remarqua que ce dernier l'entourait de politesses et d'attentions inusitées. Elle n'eut pas longtemps à en chercher la cause : deux jours après, son père la prit à part et lui annonça que son mariage avec M. de Carthon était arrêté.

Ernestine fut saisie au point de chanceler. Elle chercha un fauteuil pour s'appuyer.

— Qu'avez-vous ? dit le comte.

— Mon père ! cria la jeune fille... mon père !...

Ses mains se croisèrent, tout son corps tremblait, mais, étouffée de sanglots, elle ne put continuer.

Le comte ne parut pas la comprendre.

— Allons, enfant, remettez-vous. Il n'y a rien là qui puisse vous troubler. C'est un excellent mariage et qui peut vous conduire à tout.

Dans ce moment Honoré de Carthon entra.

— Venez, mon cher ami, dit le comte en lui tendant la main. Ernestine est prévenue. Voilà votre femme.

Honoré s'avança avec une politesse pleine de grâce, prit la main de la jeune fille, la porta à ses lèvres.

— Et puis-je espérer que mes prétentions aient reçu l'approbation de Mademoiselle ? dit-il.

— Qui pourrait en douter ? vous vous convenez si parfaitement !

Honoré avait trop de tact et de savoir-vivre pour insister davantage.

— Venez, mon cher, reprit le père d'Ernestine, et laissons un instant cette enfant se remettre. Elle vient d'apprendre si subitement l'honneur que vous nous faites, qu'elle en est encore toute saisie.

Le député salua et sortit avec son beau-père.

Ernestine versa bien des larmes, mais sans que sa douleur changeât rien aux projets de son père. Le comte feignit de ne remarquer ni sa pâleur ni ses yeux rougis. Un jour elle voulut se jeter dans ses bras et lui confier son secret; il la repoussa doucement, en lui disant :

— Calmez-vous, Ernestine, vous êtes folle, enfant.

Et après l'avoir embrassée au front il se retira.

Car le comte était un de ces pères qu'aucune faiblesse de cœur ne saisit devant les souffrances de leurs enfants, quand ils ont jugé ces souffrances nécessaires; un de ces pères qui règlent d'avance leur tendresse comme la dépense de leur maison, et qui ne dépassent jamais leur budjet d'affection ou d'argent; arithméticiens de sentiments, dont les prières et les larmes ne peuvent déranger l'amour régulier, et qui coordonnent les mouvements de leurs cœurs dans le calcul général de la vie.

L'honorable député n'avait pas été sans deviner qu'un amour caché causait les douleurs d'Ernestine. Mais il avait tout disposé pour son union avec Honoré de Carthon, et des pleurs de femme ne pouvaient renverser des projets aussi résolûment formés. Il aimait sa fille, mais de cette affection qui distribue, jour par jour, à l'enfant, sa part légale de bonheur et de caresse; de cette affection de propriétaire soigneux pour la chose qui lui appartient. Attachement d'habitude, qui fait dire de vous, dans le monde, que vous êtes un bon mari ou un bon père, et auquel vous ne sacrifieriez ni une volonté ni une passion.

Il savait d'ailleurs que le temps guérit toujours ces blessures des cœurs battant sous les cachemires et la soie. Ce fut ce qui arriva.

Les pleurs d'Ernestine ne pouvaient toujours couler. Ils se tarirent pour faire place à une tristesse qui, elle-même, se dissipa peu à peu. La jeune comtesse, encouragée par Nathalie, s'habitua à regarder sa soumission comme un louable sacrifice fait aux volontés de son père. Elle habilla sa lâcheté d'une robe de dévouement, et finit par croire, de bonne foi, à ce déguisement hypocrite. Elle adora saintement son infidélité, qu'elle appela sublime courage. Loin d'éprouver des remords, elle s'admira, elle se respecta comme une noble victime. Les fêtes vinrent bientôt augmenter son angélique résignation. On reçut beaucoup de monde à la campagne, et Ernestine, plus recherchée et plus louée que jamais, prit en patience sa généreuse infortune, en dansant des galopes et des monférines.

Un mois s'écoula ainsi; on songea enfin à retourner à Paris. A cette pensée, Ernestine éprouva quelque trouble; mais Nathalie eut soin de l'avertir sans affectation du départ d'Alphonse pour l'Alsace. La pensée qu'elle ne le

trouverait pas en descendant de voiture rassura un peu la jeune fille.

En arrivant pourtant elle tremblait. Il lui semblait toujours qu'elle allait le voir au balcon de l'hôtel, et que sa main serait la première qui s'étendrait devant elle quand la portière s'ouvrirait. Heureusement ses craintes ne se réalisèrent point : Alphonse était parti depuis longtemps.

Elle monta à sa chambre, qu'elle trouva dans l'état où elle l'avait laissée lors de son départ précipité. Sur sa toilette était encore une rose desséchée qu'Alphonse lui avait donnée au dernier bal. Cette vue lui serra le cœur.

Mais, en jetant les yeux sur sa cheminée, elle poussa tout à coup une exclamation, rougit et saisit une lettre dont elle venait de reconnaître l'écriture.

C'était celle que le secrétaire lui avait écrite avant de partir.

V

UNE JEUNE FILLE ET UN DÉPUTÉ.

> Ce qui prouve combien il y a de bonté naturelle dans le cœur humain, c'est que rien ne le séduit plus facilement que l'apparence de la générosité et de l'élévation des sentiments. MADAME DE STAEL.

> La vie est un tripot où la moitié des joueurs trompe l'autre. BARNABÉ-CRUX.

> Le cœur humain ne peut lutter longtemps contre une espérance perdue. GEORGE SAND.

Le jour était tombé : cependant les rideaux du salon du comte avaient été abaissés, comme pour diminuer encore la clarté. On ne distinguait, dans l'appartement, que les larges dorures des tableaux qui brillaient dans l'ombre, et les facettes chatoyantes d'un lustre de cristal suspendu au plafond. Les portes avaient été fermées avec soin, et un feu abandonné s'assoupissait au foyer. Tout respirait la solitude et le recueillement; on eût dit que

ce lieu avait été apprêté pour quelque rendez-vous de mystère et de volupté.

Une femme était assise au fond de l'appartement; son visage était si pâle qu'il se détachait en blanc dans l'obscurité, comme celui d'une statue de marbre; près d'elle, un homme tranquillement étendu sur un canapé semblait attendre.

C'étaient Honoré de Carthon et Ernestine.

La jeune fille s'était décidée à cette démarche désespérée après un jour et une nuit d'angoisses déchirantes. La lettre d'Alphonse l'avait si fortement émue, que tout lui avait semblé préférable au malheur d'épouser Honoré de Carthon. Le franc et pur amour que respirait cet adieu du jeune homme avait subitement brisé tout l'échafaudage d'excuses qu'elle avait dressé autour de son cœur pour le défendre du remords. Ce qu'il y avait encore de généreux en elle se révolta à cette lecture; elle eut honte d'elle-même. Alors, comme ces lâches qui, poussés à bout, deviennent téméraires, elle passa de sa résignation indifférente à un désespoir exagéré. Son exaltation s'accrut dans les larmes et dans la solitude, et bientôt elle se décida à une démarche extrême qui devait la sauver ou la perdre entièrement. Elle résolut de tout déclarer à monsieur de Carthon, et d'en appeler à sa générosité.

Cependant, prête à effectuer ce projet conçu dans l'égarement de la fièvre et de l'insomnie, elle sentait le courage lui faillir. Déjà toute sa confiance avait fait place à l'embarras et à la honte.

Depuis quelques minutes elle était assise près du député, qu'elle avait mandé, et elle ne savait comment débuter dans cette difficile explication.

Honoré avait remarqué son trouble, mais sans cher-

cher à le dissiper. Une soupçonneuse prudence régnait dans toutes ses manières, comme s'il eût senti la nécessité de se tenir sur la réserve dans l'explication qui allait avoir lieu.

Enfin, Ernestine sentit qu'il devenait plus embarrassant encore de se taire que de parler.

— J'ai voulu vous voir seul... Monsieur... dit-elle d'une voix entrecoupée, et si basse, que son interlocuteur fut obligé de pencher la tête pour l'entendre. Dans quelque trouble que me jette la démarche... que je fais près de vous... j'ai cru devoir m'y résoudre.

Elle s'arrêta; mais Honoré de Carthon garda le silence.

Ernestine sentit s'accroître sa timidité. Elle commença à se repentir d'avoir entrepris cette explication, et, cependant, elle sentait l'impossibilité de la suspendre. Oubliant alors tous les discours qu'elle avait préparés avec soin, elle voulut aborder directement le sujet de cette entrevue.

— Monsieur, balbutia-t-elle, je voulais... j'aurais désiré... le projet de mon père...

Les larmes la gagnèrent, elle ne put continuer.

— Qu'avez-vous, mademoiselle Ernestine? Pourquoi ces larmes? Parlez sans crainte; ne devez-vous pas avoir toute confiance en moi?

— Ah! Monsieur, s'écria la jeune fille, soulagée par cette réponse, vous êtes bon et noble! Il dépend de vous de sécher mes pleurs...

— Comment cela?

— Cette union, dont vous êtes convenu avec mon père... je l'ai apprise subitement... Pardon!... Monsieur... Oh! ne vous offensez pas de mes paroles... Je sens tout ce que votre recherche à d'honorable pour moi; mais... je me

trouve heureuse telle que je suis... Un changement d'état m'épouvante.

Aux premiers mots d'Ernestine, Honoré avait tressailli; il se remit presque aussitôt, et répondit d'une voix émue.

— Ce que vous me dites là m'étonne et m'afflige. Quand votre père m'a présenté à vous, pour époux, et que vous avez laissé votre main aller dans la mienne, j'ai cru que vous aviez consenti...

— Ah! j'ai eu tort!... Pardonnez-moi; mais j'étais éperdue!... Je n'ai pu parler.

— Et moi, mademoiselle Ernestine, votre silence a dû me paraître une approbation. Moi, j'ai dû m'abandonner tout entier à une espérance de bonheur. Savez-vous qu'il est cruel de voir ainsi un seul mot briser en deux votre vie! Que n'ai-je pu deviner plus tôt le dégoût que je vous inspirais!

Honoré avait des larmes dans la voix; Ernestine était désespérée.

— Ne parlez pas de dégoût, Monsieur... Oh! vous me comprenez mal... Mon Dieu! je souffre de vous faire souffrir...

— Pourquoi me repousser, alors?

— Ne m'interrogez pas!

— Ernestine, dit le député en s'approchant davantage, je ne suis plus un enfant. En vous désirant pour épouse, je n'ai pas cédé à un caprice frivole. Non, je songeais à me reposer de l'agitation de la vie politique, à me créer une occupation pour mon intérieur; le soin de vous rendre heureuse!... J'aurais aimé vos goûts, joui de vos fantaisies. A l'âge mûr, auquel je touche, on aime toute cette nature adolescente qui vous embellit; cette naïveté qui nous parle de notre enfance. Vous auriez reteint ma vie,

que l'expérience a décolorée. Vous auriez lui sur mon me, comme un rayon d'aurore. Et, en retour de toutes les joies que je vous aurais dues, vous auriez pris, Ernestine, tout ce que ma vie pouvait vous offrir de bonheur : un beau nom, un rang dans le monde, le luxe, qui rend plus belle, la fortune, qui permet d'étendre la main partout où se promène le désir. Maintenant vous voulez que je renonce à tout cela ! Dites, est-ce bien de me montrer un beau rêve et de me l'ôter après ? Et cela pour une crainte que vous n'expliquez pas, pour une répugnance sans motif !

— Monsieur, oh ! ce n'est point un caprice ! croyez-moi ; quel plaisir trouverais-je à vous désoler ? Votre bonté me pénètre. Vous avez toute mon estime, toute mon amitié ; mais je ne puis, Monsieur.... je ne peux être votre femme.

— Et pourquoi cela ?

— Qui vous dit, s'écria la jeune comtesse avec un éclat de larmes, que je sois encore libre ? que je n'aie point fait des promesses auxquelles je doive être fidèle ? qu'il n'y ait pas quelqu'un à qui j'ai juré d'unir mon sort, avant de vous connaître ?

— Assez, mademoiselle Ernestine, je ne veux pas en entendre davantage. Vous avez déjà fait cette confidence à Nathalie ; elle m'en a parlé.

— Se peut-il !

— Et cependant je n'ai point renoncé à vous, car je savais que ces promesses étaient vaines. Vous avez cédé à l'exaltation d'un cœur chaud et pur, vous avez pris un rêve pour une espérance....

— Qu'importe ? j'ai promis.

— La promesse d'une chose impossible est nulle, Ernestine. Aviez-vous donc compté sur quelque miracle ?

— J'avais compté sur le temps... sur le hasard....

— Écoutez-moi. Je suis plus vieux que vous, je connais mieux la vie, et je puis juger avec sang-froid ce que vous jugez avec passion. Moi aussi je sais comprendre avec le cœur. Dieu m'est témoin que s'il ne fallait que renoncer à mes espérances pour vous assurer une union capable de vous rendre heureuse, je ne balancerais pas un instant. Mais, il n'en est pas ainsi. Vous n'êtes point faite, Ernestine, pour une obscure et misérable position. Lors même que vous voudriez vous y cacher, votre père s'y opposerait, car il vous aime et vous désire heureuse. Cependant, si je me trompais, si mes prétentions seules empêchaient la réussite de vos projets, parlez, Ernestine, et je suis prêt à renoncer à vous, quelque peine que j'en doive souffrir. Vous vous êtes confiée à moi; vous avez pensé que j'étais capable de sacrifier mon bonheur au vôtre; merci, je ne faillirai pas à cette généreuse confiance. Ernestine, la main sur votre cœur, répondez-moi. Espérez-vous obtenir celui que vous aimez, si je me retire? Le véritable obstacle, est-ce moi ou lui-même?

— Je ne puis mentir, dit la jeune comtesse en pleurant, c'est lui-même!

— C'est vous qui l'avez dit, Ernestine. Maintenant vous avez réglé ma conduite. Puisqu'une main plus chère ne peut vous donner le bonheur, permettez que ce soit la mienne. Bientôt, je l'espère, au milieu des soins d'une tendre amitié, vous oublierez une imprudente illusion. Votre époux, Ernestine, sera peu exigeant; il ne vous demandera, pour tout son amour, qu'un peu de l'affection d'une sœur ou d'une amie. Dites, cela vous paraît-il trop?

— Oh, Monsieur! vous me confondez. Je voudrais vous répondre.... vous faire comprendre....

Honoré se leva.

— J'ai tout compris; assez sur ce sujet, maintenant. Il vous fait pleurer, il m'attriste; nous n'y reviendrons plus, n'est-ce pas? Je vous laisse seule. Ernestine, quand le cœur est troublé, il faut l'ombre et le silence. A demain.

Il porta la main de la jeune fille sur ses lèvres, et réussit à y laisser couler une larme.

Il sortit ensuite en portant son mouchoir vers ses yeux.

Ernestine le regarda partir d'un air de stupide étonnement.

Honoré, en rentrant chez sa belle-sœur, lui dit :

— Elle est à moi, mais ce n'a pas été sans peine. Il a fallu dépenser ce soir plus de rhétorique, avec cette petite fille, que pour trois projets de loi.

— C'est un noble caractère, disait Ernestine au même instant; pourquoi ne l'ai-je pas connu plus tôt?... ou jamais !

Mais elle ne pleurait plus.

SECONDE PARTIE

FEMME

I

DIX ANS APRÈS.

> Jamais les cœurs sensibles n'aimèrent les plaisirs bruyants, vain et stérile bonheur des gens qui ne sentent rien.
>
> J.-J. ROUSSEAU.
>
> Un tel hymen est l'enfer de ce monde.
>
> VOLTAIRE.

Alphonse Tersin était placé devant un immense bureau tout couvert de papiers, d'expéditions de jugements et de livres de droit. Dix ans l'avaient bien cruellement changé. Son visage était blême, maigri, et des cheveux gris retombaient des deux côtés sur ses tempes, laissant à découvert son haut front chauve.

Près de lui se trouvait assis un jeune homme d'environ vingt ans, à la chevelure blonde, à l'œil bleu et limpide, à la voix chaude, harmonieuse et pleine de caresse.

C'était Henri de Vernon, son pupille, arrivé à Paris seulement depuis quelques mois.

Alphonse Tersin, alors avocat en réputation, avait, peu d'années auparavant, sauvé la fortune du père d'Henri de Vernon ; et celui-ci en mourant lui avait légué le soin de veiller à l'héritage et à la conduite de son fils jusqu'à sa majorité.

Tersin avait d'abord accepté cette charge ainsi qu'un devoir; mais peu de temps lui avait suffi pour s'intéresser à son pupille comme à un fils.

En effet, jamais cœur de jeune homme n'avait été plus pur, plus candide, plus ardent pour le beau et le bien, que ne l'était celui de Henri ; jamais plus puissantes facultés ne s'étaient alliées à plus de générosité tendre et dévouée.

Déjà quelques essais heureux publiés par lui avaient fait concevoir à Tersin les plus brillantes espérances sur son talent. Au moment même où le jeune homme entra dans son cabinet, il achevait un article signé de son nom, qui venait de paraître dans l'une des *Revues* les plus célèbres de Paris.

— J'étais avec vous, Henri, dit l'avocat en souriant, et montrant au jeune auteur le journal qu'il avait devant lui. J'aime ce que vous avez écrit là ; mais j'aurais voulu le trouver ailleurs.

— Et pourquoi cela, Monsieur ?

— Parce que les hommes d'avenir ne doivent pas, comme la sibylle, écrire leurs oracles sur des feuilles volantes, et que d'ailleurs il y a toujours danger à ces publications morcelées et incomplètes.

C'est pourtant ainsi que se font les réputations promptes et les fortunes littéraires. Un journal est un crieur public qui apprend votre nom dans tous les carrefours.

— Et c'est justement cette facilité de profit et de succès que je redoute. Elle séduit et fait sacrifier les études consciencieuses à une littérature éphémère. Les journaux sont les maisons de prostitution de la pensée. Vous qui les faites, vous êtes le sérail mercenaire auquel la foule vient demander le plaisir d'un instant. Vous amusez, mais c'est tout. Aucun lien de confiance, d'admiration, d'amour ne rattache votre lecteur à vous. Lorsque vous faites un bon livre de bonne foi, vous pouvez vous dire : « Certes il y a par le monde quelqu'un pour qui cette œuvre sera une révélation de lui-même, quelqu'un qui m'aimera à cause d'elle. Mon livre va établir de mystérieuses alliances entre mon âme et d'autres âmes éparses dans la foule. Qui sait combien d'amis il va me faire! Combien de femmes, peut-être, qui vont devenir mes secrètes amantes, et pour lesquelles mon nom sera culte désormais! » Et ces persuasions parfument le cœur de je ne sais quelle fraîche confiance ; elles encouragent à être grand et loyal à son génie. Alors le travail sincère devient un besoin ; et l'on est beau parce que l'on tâche d'être vrai.

— Ah! ce que vous dites là, Monsieur, je le pensais comme vous, je l'ai senti bien des fois. Je n'ai pas confondu la gloire avec la célébrité. Moi aussi il me semble que le génie ne doit pas jeter chaque jour sa carte de visite au public, qu'il ne doit pas ressembler à ces femmes à la mode qui promènent partout leur beauté. Il faut que la muse habite le sanctuaire, qu'elle chante loin des vagues et des cabales. Jeune fille modeste, brodant près de sa mère, cultivant les roses de sa fenêtre, et regardant les étoiles, le soir, c'est dans ce doux et pur *retirement* qu'elle deviendra belle et digne de l'amour des cœurs choisis. Oui, je sens tout cela, Monsieur. Vous avez raison. Je n'écrirai plus dans les journaux.

— Et vous ferez bien, Henri; ne vous mêlez au monde que pour l'étudier. Mais, poëte des misères et des passions de la vie, il faut observer celle-ci d'après nature. Ne tombez pas non plus dans une exagération d'isolement qui vous empêcherait de connaître le milieu dans lequel vous êtes plongé. Voyez la société, pour la peindre. C'est une galerie où vous trouverez de quoi couvrir votre album. Vous continuez à voir le comte et sa famille?

— Toujours, Monsieur. On m'a reçu sur votre présentation, avec une bonté dont j'ai été touché.

Tersin sourit.

— Oui; oh! ce sont des gens fort bien nés, et prudents.

— Ils ont pour vous une estime et une admiration bien senties.

— Cela doit être; je les méprise, moi! j'ai leur infamie en portefeuille, et je n'aurais qu'à remuer un peu toutes ces existences, pour faire monter la fange qu'elles cachent au fond. Puis, ils savent que j'ai quelque influence, ils la ménagent.

Songez-y bien, ajouta l'avocat en souriant, je vous ai donné simplement une carte d'entrée pour voir la comédie de salon; mais n'allez pas prendre cela pour une réalité, et croire que ces gens sont autre chose que des acteurs qui jouent leur rôle.

— Vous exceptez sans doute de ce jugement madame Honoré de Carthon? dit le jeune homme en rougissant; celle-là ne peut tromper, car la sensibilité et la bienveillance rayonnent sur son visage. Elle paraît belle de sa bonté, encore plus que de sa beauté.

— Je n'excepte personne, Henri. Personne, entendez-vous?

L'avocat était devenu grave au nom de madame de

Carthon. Dans ce moment quelqu'un entra, et Henri de Vernon se retira.

Environ deux mois après cet entretien, Alphonse Tersin revenait d'un bal donné chez le comte, et auquel, contre son ordinaire, il avait assisté. Son jeune pupille était encore près de lui, et la voiture roulait rapidement sur le quai d'Orsay.

Alphonse paraissait sombre. Henri était préoccupé. Tous deux gardèrent un long silence. Enfin Tersin le rompit brusquement.

— Madame Honoré de Carthon vous plaît beaucoup, Henri?

Celui-ci tressaillit et devint pâle. Cette révélation subite de sa pensée la plus intime le déconcerta au point qu'il ne put répondre sur-le-champ.

— Beaucoup, dit-il enfin.

— Oh, beaucoup! reprit Tersin, en secouant la tête avec tristesse; on m'en avait averti, et je l'ai vu moi-même ce soir. Vous aimez cette femme.

— Moi, Monsieur?...

— A quoi bon ce mystère, Henri? Parce que mes cheveux tombent, et que mon front se ride, croyez-vous que je sois un vieillard sans cœur qui ne peut rien comprendre aux passions? Il fait nuit, Henri, vous ne voyez dans ce moment ni ces rides ni ces cheveux, vous n'entendez que ma voix qui vous parle, et c'est une voix encore jeune, une voix d'ami! Votre main, enfant. Causons d'amitié, et parlez-moi à cœur ouvert. Je ne vous verrai pas rougir.

— Vous êtes bien bon avec moi, monsieur Tersin; je ne puis ni ne veux vous tromper; mais la question que vous m'avez faite, je n'avais point osé encore me l'adresser à moi-même.

— Ne voyez-vous pas que vous ne pouvez vous passer un jour de cette femme? que vous la poursuivez partout? que vous êtes jaloux de ceux qui l'approchent? que ce soir, quand elle vous a parlé amicalement, en vous touchant de son éventail, vous êtes devenu pâle de joie et que le cœur a failli vous manquer, je le parie?... N'est-ce point de l'amour tout cela? Et elle-même, ne vous suit-elle pas partout du regard? ne voyez-vous pas qu'elle vous préfère à tout?

— Vous croyez? s'écria Henri.

— Je le crains, car je prévois les suites funestes d'une telle liaison. Si votre amour n'est qu'un sale désir, honnêtement habillé, je n'ai rien à dire; mais si, au contraire, cet attachement est pur et profond, prenez garde, Henri, car vous allez, les yeux bandés, sur un abîme. Vous ne savez point tous les périls que vous courez.

— Les choses n'en sont point là, Monsieur; un amour silencieux ne peut blesser la susceptibilité de l'époux le plus ombrageux, et...

— Vous me comprenez mal. Croyez-vous donc que je veuille vous faire peur du mari? Qu'importerait sa colère? Que me fait à moi qu'elle soit mariée? La faute d'une femme ne déshonore que celui qui en souffre, et non celui qui en profite. La société l'a voulu ainsi. Elle a enlevé aux croyances la garde des mœurs pour la remettre aux tribunaux de police correctionnelle. L'adultère n'est plus qu'une contrebande tarifée, comme celle du tabac, et l'on peut filouter, code en main, l'honneur d'un mari. Cela est bien, et cette loi nous va! D'ailleurs ce Carthon mérite tout. Y aurait-il encore une morale, que l'on pourrait lui en refuser les profits. Puis, ne sais-je pas aussi, moi, que le bonheur vaut bien qu'on l'achète, fût-ce par un crime? Si vous trouviez cet homme en travers de la porte

du paradis, je vous dirais : Tuez-le et entrez! Mais, prenez garde, Henri, le paradis que vous croyez voir, c'est l'enfer!

— Oh! si vous connaissiez Ernestine, Monsieur!

— Et qui vous dit que je ne la connais pas? Vous avez été séduit par quelques lueurs d'exaltation qui brillent en elle? Elle avait du cœur, cette femme. Ce n'est point sa faute si la société le lui a desséché. C'est un être malheureux qui n'a pu faire entièrement le vide dans son âme. Mais ne vous laissez prendre ni à la rêveuse tristesse que vous verrez parfois flotter sur son visage, ni à ses élans de sensibilité, ni à sa passion d'un instant. Tout cela est chez elle à fleur de cœur, rien ne va jusqu'au fond. Plaignez-la, cette femme, car elle doit bien souffrir; mais ne l'aimez pas, car le monde lui a ôté la puissance de rendre un homme heureux. Vous aurez toujours pour rivaux, dans son cœur, les bals, les diamants et les titres. Si elle vous aime aujourd'hui, c'est que son existence est déserte et tourmentée, c'est qu'elle cherche quelque chose à quoi se reprendre, qu'elle a trouvé l'amour sous sa main et qu'elle veut en essayer. C'est qu'après avoir tout usé, il lui est tombé dans la pensée de restreindre sa vie et qu'elle a rencontré chez vous un reflet de ses premières sensations, un souvenir de ses jeunes années. Elle espère se retremper dans cet attachement. Route obligée que suivent toutes ces femmes dont le monde a mangé le cœur! Quand l'ennui des fêtes est venu, elles tentent l'amour. Puis, ces aiguillons deviennent trop émoussés pour leur blasement, et alors elles essaient le vice! comme ces malheureux dont le palais, brûlé par l'ivresse, ne sent bientôt plus le bouquet des vins délicats, et qui cherchent un dernier chatouillement dans les liqueurs les plus âcres et les plus dévorantes.

Et ne croyez pas que votre contact puisse l'épurer ni la raviver, qu'un amour durable prenne jamais racine en elle ; non, la société l'a foudroyée. Au dehors, elle a conservé la forme humaine ; mais au dedans ce n'est plus que poussière. Lier votre cœur de jeune homme à ce cœur brûlé, c'est coudre une étoffe neuve à une vieille. Vous emporterez la pièce, Henri, je vous en avertis.

— Oh ! je ne veux pas vous croire, Monsieur. Non, si cet ange était ce que vous dites, il faudrait douter de tout. Cela ne peut être ; et quand cela serait, je ne voudrais pas le savoir. Ah ! vous ne m'éveilleriez pas, si vous saviez combien mon songe est doux et beau !

— Et croyez-vous que je ne le connaisse pas ? Pensez-vous donc que je sois arrivé où je suis sans avoir aussi dormi quelque temps dans mes illusions ? Et qui n'a rêvé, au moins une fois, une femme dont il pût faire sa madone ? J'ai caressé toutes ces chimères, et je sais que lorsqu'elles sont perdues, il faut s'envelopper la tête comme César, et attendre que la vie ait achevé de vous tuer.

— Pourquoi voulez-vous me les ôter, alors ?

— C'est parce que je veux vous les conserver, au contraire, que je vous crie de prendre garde. Je vous vois avec épouvante prêt à tomber comme moi dans l'indifférence et le mépris. Ah ! vous ne savez pas ce que c'est, enfant, que de s'envelopper dans l'amertume de son doute comme dans un suaire ! que de croiser ses bras sur sa poitrine, A JAMAIS ! pour ne plus les rouvrir !... Vois-tu, Henri, quand l'incrédulité et le dédain pour tout vous prennent à la gorge, il n'y a plus pour vous rien de doux sur la terre. Vous devenez le démon qui flétrit les fleurs qu'il voudrait cueillir ; vous lisez à travers les poitrines ; vous devinez la cause de chaque chose ; vous n'avez plus

même le bénéfice de l'erreur. Oh ! l'indifférence, vois-tu ! c'est la lèpre ! elle rejette hors de la création, sépare de tout... et l'on n'en guérit pas ! Je le sais, moi, mon Dieu ! oh ! je le sais !

La voix de Tersin était toute vibrante de larmes.

— Moi aussi je comprends tout cela, dit le jeune homme avec émotion; mais la souffrance vous a rendu défiant, mon ami, vous venez de le dire. Vous pouvez douter d'une âme qui mérite que l'on croie en elle. Pensez-vous donc que tous les cœurs se corrompent sous la soie, et que rien de pur, de dévoué et de fidèle ne puisse se cacher sous cette écorce mondaine?

— Écoutez-moi, s'écria l'avocat en saisissant la main de son pupille. Il le faut!

Ceci est une vieille histoire. Il y a dix ans au moins de cela, j'étais jeune encore et j'avais confiance, quoiqu'une fois déjà j'eusse été trompé.

Il tomba dans ma nuit une jeune fille de dix-sept ans, plus belle et plus ingénue que je ne puis le dire. Elle prit en pitié ma tristesse, et bientôt je sentis qu'elle voulait m'aimer.

Je résistai d'abord, car j'avais peur. Je savais que cet attachement pourrait se briser quelque jour, et que tout le bonheur de ma vie resterait au bout! Mais elle pleura, et ma prudence fut oubliée.

Oh! alors le ciel descendit en terre pour moi.

Cela dura des mois entiers. Je commençais à rire de mes craintes d'autrefois; je me demandais s'il était vrai que j'eusse pu redouter la fin d'un tel amour.

Je partis pourtant, forcé que j'y étais, et je fus deux mois absent.

Quand je revins !..

La jeune fille s'appelait MADAME HONORÉ DE CARTHON.

Henri poussa un cri.

— Cette histoire est instructive, qu'en dites-vous? demanda Alphonse avec un sourire à faire pleurer.

Mais le jeune homme n'entendit pas. Sa tête s'était plongée dans ses deux mains avec un sourd gémissement, et les larmes passaient à travers ses doigts entr'ouverts.

Tous deux restèrent longtemps silencieux.

— Eh bien! Henri, dit enfin Tersin en se penchant vers son pupille, eh bien! n'avez-vous rien à répondre?

— Je l'aime! dit le jeune homme en sanglotant.

II

LA PETITE FILLE.

> L'unique soin des enfants est de trouver l'endroit faible de leurs maîtres comme de tous ceux à qui ils sont soumis; dès qu'ils ont pu les entamer, ils gagnent là-dessus et prennent sur eux un ascendant qu'ils ne perdent plus. LA BRUYÈRE.
>
> Toute méchanceté vient de faiblesse; l'enfant est méchant parce qu'il est faible. J.-J. ROUSSEAU.
>
> Point de mère, point d'enfants. Entre eux les devoirs sont réciproques, et s'ils sont mal remplis d'un côté, ils seront négligés de l'autre. LE MÊME.

Neuf heures venaient de sonner à l'horloge de la petite chapelle que le conseiller d'État M. Honoré de Carthon avait fait bâtir depuis peu à son château de Saint-Cloud. Une petite fille, âgée de sept ans environ, descendait les grands escaliers, en tenant la main de sa bonne. Comme elle arrivait sur un des paliers, une porte s'ouvrit, et M. Honoré de

Carthon parut en robe de chambre et des journaux à la main.

— D'où viens-tu donc, Élisabeth? dit-il à l'enfant en passant une main dans ses cheveux.

— Je viens de me lever, mon papa.

— Mais tu ne couches pas en haut?

— Pardonnez-moi, Monsieur, répondit la femme de chambre, madame l'a fait monter depuis quelque temps.

— Et pourquoi ce changement?

— Je ne sais, monsieur; on avait, je crois, besoin de cette chambre.

— Oui, pour la donner au monsieur pâle, dit la petite, en relevant la tête d'un air colère et menaçant.

Le conseiller d'État regarda la femme de chambre, comme pour lui demander une explication.

— C'est M. Henri de Vernon qu'Élisabeth appelle ainsi.

— M. Henri de Vernon occupe donc cette chambre?

— Oui, Monsieur.

Honoré ne répliqua rien, il se retourna vers le couloir, y jeta un regard rapide; mais il eût été impossible de dire si ce regard avait pour but de remarquer la proximité de la chambre en question de l'appartement d'Ernestine, ou si c'était un mouvement simplement instinctif et sans intention. En tout cas, il se contenta de frapper deux ou trois coups légers sur les joues de la petite Élisabeth, en lui recommandant d'être bien obéissante, et il s'éloigna sans l'embrasser.

L'enfant se dirigea, avec sa bonne, vers la chambre de sa mère.

La porte était entr'ouverte; Élisabeth la poussa doucement. Madame de Carthon lui tournait le dos; elle était assise, la tête appuyée sur l'une de ses mains, regardant avec attention un médaillon qu'elle tenait de l'autre.

La petite fille s'approcha doucement et sans que le bruit de ses pas, étouffés par un riche tapis, avertît sa mère de son approche. Elle grimpa avec précaution sur un fauteuil placé derrière celle-ci, et passa sa tête par-dessus son épaule.

— Le portrait du monsieur pâle! dit-elle, en poussant un éclat de rire bref et aigu.

Madame de Carthon jeta un cri, et se leva si brusquement qu'elle faillit renverser la petite.

— Misérable enfant! s'écria-t-elle en apercevant sa fille, quelle peur tu m'as faite! Descends de là, descends... Mon Dieu!.. j'en tremble encore.

Et la jeune femme, toute troublée, se rassit.

— Pourquoi ne frappez-vous pas, Thérèse? reprit-elle en s'adressant à la bonne; vous aviez donc laissé la porte de ma chambre ouverte en vous en allant? Voyez, vous m'exposez à être surprise; ce pouvait être un autre aussi bien que cet enfant. Vous êtes bien peu attentive, bien peu attachée.

Thérèse parut comprendre la gravité du reproche, car elle se contenta de répondre avec timidité :

— Cela ne m'arrivera plus, Madame.

— Et vous, Élisabeth, continua Ernestine, je ne veux pas que vous me fassiez peur ainsi. Si cela vous arrive encore, vous ne viendrez plus chez moi.

L'enfant ne répondit rien, mais resta debout, les deux mains dans ses poches de tablier, l'air boudeur et maugracieux.

Madame de Carthon cacha dans son sein le médaillon qu'elle avait encore à la main.

Élisabeth la regardait faire.

— Viens ici, dit la jeune mère.

La petite s'approcha lentement.

— Embrasse-moi, voyons, et ne garde pas cette figure de mauvaise humeur.

En parlant ainsi, Ernestine l'attira contre ses genoux et renversa sa tête en arrière en l'embrassant. Le visage brun d'Élisabeth parut alors tout entier dégagé de ses cheveux d'un noir bleuâtre.

Il y avait quelque chose d'étrange dans les traits de cette enfant. Ils rappelaient ceux d'Ernestine, mais comme Satan rappelle l'ange après sa chute. Son œil rond lançait un regard âpre, pointu, qui gênait; le rire ne sortait de ses lèvres minces que par bouffées rapides et éclatantes; l'habitude de son visage était grave, mais d'une gravité sans calme, mélangée de je ne sais quelle mobilité raide et métallique, comme pourrait l'être celle d'un masque articulé.

Si parfois une expression de douceur faisait fléchir le sérieux de sa physionomie, c'était une douceur rusée, comme celle d'un chat, une douceur qui ne passait point l'épiderme, et qui n'était pas montée du cœur au visage. Cependant, après une étude attentive de ses traits, on y découvrait un reflet d'Ernestine et d'Honoré de Carthon : c'était l'âme de ce dernier, perçant à travers l'enveloppe de la seconde. Cette enfant révélait quelque mauvaise nature au berceau.

Madame de Carthon sembla être saisie de cette même pensée, car elle releva brusquement la petite, et lui dit :

— Maintenant, va jouer dans le petit bois, Élisabeth, et sois sage; je te verrai de ma fenêtre.

— Je ne veux pas aller dans le petit bois, répondit l'enfant.

— Pourquoi cela?

— Hier j'étais là, et le monsieur pâle m'a renvoyée. Il m'a dit d'aller jouer dans le grand jardin.

— Parce que tu le dérangeais, sans doute. Peut-être il voulait lire.

— Oh ! non, car tu es venue de suite après, et il est allé se promener avec toi.

Ernestine fit un geste d'impatience.

— Que vous importe, Mademoiselle ? dit-elle à l'enfant, vous avez toujours quelques plaintes à faire de monsieur Henri !

— Je n'aime pas le monsieur pâle, répliqua la petite d'une voix sourde, et en secouant sa chevelure noire comme une crinière.

— Méchante enfant ! et pourquoi ? lui qui vous donne des bonbons ! Emmenez-la, Thérèse. Allez, Mademoiselle, je ne vous aime pas !

Élisabeth prit la main de sa bonne en jetant à sa mère un regard irrité.

Dès qu'elles furent dehors, Thérèse la secoua rudement par le bras.

— Vilaine petite, pourquoi fâches-tu ta mère ainsi ? Il ne faut jamais dire que tu l'as vue avec M. Henri ; jamais, entends-tu ? ou tu lui feras bien du chagrin.

— Et cela fera-t-il aussi du chagrin au monsieur pâle ?

— Sans doute. Tais-toi ; ne pense plus à lui, et occupe-toi de tes jeux.

— Ah ! je pourrai faire du chagrin au monsieur pâle, répéta la petite fille !

Et elle sourit.

III

EXPLICATIONS.

> Êtes-vous donc déjà blasée sur le reste, belle dame ? C'est de l'amour maternel qu'il vous faut maintenant ? Le caprice vous en prend trop tôt, vraiment !
>
> MICHEL MASSON.

Mais d'où pouvait donc venir cette haine d'Élisabeth pour Henri de Vernon ? Quelle offense avait amassé tant de ressentiment dans une si jeune âme ?

C'était une longue histoire que nul n'avait cherché à suivre ni à connaître ; pour la raconter, nous serons obligé de reprendre d'un peu plus haut.

Lorsque Ernestine devint enceinte, deux ans après son mariage, elle en ressentit d'abord un vif dépit. Elle s'affligea à la pensée qu'une grossesse allait lui gâter la taille et lui ôter cette virginale expression qui la faisait prendre par les étrangers pour une demoiselle à marier ; mais ce

sentiment fut court. Bientôt elle éprouva ce mystérieux instinct de mère, le seul qu'il n'ait point été donné à la société de détruire; elle devint fière d'avance de cette ombre d'être humain qu'elle portait en elle; elle se respecta, comme si elle eût senti que désormais elle avait sur la terre une tâche d'utilité à remplir; elle aima d'avance cet enfant inconnu qu'elle sentait remuer au-dessous de son cœur. La nouveauté de ce sentiment vint encore en accroître la vivacité. Ernestine reporta sur lui tout ce qui lui restait d'enthousiasme. C'était quelque chose d'inaccoutumé à ressentir; une passion à mettre dans sa vie à la place de plaisirs déjà presque épuisés. Elle se fit d'avance mille images charmantes de sa nouvelle existence, toute de dévouement; elle rêvait l'enfance entourée de toute cette poésie que nous lui prêtons, comme ses langes, qui vient de nous-mêmes et non d'elle. Aussi, fut-ce avec des transports d'ivresse qu'elle embrassa la fille qui lui était née.

Le peu de joie que témoigna Honoré de Carthon, lorsqu'il apprit le sexe de l'enfant, accrut encore l'amour d'Ernestine, en y ajoutant le charme d'une contradiction. Elle ne voulut confier à personne le soin de la nourrir. Il lui semblait que c'eût été mettre sa maternité en société avec une autre femme. Elle-même voulut veiller sa fille, apaiser ses plaintes, étudier ses capricieuses fantaisies.

Ce fut pour elle mille soins charmants et nouveaux. Ce balancement du berceau, ces cris de nouveau-né, ces chants de nourrice pour l'endormir; tout cela était un monde inconnu qui s'ouvrait devant elle. Elle était heureuse comme le jour de son premier bal, ou de sa première communion.

Mais bientôt la fatigue amortit son zèle. Elle se vit dans une glace blême et les traits tirés; elle en pleura de cha-

grin. Puis, Élisabeth grandissait sans réaliser ses rêves ; Élisabeth était, comme toutes les autres petites filles de son âge, uniquement et brutalement occupée de vivre. Son amour était de la faim. De sa mère, elle ne connaissait et ne cherchait que le sein qui la nourrissait.

— Regarde-moi donc, petite, disait quelquefois la jeune femme, dans ses folles tendresses de mère ; tu m'aimes bien, n'est-ce pas, petite ?

Et la petite jetait sur elle son regard vague et stupide, et ses yeux ne disaient rien, les ingrats ! quand ceux de sa mère brillaient d'amour.

Alors celle-ci secouait la tête tristement, car elle voyait qu'un enfant c'était déjà comme un homme : un je ne sais quoi de chair, pétri avec de l'égoïsme.

Ses belles illusions s'envolèrent, et son ardeur maternelle se ralentit.

Puis l'hiver était venu, et avec lui les fêtes.

Elle se rappela alors que le monde lui imposait des devoirs ; elle avait accompli, et au delà, les fonctions de mère, sa fille avait été nourrie de son propre lait : maintenant elle pouvait s'en occuper moins exclusivement. Tant qu'Élisabeth n'avait été qu'une masse inerte qu'il fallait laver et nourrir, c'eût été chose honteuse de la livrer à des soins étrangers ; mais aujourd'hui, qu'elle allait sentir et connaître, aujourd'hui qu'il était descendu une âme dans son corps, et qu'elle allait devenir un ange ou un démon, qu'était-il tant besoin de l'exclusive attention d'une mère ?

Tout le monde pouvait la remplacer désormais ; l'enfant était sevrée !

On fit comprendre tout cela à madame Honoré de Carthon, d'autant plus facilement que son éloignement momentané du monde l'avait réattirée vers ses joies. Les meilleures mères d'ailleurs ne faisaient-elles pas ainsi ?

Elle se résigna donc à reprendre ses habitudes d'autrefois ; surveillant, à ses moments perdus, les soins que l'on donnait à Élisabeth.

Celle-ci avança en âge, ainsi confiée à des mains louées. Elle grandit au milieu des mercenaires, entendant calculer ce que chaque action rapporterait, et sa jeune âme se modela sur cet égoïsme à gages. Ernestine s'aperçut de la sécheresse de cœur qui se développait chez sa fille ; elle vit qu'elle économisait déjà ses caresses (seule chose qu'elle eût à donner), pour en tirer le plus de parti possible. Un jour, un étranger qui était venu voir M. Honoré de Carthon voulut la prendre dans ses bras ; il était laid, et elle se refusa avec de grands cris à ses caresses : sa mère l'attira vers elle, et lui fit des reproches tout bas, en l'engageant à ne point fuir ce monsieur.

— Que me donneras-tu, si je l'embrasse ? répondit l'enfant en la regardant.

Toute son éducation était dans ces mots.

Mais les efforts que fit madame de Carthon, dans le but de détruire ce caractère naissant, n'eurent ni assez de suite ni assez d'énergie pour produire un résultat. Peut-être aussi y avait-il chez cette enfant une nature malheureuse, incapable de tourner au dévouement : l'âme de son père pouvait avoir été contagieuse, car qui sait jusqu'à quel point les mauvais penchants ne sont pas héréditaires comme les maladies ?

Quoi qu'il en soit, Ernestine, trompée dans ses espérances de mère, chercha ailleurs de quoi occuper son cœur. Les prestiges du monde s'étaient évanouis tour à tour ; fatiguée de tout, elle se mit à regretter ses joies de jeune fille, son naïf et premier amour. Elle devint l'être blasé qu'Alphonse Tersin avait peint si complétement, quand il avait dit à son pupille : *C'est une femme qui*

a perdu sa faim, et qui voudrait encore pouvoir manger.

Ce fut à cette époque qu'elle connut Henri.

Et Henri devint son amant !

Alors, ce qui restait d'amour maternel au fond de son cœur, se noya dans cette passion neuve et puissante. Élisabeth fut complétement oubliée.

La petite fille s'en aperçut, et en conçut une profonde colère ; non qu'elle regrettât les lueurs de tendresse de sa mère ; mais elle s'était habituée à ses complaisantes faiblesses, à ses caresses, qu'accompagnaient toujours des présents ou quelque plaisir accordé. Elle sentit, l'enfant précoce et intelligente, que Henri lui avait enlevé sa place de favorite, et que le cœur de madame de Carthon, occupé ailleurs, ne se retournait plus sur elle que par oisiveté ou vide d'amour. La jalousie lui vint alors, sentiment si vivace dans les cœurs d'enfant ! Elle commença à être plus assidue près de sa mère, parce qu'elle s'aperçut que sa présence gênait. Il fallut l'écarter de force, et sa colère s'en accrut.

Henri, de son côté, ne l'aimait pas ; car elle lui rappelait Honoré de Carthon ; et d'ailleurs sa tracasseuse importunité avait rompu trop de fois les entretiens les plus intimes avec Ernestine, arrêté sur les lèvres de celle-ci des aveux prêts à s'échapper. Il en avait témoigné son impatience, et était ainsi devenu souvent la cause du mauvais accueil fait à l'enfant, d'un brusque renvoi, ou même de quelque punition infligée. Élisabeth avait remarqué tout cela, et ses griefs contre le monsieur pâle, comme elle l'appelait, avaient lentement amassé en elle un sentiment rancuneux et féroce.

Peut-être aussi qu'un germe de haine naturelle pour Henri dormait au fond du cœur de cette enfant. De même qu'il est des attirements magnétiques et réciproques, il

est des antipathies mystérieuses, innées, qui rendent certaines natures hostiles l'une à l'autre ; de ces inimitiés préconçues qui s'allument en entendant un nom pour la première fois, à la simple approche d'un inconnu. Intentions vagues, mais senties, dont la manifestation est généralement un avertissement plus sûr que la raison !

Quoi qu'il en soit, Élisabeth était arrivée à détester Henri de Vernon de toutes les forces de son âme. Sa jeune méchanceté lui avait confusément révélé qu'elle pouvait lui nuire, et elle tenait sa petite main toujours levée et prête à le frapper dès que l'occasion s'offrirait. Chez elle pourtant, cette disposition n'était ni la suite d'une résolution arrêtée, ni même d'un vœu intérieurement formé ; c'était quelque chose de plus invariable, de plus patient, de plus implacable que tout cela ; c'était un instinct !

Déjà quelques-uns de ses rapports malveillants avaient éveillé l'attention du conseiller d'État, auquel le long séjour de Henri de Vernon à son château de Saint-Cloud commençait à devenir désagréable et suspect. Le mécontentement d'Honoré s'envenimait chaque jour de quelque observation nouvelle.

D'ailleurs, des contrariétés croissantes avaient exalté depuis quelque temps son irritabilité. Sa situation politique, en se dessinant, l'avait forcé à prendre une allure plus franche devant le public, et son léger masque de libéralisme lui avait fondu au visage. Cette transfiguration ne s'était pas accomplie sans lui attirer de justes reproches, d'amères insultes. La presse, longtemps jouée par lui, se vengea en lui infligeant toutes ses tortures. Impuissant à arrêter ces attaques, Honoré de Carthon s'en aigrit. Comme tous les hommes peu généreux que la souffrance rend méchants, il chercha autour de lui une cause de plainte, afin de laisser déborder sa rancune

quelque part. Furieux de ne pouvoir atteindre ceux qui le frappaient, il désira au moins une vengeance par représentation. Il sentit ce besoin de faire souffrir quelqu'un qui saisit si vivement dans les rages d'une colère étouffée, et son cœur devint d'autant plus facile au soupçon qu'il était plus désireux de trouver une faute à punir.

Il existait de plus une vieille hostilité entre Ernestine et lui.

Les semblants de générosité dont il s'était paré aux yeux de la jeune fille avaient bientôt disparu aux yeux de l'épouse. Celle-ci avait vu l'homme qui s'était montré si noble, dépouiller ses bons sentiments comme un incommode déguisement ; elle avait découvert combien de lâcheté et d'égoïsme croupissait sous la surface de loyauté qui l'avait séduite. Trompée dans ses espérances, elle comprit que son mariage avait été un guet-apens, et que cet homme avait assassiné son bonheur.

Alors, elle en eut horreur et dégoût.

Lui-même se trouva mal à l'aise devant sa bassesse, quand il sentit qu'elle était comprise.

Ils conservèrent pourtant tous deux les apparences d'un contentement réciproque ; des deux côtés la haine et le mépris restèrent polis.

Mais il y avait sous cette tranquillité apparente le germe de mille tempêtes. Le choc des circonstances pouvait, à chaque instant, briser ces dehors de bonne intelligence ; car la communauté des intérêts matériels liait seule ces deux natures antipathiques.

IV

LE KIOSQUE.

Il est là !...
DELAVIGNE (École des Vieillards).

. . . . . .

— Déjà t'en aller, déjà, Henri ! Oh ! reste encore !

— Tout le monde me croit parti depuis deux heures, Ernestine ; ton mari m'a lui-même conduit jusqu'à l'avenue ; si l'on me retrouvait ici, songe que nous serions perdus !

— Mon Dieu ! pourquoi n'es-tu pas resté ? Que m'importe sa mauvaise humeur et ses soupçons ? Nous pouvions nous voir du moins quelques instants, et maintenant combien de jours vais-je passer sans toi ? sans tes regards, Henri ! sans tes regards qui me brûlent, et tes baisers qui me rendent folle. Henri !

La jeune femme jetait avec passion ses deux bras autour du cou de son amant. Celui-ci l'attira sur sa poitrine, et l'y tint pressée, dans un long embrassement.

— Ange, ne me retiens pas, je t'en prie. Laisse-moi mon courage. Il faut te quitter. Un plus long séjour ici compromettrait tout notre bonheur. Bientôt, nous nous retrouverons à Paris... Et je t'écrirai.

— Oh! oui, tous les jours, n'est-ce pas? A l'adresse de Thérèse; cette fille est fidèle et dévouée, nous pouvons compter sur elle.

Ils s'approchèrent de la porte du kiosque.

— Mon cheval est derrière le petit bois, dit le jeune homme; je n'ai pour le rejoindre qu'à traverser le verger.

Ernestine tourna les yeux vers une fenêtre ouverte qui regardait la route.

— Oui, le voilà là-bas, regarde. Méchante bête! elle piétine d'impatience. Elle a l'air de t'appeler. Oh! je voudrais bien être à sa place, moi! Henri; si j'avais eu une bonne fée pour marraine, je lui aurais demandé de faire passer mon âme dans ton cheval de promenade, ou dans ton chien favori. Oh! je t'aurais suivi partout, je me serais couchée à tes pieds, j'aurais léché tes mains, j'aurais senti tes doigts passer sur mon cou! Oh! Henri, je voudrais être ton chien, ton cheval! tout ce qui t'appartient! pour ne jamais me séparer de toi.

— Céleste folle! murmura Henri, en prenant sa tête à deux mains, et la couvrant de baisers, ne me parle pas ainsi, ou je ne partirai pas. Ne me parle plus du tout.

Il s'arracha de ses bras.

— Au revoir, Ernestine! regarde s'il n'y a là personne qui puisse me voir sortir du kiosque.

La jeune femme avança la tête à la fenêtre.

— Personne, dit-elle. Ah!.. pourtant... attends... J'en-

trevois quelqu'un à travers la charmille... C'est Élisabeth... je crois...

— Infernale enfant! elle est partout sur mes pas comme un mauvais génie.

— Elle n'est pas seule... Ah! mon Dieu!.. M. de Carthon!..

— Ton mari!

— Ils viennent de ce côté. Ne sors pas, Henri. Ils te verraient. Les voilà tout près.

— Prends garde qu'ils ne te voient toi-même.

La jeune femme se retira vivement, et tous deux prêtèrent l'oreille.

Le conseiller d'État faisait en effet le tour du kiosque, en longeant une haie de rosiers.

Bientôt ils distinguèrent sa voix.

— Tu ne peux pas avoir vu M. de Vernon traverser le verger tout à l'heure, Élisabeth; voilà deux heures qu'il est parti.

— Mon papa, je suis bien sûre, va. Même, je ramassais des marguerites quand il est passé tout près de moi. Il allait vite, vite...

Et tiens, ajouta-t-elle en se baissant, vois-tu, mon papa, voilà un de ses gants.

Elle montrait effectivement un gant de daim qu'elle venait de ramasser.

M. de Carthon le prit :

— Et tu as vu ta mère aussi venir, après, de ce côté?

— Oh! non, mon papa! c'était avant.

Le conseiller d'État et Élisabeth débouchèrent par le petit chemin qu'ils suivaient, et se trouvèrent à l'entrée de la clairière, au milieu de laquelle le kiosque s'élevait sur un rocher de quelques toises.

M. de Carthon jeta un regard rapide autour de lui :

— Il n'y a personne ici, dit-il.

— Dans la petite maison, mon papa, répondit Élisabeth plus bas.

Il s'avança vers le pavillon.

Mais Ernestine et Henri avaient tout entendu.

Aussi, lorsque le conseiller d'État ouvrit brusquement la porte du kiosque, sans frapper, la jeune femme, qui lisait assise sur le canapé, leva la tête avec un tressaillement de surprise plein de naturel.

M. de Carthon embrassa d'un coup d'œil le cabinet.

Ernestine était seule.

— On a bien de la peine à vous trouver aujourd'hui, dit-il d'un ton brusque; je vous cherche depuis une heure sans qu'on ait pu me dire où vous étiez.

— Si je l'avais prévu, Monsieur, je vous aurais épargné cette peine, répondit Ernestine avec bienveillance.

— Depuis quelque temps, vous aimez bien ce kiosque, Madame! Votre appartement me semblerait pourtant au moins aussi commode pour la lecture que ce cabinet éloigné. A moins que ce ne soit son éloignement même qui vous charme!

Ceci avait été dit avec une ironie évidemment hostile; mais Ernestine ne voulut pas comprendre, et elle répondit de l'air le plus naturel :

— Cela se peut : l'éloignement et la vue de la campagne, qui est fort belle de cet endroit.

— Fort belle! d'autant plus que l'on aperçoit la grande route, et que l'on peut y suivre longtemps, des yeux, les voyageurs qui partent.

— C'est réellement une distraction, répondit la jeune femme avec une préoccupation nonchalante.

Honoré de Carthon laissa échapper un geste d'impatience.

— Il faudra pourtant, Madame, dit-il, que vous renonciez à ce lieu enchanté, car dans trois jours nous retournons à Paris.

— Vraiment! s'écria Ernestine avec une joie qui, cette fois, n'était pas feinte.

— J'étais sûr que vous en seriez ravie, Madame : cette campagne vous paraîtrait bien solitaire et bien triste, maintenant que nous y voilà seuls.

— Mais il me semble, Monsieur, que depuis longtemps nous n'y avons reçu personne!

— Monsieur Henri de Vernon est-il donc déjà de la famille, Madame?

— Ah! un ami intime!..

— Beaucoup trop intime! s'écria le conseiller, porté au dernier degré d'irritation par le sang-froid étudié d'Ernestine. Et je dois vous déclarer que cette intimité me déplaît, et que je ne souffrirai pas qu'elle continue à Paris.

— Mon Dieu, Monsieur, voilà une colère bien étrange!

— Madame, au nom du ciel! quittez cet air de surprise et de douceur hypocrites. Entre nous c'est un mensonge gratuit. Je me suis tu tant que vos imprudences n'ont pas fait d'éclat; mais je ne souffrirai pas que vous salissiez mon nom du scandale de votre conduite.

— Monsieur...

— Écoutez-moi, Madame, vous parlerez après; écoutez-moi. Je ne vous demande rien de l'attachement que j'aurais droit d'attendre de vous; non, je sais combien vous êtes au-dessus de ces faiblesses de la nature. Je me suis résigné à l'abandon des jouissances de cœur...

— Ne parlez pas de cœur, Monsieur, interrompit à son tour Ernestine avec une indignation retenue, n'en parlez pas, au nom du ciel! cela est inutile. Il n'y a que Dieu et

moi à vous entendre maintenant, et Dieu et moi nous vous connaissons.

— Et moi aussi je vous connais, Madame : plus d'affection entre nous, je vous l'ai dit, je n'y compte plus; mais je saurai arrêter des folies qui me déshonorent. Je ne veux pas, entendez-vous, être un de ces maris faciles qui respirent dans leur honte, comme dans l'air; je ne veux pas que l'on me montre partout du doigt. Après avoir tout préparé pour la réussite de mes projets, je ne souffrirai pas qu'un grain de sable m'arrête en chemin, que l'inconséquence d'une femme me rende la risée publique et m'enveloppe dans le ridicule. Je ne veux pas surtout, après avoir vaincu les attaques graves et puissantes de la haute presse, succomber sous les piqûres des petites feuilles, et voir cette canaille de journalisme pendre ma réputation à la lanterne! Non, je ne le souffrirai pas, Madame, entendez-vous, je ne le souffrirai pas!

— Monsieur, Monsieur, c'est du délire ce que vous dites là!

— C'est de la vérité, Madame! cria M. de Carthon, en fermant les poings et frappant du pied. Déjà, grâce à vous, les insultes sont venues me frapper. D'abord vagues et équivoques, elles se renouvellent chaque jour plus claires, plus flétrissantes. Bientôt (et je vous le devrai!) mon nom deviendra un de ceux que l'on ne peut lire ni entendre sans l'accompagner d'un rire insultant. La nuée des calomniateurs à la page va s'abattre sur ma réputation comme sur une charogne à dépecer. Ils mettront ma honte en adjudication publique, offrant une prime au mensonge le plus fangeux, à l'injure la plus meurtrière. Déjà, Madame, ils ont commencé cette guerre à mort!.. Voyez vous-même!..

Le conseiller d'État déroula, d'une main tremblante,

un journal qu'il tenait plié et froissé entre ses doigts; il le tendit à Ernestine.

— Là, Madame, dit-il en posant le doigt sur une colonne, lisez, lisez haut, je vous prie.

La jeune femme commença effectivement à demi voix; elle s'arrêta tout à coup, son œil parcourut la fin de la colonne, et elle rougit jusqu'au front.

— Quelle infamie! dit-elle.

— Et vous voyez, Madame, que toutes les personnes y sont bien désignées; même le poëte dont les assiduités passent pour vous être agréables.

— Monsieur, s'écria Ernestine, et vous n'avez point encore tiré vengeance d'une telle insulte?

— De laquelle, Madame? de celle du poëte ou de celle du journaliste? Pour celle du poëte, c'était trop tard, il était parti quand j'ai reçu cette feuille.

— Monsieur...

— A la vérité, il se pourrait que toutes deux partissent de la même main. M. de Vernon est jeune, il a sa réputation à faire, et le scandale est un sûr moyen. Je sais qu'il écrit dans les journaux, et il est possible qu'il soit lui-même l'auteur de l'article dont il est le héros.

— Ah! quelle horreur, Monsieur! supposer une telle lâcheté!...

— Et qui vous dit que M. de Vernon n'est pas un lâche!

— Monsieur! cria Ernestine en se levant épouvantée, assez, de grâce!

— Qu'avez-vous, Madame? Craignez-vous qu'il ne m'ait entendu!

Cette question était faite avec une interrogation si directe, que la jeune femme se laissa retomber sans forces sur le canapé.

— Comment aurais-je cette crainte? balbutia-t-elle; ne sais-je pas qu'il est maintenant à Paris?

— En êtes-vous bien sûre, Madame?

— Mais.... je le présume.... au moins.... vous-même l'avez vu monter à cheval.

M. de Carthon secoua la tête sans répondre.

Il y eut un moment de silence.

— Le monsieur pâle n'est point parti, dit tout à coup une voix basse qui venait d'un coin.

Ernestine tressaillit, et le conseiller d'État se détourna.

Élisabeth, qui était entrée doucement pendant la conversation précédente, se trouvait alors à la fenêtre ouverte qui donnait sur le verger, et c'était elle qui avait parlé.

— Comment sais-tu cela? demanda vivement M. de Carthon.

Sans répondre, la petite fille montra du doigt l'extrémité du bosquet.

Il regarda dans cette direction.

— C'est vraiment son cheval que je vois là-bas, dit-il.

En prononçant ces mots, il se détourna brusquement et surprit le regard d'Ernestine, qui s'était porté plein d'effroi vers la fenêtre opposée à celle où il se trouvait.

Son œil suivit cette direction.

Un gant d'homme, semblable à celui qu'Élisabeth avait ramassé près des charmilles, était tombé au pied du rideau, fermé avec soin.

Honoré de Carthon comprit tout.

Il demeura un moment immobile de stupeur; les yeux de la jeune femme se fixèrent sur les siens, et ses mains se joignirent avec supplication et désespoir.

Honoré fit deux pas en avant, puis, s'arrêtant tout à coup :

— Sortez, Élisabeth, dit-il d'une voix sourde.

L'enfant sortit.

Le conseiller d'État s'élança alors vers la fenêtre, d'où il n'avait pas détourné les yeux, en écarta brusquement le rideau.

Et Henri de Vernon se trouva devant lui !

V

LE JEUNE HOMME

> L'amour porte à la folie les esprits jeunes et tendres; ils se fanent dans leur fleur, perdent la fraîcheur de leur printemps, et tout le fruit des plus douces espérances.
>
> SHAKSPEARE (Gentilshommes de Vérone.)
>
> Consolation!... mot absurde.
>
> A. LUCHET.

Peu de jours après ce que nous venons de rapporter, Henri de Vernon et Alphonse Tersin se promenaient ensemble au bois de Boulogne. Une rencontre devait avoir lieu entre le premier et M. Honoré de Carthon.

La cause avouée de la querelle n'était autre que la publication d'un article assez vif de Henri de Vernon, inséré la veille dans un journal, et dirigé contre le conseiller d'État. Tersin seul connaissait le motif véritable du duel. Quelque plausible que fût celui mis en avant, il n'en avait point été dupe; la veille, il avait arraché la vérité à

son pupille, et il avait appris de lui que M. de Carthon lui-même avait proposé cet expédient, qui évitait tout scandale et motivait le combat.

Alphonse s'était expliqué facilement l'intention qui avait guidé le conseiller dans le choix de ce prétexte singulier.

Il marchait depuis quelque temps près de Henri, lorsqu'il s'arrêta tout à coup et regarda sa montre.

— M. Honoré de Carthon est du meilleur ton en toute chose, dit-il; il se fait attendre pour se couper la gorge comme pour un bal. Savez-vous quel est son témoin?

— Je l'ignore.

— Quelque duc et pair au moins! car il faut que cette affaire ait de l'éclat. Un conseiller d'État qui se bat, c'est assez rare pour être mis dans les gazettes.

— Je pense que vous vous trompez. M. de Carthon doit éviter tout ce qui pourrait donner l'éveil à des interprétations qui le déshonoreraient.

— Enfant! croyez-vous donc que ce soit une vengeance de cœur ou d'amour-propre qu'il cherche à satisfaire contre vous? Ne voyez-vous pas encore que ce duel est un calcul politique? Il espère effrayer les écrivains qui l'attaquent, en montrant qu'il sait punir une injure. Forcé de vous demander raison, il a pensé du moins à tirer parti de son courage obligé. Il sait que le ridicule tue un homme politique, et il voudrait faire peur, afin de ne plus faire rire. Il pense que s'il se farde avec votre sang, on n'osera désormais le regarder d'aussi près au visage. Puis, il a craint peut-être que vous n'allassiez publier votre bonne fortune; et il a besoin, non de l'honneur de sa femme (que lui importe?), mais de sa réputation. Oh! il a senti tout cela, allez; c'est un homme habile. Il sait tourner chaque chose à l'avantage de son plan. Tout lui

devient marche-pied; l'infamie porte graine avec ces gens-là !... Soudez-leur un carcan au cou, et ils parviendront à le dorer et à s'en faire un collier de haute chevalerie.

Henri écoutait Tersin avec une grave tristesse.

— Tout ce que vous dites peut être vrai, répondit-il; mais que me faisait cet homme et ses arrière-pensées ? Il fallait qu'Ernestine ne fût point compromise; il me proposait un moyen, j'ai dû accepter.

— Ah ! puisqu'il voulait un article qui justifiât un duel, que ne me l'avez-vous dit, Henri ? Je vous aurais fourni les faits, moi ! J'ai de quoi mettre cet homme au bagne de l'opinion publique !

Henri allait répondre, mais un tilbury parut au milieu d'un nuage de poussière.

— C'est lui ! dit le jeune homme.

M. de Carthon et son témoin descendirent presque aussitôt, et s'avancèrent vers ceux qui les attendaient.

Le conseiller d'État s'excusa de son retard, et tous quatre s'enfoncèrent davantage dans le bois. Enfin ils s'arrêtèrent.

Tersin et le témoin d'Honoré de Carthon se rapprochèrent pour régler les conditions du combat.

— Je ne vous parle point d'accommodement, Monsieur, observa ce dernier; car M. de Carthon m'a déclaré n'en point vouloir souffrir.

Tersin sourit amèrement :

— Je le sais, Monsieur; il faut qu'il y ait un coup de pistolet de tiré, pour que les gazetiers l'entendent de leur bureau. Nous sommes prêts.

Les adversaires se placèrent à vingt pas, vis-à-vis l'un de l'autre.

Les deux coups partirent en même temps.

La balle de Henri alla se perdre dans les feuilles, celle de M. de Carthon dans la poitrine du jeune homme.

Le soir, tous les journaux parlèrent de la rencontre qui avait eu lieu entre MM. Honoré de Carthon et Henri de Vernon, en annonçant que l'on craignait pour la vie de ce dernier.

Les attaques contre le conseiller d'État cessèrent le même jour.

Cependant, Henri ne mourut pas de sa blessure : grâce aux soins de son tuteur, il se rétablit lentement ; mais sa convalescence dégénéra en une langueur qui résista à tous les efforts de la médecine. Bientôt Tersin s'aperçut avec effroi que le danger n'avait fait que changer de forme, et que le traitement qu'avait suivi Henri, en épuisant chez lui les sources de l'existence, lui avait laissé les germes d'une maladie de consomption, à laquelle il semblait devoir succomber.

Une cause nouvelle vint bientôt accroître ces dangereux symptômes.

Tant que la blessure de Henri de Vernon avait fait craindre pour ses jours, madame de Carthon s'était informée de sa situation avec une scrupuleuse exactitude. En apprenant sa convalescence, elle se sentit joyeuse, et comme déchargée d'un grand fardeau. Sûre de ne l'avoir point tué, elle commença à réfléchir à cette liaison, qui lui avait déjà causé tant de douloureuses inquiétudes. Quelques mois de séparation avaient amorti le premier élan de sa passion ; elle s'était accoutumée à l'absence de Henri, et son amour était presque une habitude perdue. De retour à Paris, elle avait été de nouveau entourée de tous les alléchements du grand monde. Elle se demanda si cet attachement exclusif et jaloux, dans lequel elle s'était isolée à la campagne, ne lui deviendrait pas une

chaîne bien lourde au milieu des plaisirs tumultueux de la ville. C'était d'ailleurs un sentiment dont elle avait désormais respiré tout le parfum, et qui ne lui laissait l'espoir d'aucune émotion nouvelle. Elle avait voulu savoir ce que c'était que l'amour d'un poëte de vingt ans, et maintenant elle le savait. Ce jeune homme était un roman lu jusqu'à la dernière page; il pouvait y avoir ennui à le feuilleter de nouveau.

Puis, quelques rumeurs avaient couru le monde relativement à la rencontre du conseiller d'État et de M. Henri de Vernon. Le nom d'Ernestine avait été vaguement mêlé à ces récits; il était peu sage de renouer, en face de l'attention publique, une liaison qui avait été déjà rompue une fois, d'une manière si terrible. La loyale ardeur du jeune homme était elle-même à redouter, car il ne savait pas s'envelopper des précautions qui évitent le scandale; et elle savait déjà, la prudente femme, que le vice est moins dangereux dans le monde que la passion, parce qu'il sait mieux se cacher.

Enfin, n'était-ce pas exposer de nouveau Henri à quelque sanglante catastrophe? Cette seule pensée la faisait frémir!

Tant de raisons la déterminèrent.

Avec un admirable à-propos, elle se rappela les devoirs que lui imposait son titre de mère et d'épouse.

Et elle se résolut de leur faire le noble sacrifice de ce qui lui restait d'amour.

En conséquence, elle écrivit à Henri une lettre pleine d'une douloureuse résignation, qu'elle terminait en redemandant son portrait.

Henri s'évanouit en lisant cette lettre.

Revenu à lui, il envoya à madame de Carthon ce qu'elle lui demandait; sans réponse.

Madame de Carthon ne vit dans cette conduite qu'un manque d'égards.

Mais Henri !... Il sentit dès lors qu'il était frappé à mort, et il s'en réjouit : si la maladie ne l'eût pas tué, il eût fallu qu'il se tuât lui-même.

Car Henri n'avait pas pour cœur un de ces airains sonores, qui, sous le choc de la passion, jettent un éclat terrible, et dont la vibration meurt et s'évanouit insensiblement ; chez lui tout était fort et vivace ; c'était un de ces hommes fidèles qui s'enveloppent dans leur croyance, de manière à ne faire qu'un avec elle, qui y concentrent toute leur vie, que l'on peut tuer avec une pensée, et au cœur desquels chaque sentiment entre jusqu'au manche, comme un poignard !

L'abandon d'Ernestine ne fut pas seulement pour Henri la perte d'une affection, ce fut la destruction d'un culte. Cette femme avait été pour lui une formulation vivante de toutes ses chimères de bonheur ; en la perdant, il perdait le monde qu'il s'était créé. Il n'avait plus confiance ni espoir ; IL DOUTAIT !

Et il était si jeune, si échauffé d'enthousiasme, si haut placé dans la vie !... Ce désenchantement était la chute de Phaéton, du ciel aux enfers !

Oh ! c'est alors qu'il comprit les avertissements que Tersin lui avait donnés ! mais il était trop tard. Il sentit qu'il ne pouvait, comme celui-ci, se faire une armure du mépris, et se résigner à marcher seul dans l'existence. La maladie qui l'avait brisé, ne lui avait pas laissé assez d'énergie pour accepter cette dure destinée ; il préféra mourir !

Alors il se laissa aller au désespoir qui pouvait aider à cette résolution. Il s'empoisonna avec ses souvenirs, il se suicida avec son âme, jour par jour, heure par heure. Ce

fut une longue agonie que lui-même se faisait, qu'il contemplait, et qu'il souffrait.

Enfin, il sentit que l'heure était venue.

Une dernière fois, il voulut parler à celle qui l'avait tué. Il lui écrivit, en lui renvoyant ses lettres et un médaillon, renfermant une boucle de ses cheveux, qu'il avait toujours porté suspendu sur sa poitrine.

Mais madame de Carthon ne reçut pas ce message. Elle était à la campagne, et n'arriva que le lendemain.

Sa calèche découverte suivait la longue et étroite rue Saint-Jacques, se dirigeant vers le Luxembourg. Devant elle, se trouvait sa belle-sœur, madame la duchesse de Carthon, avec Élisabeth ; à ses côtés, un jeune et blond colonel allemand, attaché à l'ambassade d'Autriche.

Elle causait gaiement et à demi voix. Le jeune étranger avait pris familièrement son éventail, dont il s'amusait, et ses regards tombaient sur ceux de la jeune femme, tout humides d'une tendresse voluptueuse.

— Mon Dieu, l'infâme rue ! dit tout à coup Ernestine, en respirant un flacon de senteur ; comment peut-on vivre dans cette fange, sans soleil, sans fleurs et sans arbres ?

— Ces gens y sont habitués, ma chère, observa la duchesse ; le peuple n'a pas besoin d'air pour vivre.

— Qu'importe d'ailleurs ? reprit l'officier blond et rose, avec une mélancolie charmante, il y a quelque chose qui tient lieu de soleil, de fleurs et d'arbres.

— Et quoi donc, colonel ?

— Le regard d'une femme, Madame, le regard aimé ! Il éclaire, il parfume, il rafraîchit.

Les yeux d'Ernestine s'abaissèrent sur le jeune militaire, avec une expression ravissante de douceur.

Dans ce moment, un embarras de voitures arrêta la calèche.

— Qu'est-ce que cela ? demanda Ernestine ?

— Un convoi, Madame.

— Ah, mon Dieu ! quelle malheureuse rencontre !... Cela attriste et fait mal !

— Il y a bien des voitures de deuil, dit la duchesse ; il paraît que c'est quelqu'un de né que l'on enterre. Qui donc ce peut-il être ?

— Monsieur Henri de Vernon, répondit une voix austère.

Les deux femmes se retournèrent vivement à ces mots ; Ernestine en poussant un cri et toute pâle ; la duchesse se mit à rire.

— Ah ! c'est vous, monsieur Tersin ! dit-elle, je ne savais d'où venait cette voix ; vous m'avez effrayée !

L'avocat s'inclina silencieusement.

— Comment, M. de Vernon est mort ? reprit Nathalie. Quel dommage !

— Le monsieur pâle ? s'écria Élisabeth. Ah, tant mieux !

Et elle fixa, en souriant, ses yeux âpres et étincelants sur le corbillard qui passait.

— Quel est ce jeune homme ? demanda le colonel allemand ; le connaissiez-vous, Madame ?

— Un peu, balbutia Ernestine.

Au même instant la calèche partit.

Tersin la suivit des yeux, puis, reportant la vue sur le cercueil qui montait la rue Saint-Jacques, demi-caché sous les draperies du chariot funèbre :

— Heureusement que les cadavres n'entendent pas ! pensa-t-il.

TROISIÈME PARTIE.

VIEILLE.

I

VIEILLE.

> Ils sont tous dans la tombe ceux avec lesquels j'ai vécu ; les choses de mon temps sont entrées dans la terre. Heureux mille fois celui qui n'est pas obligé de vivre avec ce qui est plus nouveau que lui !
>
> SCHILLER (Guillaume Tell).

Vieille !... Elle était vieille maintenant !

Être vieille ! Il n'y a que la femme du peuple et la grande dame qui sachent tout ce que ce mot renferme de tristesse. La vieillesse, pour la première, c'est l'indigence ; pour la seconde, l'ennui. Pour celle-là, la faim des entrailles ; pour celle-ci, la faim de l'âme !... Car l'une manque du pain nécessaire, l'autre des plaisirs accoutumés.

Et la vieille du peuple, du moins, a la borne du carrefour pour accroupir ses membres, quelque embrasure de porte pour s'abriter, le lit et la soupe de l'hospice pour nourrir son corps épuisé.

Mais la vieille du grand monde, elle, elle n'a point où asseoir son âme. Elle n'a point de quoi la nourrir. Les joies mondaines qui la remplissaient sont perdues sans retour, et le vide y est.

Pourtant, elle ne peut recommencer maintenant l'existence; il lui faut les visites, les causeries frivoles, les triomphes de salon; elle a vécu dans cette atmosphère. Que voulez-vous qu'elle mette en place de tout cela?

A d'autres les affections de famille, les soins d'enfants, les faiblesses de grand'mère, toutes les jouissances du foyer; la grande dame, devenue vieille, n'a point d'intérieur. Elle a vécu au bal, et aujourd'hui, qu'elle n'y peut plus aller, *ses filles y vont!*

Elle est seule. Ses souvenirs mêmes sont des regrets; car, en se rappelant qu'elle fut belle, elle se voit laide; en songeant combien elle fut recherchée, elle pense davantage à l'abandon dans lequel on la laisse maintenant. Elle s'était faite heureuse de tout ce qui rend belle, remarquée; elle avait placé sa joie dans l'admiration de la foule, et ce bonheur en plein air s'est desséché au souffle de l'âge.

Folle, qui ne savait pas que pour le conserver inaltérable, il faut le cacher au fond de son cœur!

Voilà que tout ce qu'elle a aimé lui échappe. Aussi elle souffre, mais sa souffrance n'a rien de touchant; c'est le mal des âmes frivoles et blasées, un mal qui suppure l'envie, la haine et la méchanceté; le mal des vieux qui n'aiment pas!

Et telle était Ernestine devenue vieille.

Elle avait traversé la vie factice des riches dans toute sa longueur; maintenant, elle se trouvait au bout, telle que la route l'avait faite. L'égoïsme avait plu sur elle et l'avait traversée jusqu'à la moelle des os. Sa première nature s'é-

tait effacée lentement dans les froissements de la société ; elle était arrivée au même point que toutes, sans un vice de moins, ni une espérance de plus.

M. de Carthon était mort au moment d'être nommé ministre, et Ernestine avait pleuré la haute situation qu'elle perdait avec lui.

Élisabeth était mariée depuis longtemps à M. de Sarlof ambassadeur de Russie. La femme avait tenu tout ce que promettait l'enfant. Déjà, deux fois, sa mère avait eu à défendre contre elle ses intérêts devant les tribunaux.

Depuis son veuvage, madame de Carthon s'était sentie abandonnée. Son crédit, sa beauté n'étaient plus ; la foule, qui ne pouvait plus attendre d'elle ni profit ni plaisirs, l'avait bientôt délaissée.

Une seule liaison n'avait reçu aucune altération du changement de fortune et d'âge ; c'était celle qui existait entre madame de Carthon et la duchesse sa belle-sœur.

La conformité de leur situation, et la communauté de leurs ennuis devinrent, au contraire, un nouveau lien pour ces deux femmes. Toutes deux avaient suivi la même voie, et étaient arrivées au même but. Mais Nathalie avait accepté plus philosophiquement qu'Ernestine le rôle nouveau que la vieillesse lui imposait. Moins richement douée, elle avait joui du monde sans passion, elle souffrit son abandon sans désespoir. La vie n'avait jamais été pour elle une inspiration, mais un rôle convenu et appris par cœur. Quand le moment fut venu, elle passa de l'emploi des *grandes coquettes* à celui de *duègne*, sans trop de douleur, pensant, pour se consoler, que cela *était toujours ainsi*. Elle joua son nouveau personnage comme elle avait joué l'autre, et récita sa vieillesse comme elle l'avait fait de sa jeunesse. Dépouillée des joies d'autrefois, elle songea à faire place dans son cœur à tous les plaisirs qui

lui étaient encore permis. Elle accepta les prédications, l'office à Saint-Sulpice, les parties de cartes et les médisances, en échange du bal, des intrigues et du grand Opéra. Ne trouvant plus d'amant, elle prit un confesseur. Nature heureuse et souple, comme toutes celles qu'une âme ne gêne pas !

Quant à Ernestine, elle resta dans la vie de l'excellente duchesse comme une habitude qu'il lui était permis de garder. Elle continua à la rechercher sans l'aimer; uniquement parce que ses chevaux connaissaient la route qui conduisait à l'hôtel de Carthon.

Au moment où nous reprenons notre récit, les deux amies étaient réunies chez la veuve du conseiller d'État, devant un feu pétillant, qui répandait dans la chambre une douce chaleur.

Ernestine, faible et maladive, était ensevelie dans un vaste fauteuil; un oreiller soutenait sa tête, rejetée en arrière.

Son visage, osseux et jaune, n'avait conservé aucune trace de son ancienne beauté. Sa décrépitude même n'était point empreinte de ce caractère de langueur qui peut la rendre parfois touchante. C'était je ne sais quelle laideur fardée et coquette, comme pourrait l'être celle d'une tête de mort en toilette. Ses yeux creux chatoyaient dans leur orbite, demi-cachés sous les somptueuses dentelles d'un sautoir de Malines, dont sa tête était entourée.

Près d'elle était assise la duchesse, moins changée par l'âge. Elle avait conservé cette sorte de fraîcheur fanée particulière aux vieillards que l'on appelle *bien conservés*. Sur ses traits, respirait toujours le même sourire inamovible, la même bienveillance vague, à travers lesquels l'œil attentif pouvait aussi retrouver la même expression de froide dureté.

— Y a-t-il longtemps que vous n'avez vu l'abbé Garnier? demanda la duchesse à Ernestine, après un silence d'ennui, dans lequel toutes deux étaient plongées depuis quelques minutes.

— Oui... Je crois que oui. Au reste, il me déplaît, cet homme. Je ne puis souffrir ces prêtres du beau monde qui passent leur temps à faire des visites en escarpins, et apprennent la politesse à la religion. Ces gens-là ne croient pas fortement; ils n'ont rien de leur saint ministère. Ce sont des hommes à la mode, portant soutane; et ils me font l'effet de cette croix de perles fines que je portais autrefois à mon collier de bal, comme parure et non comme signe religieux.

— Vous êtes étrange, ma chère! vous préférez donc un prêtre fanatique à un prêtre tolérant? En vérité, ma belle, c'est aussi par trop d'orthodoxie! Mais si vous aviez suivi les conférences de ce bon Garnier, je suis sûre que vous seriez revenue de vos préventions. Vous n'êtes jamais venue l'entendre prêcher à Saint-Sulpice?

— Jamais.

— Vous avez tort, ma bonne; tout le Faubourg y vient. C'est bien mieux composé qu'à Saint-Germain. Aussi je n'y vais plus du tout, à Saint-Germain. Puis l'heure de Saint-Sulpice est commode, et l'église moins froide.

— Tout cela est fort séduisant, chère duchesse; mais je suis si mal portante que je ne puis me résoudre à sortir. Je voudrais bien pourtant, je vous assure, trouver de quoi remplir mes journées; devenir dévote, comme vous; faire son salut, ça prend du temps. Mais à propos, ma chère, et votre demande?.. votre titre de grande chanoinesse, où en êtes-vous?

La duchesse soupira.

— Ah! ne me parlez point de cela, ma belle, vous re-

nouvelez ma mauvaise humeur. Je n'ai encore reçu aucune réponse.

— Votre gendre, pourtant, peut vous être fort utile dans cette affaire, il est lié avec monseigneur l'archevêque.

— Il a promis de s'en occuper ; mais vous savez mieux que personne, ma chère, quels services on peut attendre d'un gendre.

— Est-ce que vous auriez aussi à vous plaindre du général? Je vous croyais fort bien avec vos enfants.

— Je dois le paraître, ma belle. A quoi me servirait une rupture ? Ils pourraient me nuire, et je ne puis leur rien faire, moi. Puis il faut pardonner à ses ennemis. Mais pensez-vous que je ne sois pas indignée du peu d'égards que l'on me témoigne? Croiriez-vous, enfin, qu'ils ont eu, la semaine dernière, un dîner de cinquante personnes sans que j'y aie été invitée!

— Du moins, dit sourdement Ernestine, vous n'avez pas à défendre votre bien contre votre propre fille, et moi j'en suis déjà au troisième procès !

— Ah ! cela ne m'empêche pas d'être une bien malheureuse mère, allez! Alexandrine n'a voulu suivre aucun de mes conseils ; son mari lui-même l'a encouragée à ne me point écouter. Il pourra bien s'en repentir un jour. Il verra ce que c'est qu'une jeune femme qui n'a plus personne pour la surveiller.

— Quoi ! aurait-elle commis aussi quelque imprudence? demanda Ernestine.

La duchesse baissa la voix.

— Oh ! ma chère, des horreurs !

— C'est donc comme ma fille?

— Mille fois pis ; elle se compromet avec son cousin !...

— Et la mienne ! le comte d'Artot ne la quitte pas.

— Et le général ne voit rien ?

— Et M. de Sarlof est l'ami intime du comte.

— Quel scandale, ma belle!

— Quelle infamie, duchesse!

Et les deux vieilles femmes, penchées l'une vers l'autre, se regardaient avec des yeux où l'indignation brillait bien moins qu'un plaisir haineux; et c'était un spectacle à voir que celui de ces deux mères trouvant une sale joie à raconter la honte de leurs filles.

Elles continuèrent ainsi jusqu'à ce qu'on vint annoncer à madame de Carthon que son notaire était arrivé. La duchesse se retira.

II

UNE RÉCONCILIATION.

> C'est que sa mère est une grande dame, voyez-vous ! et les grandes dames savent mieux mentir que les autres.
>
> MICHEL MASSON.

> J'embrasse... mais c'est pour étouffer.
>
> RACINE.

Le notaire d'Ernestine lui apportait divers papiers, qu'elle signa. C'étaient des actes de vente simulée, de fictives reconnaissances d'emprunts qu'elle avait fait préparer afin de réduire sa fortune apparente et de diminuer ainsi la réserve que la loi l'obligeait à laisser à Élisabeth.

Ne pouvant déshériter ouvertement celle-ci, elle employait tous les moyens frauduleux qui pouvaient la conduire au même but; car elle s'indignait que le Code, qui n'avait point su punir l'ingratitude de sa fille, voulût lui imposer la portion de tendresse légale réglée par l'article 913. Mais la nécessité où elle se trouvait de tenir ces

dispositions secrètes la forçait à d'interminables précautions. Son notaire, M. Aubry, ne lui cacha pas que plusieurs mois étaient encore nécessaires pour qu'elle pût arriver aux arrangements définitifs qu'elle avait préparés.

Cependant sa santé s'altérait de plus en plus. Les plaisirs rongeurs du monde avaient usé sa riche organisation, mais non comme l'eût fait la misère ou la fatigue, en engourdissant chez elle la sensation; loin de là! celle-ci devint elle-même une irritation maladive et habituelle qui s'exalta chaque jour. Il ne lui fut pas donné de goûter cet assoupissement d'une vieillesse affaissée qui prépare doucement à la mort, comme à un sommeil. L'âge lui avait apporté tous les maux de ces caducités nerveuses, débiles et frissonnantes qui semblent n'avoir conservé que pour la souffrance les facultés de sentir, et qui punissent d'ordinaire si cruellement les existences dissipées dans la foule.

Bientôt madame de Carthon fut forcée de garder le lit.

Mais, malgré tout, l'espoir de vivre ne put s'éteindre en elle! la mort lui faisait peur, et elle chercha à se cacher à elle-même son approche. Elle continua à farder son visage pour ne pas se voir pâle dans les miroirs. Elle sentait ses forces revenir, disait-elle; elle n'attendait que le printemps pour se lever et chercher le soleil. Puis, c'étaient des projets de voyages, de plaisirs! Et si le cœur se serrait en entendant cette bouche, qui déjà sentait le cercueil, parler d'un long avenir; si on gardait le silence à ces folles paroles d'espérance, elle se récriait, colère et indignée. Elle accusait d'indifférence. Elle forçait de prendre part à ses rêves! comme si elle eût demandé à tout de lui crier qu'elle vivrait, lorsqu'elle-même se sentait mourir.

Elle était dans ces dispositions, lorsqu'une lettre d'Élisabeth lui fut remise. Après le premier instant de surprise, elle lut :

Ma Mère,

« J'ai appris hier que vous étiez malade, que vous gardiez le lit. Et depuis, cette pensée me tourmente et me rend malheureuse.

« Permettez-moi, je vous en prie, de vous aller voir. Je ne puis m'accoutumer à l'idée que vous êtes soignée par des mercenaires ou des étrangers, et que moi, votre fille, je ne sois pas près de vous.

« Vous me trouvez bien des torts, sans doute; mais peut-être quand vous m'aurez vue et écoutée me jugerez-vous avec indulgence. Lorsque la femme a pris un mari pour maître, ses actions ne lui appartiennent pas plus que sa fortune. Avant de la condamner, il faut savoir jusqu'à quel point elle a été libre. Je vous ouvrirai mon cœur, ma mère, et, j'en suis certaine, vous me pardonnerez.

« Oh! je vous en conjure, dites-moi que vous voulez bien me recevoir. Qu'on ne dise pas que votre fille vous a abandonnée dans un moment aussi terrible! Ma mère, faites-moi seulement un signe de tête, et j'accourrai!

« ÉLISABETH. »

Madame de Carthon resta un moment pensive après la lecture de cette lettre.

Puis elle sourit ironiquement.

— Oui, se dit-elle, on leur aura fait accroire que j'étais mourante, et ils ont eu peur pour mon héritage. Ma fille est d'ailleurs une fille bien née; elle sait que les enfants doivent être là quand les parents meurent... pour prendre les clefs! Elle veillera à ce qu'on ne m'ensevelisse pas dans un drap tout neuf, et à ce qu'on me retire mes bagues avant de me coudre dans le suaire. Mais elle sera trompée, je ne veux pas d'elle ici, pas de mes enfants près de moi! Ils m'étoufferaient pour hériter!

Elle demeura quelques minutes demi-suffoquée par l'émotion; puis, elle se calma peu à peu, et une nouvelle pensée lui traversa l'esprit.

— Mais on l'a trompée, ajouta-t-elle en elle-même; je ne suis point malade comme elle le croit, bientôt je serai mieux. Je puis, en attendant, m'amuser de ses prévenances intéressées; la recevoir, feindre un retour d'affection pour elle, et tout disposer cependant pour que ma fortune lui échappe !..

La vieille sourit à cette pensée.

— Oh! oui, je veux faire cela. Son hypocrisie m'amusera. Ah! elle veut maintenant accuser son mari des torts qu'elle a eus! Homme généreux! il se sera dévoué à prendre le rôle de tyran dans cette comédie de société! Eh bien! j'y veux jouer mon rôle aussi, moi! Ils me croient déjà les deux pieds dans la fosse. Ah! ah! je leur prouverai que la vieille n'est pas encore en enfance; qu'elle a l'esprit net, et qu'elle comprend. Je le leur prouverai!

Et madame de Carthon, ravie de son nouveau projet, frappa l'une contre l'autre ses mains ridées, et poussa un rire aigre qui laissa voir sa bouche livide et sans dents.

Élisabeth reçut une réponse qui lui donnait rendez-vous pour le lendemain.

Après avoir lu le billet de sa mère, madame de Sarlof regarda son mari, et tous deux échangèrent un sourire significatif.

III

LA MÈRE ET LA FILLE.

> Quelle bizarre conséquence, quelle extravagante conclusion, qui veut que les esprits soient en harmonie, parce que les corps se sont rapprochés; qui, du lien de la naissance, établit le lien des affections.
>
> SCHILLER (les Brigands).

> — Ils se sont fait mille amitiés!
> — Ah! les misérables! ils veulent se jouer quelque mauvais tour.
>
> BARNABÉ CRUX.

— Je ne sais, dit un matin Élisabeth à son mari, mais il me semble que madame de Carthon se moque de nous. Avez-vous remarqué, hier, avec quelle affectation elle nous parlait des changements que nous pourrions faire à sa campagne de Saint-Cloud, lorsqu'elle nous appartiendrait? J'ai cru voir une maligne joie dans ses yeux. Elle est capable de nous leurrer de ces espérances de succession, et de prendre toutes ses précautions, en secret, pour nous déshériter.

— Croyez-vous ! Cela serait affreux. Après nous être astreints à tant d'ennuyeux égards, nous jouer ainsi !

— La femme de chambre, qui est dans nos intérêts, m'a avertie qu'il venait continuellement chez elle des gens d'affaires, et M. Aubry entre autres. Je crains que, malgré toutes nos prévenances, elle ne persiste dans l'intention de nous dépouiller.

— Mais au profit de qui ?

— Que sais-je ? Elle peut avoir quelqu'un à qui elle s'intéresse.

— Au fait, c'est une vieille pécheresse, observa M. de Sarlof après un instant de réflexion. Il se peut, Madame, que vous ayez de par le monde quelque frère que le bon conseiller d'État n'a jamais connu, et qu'elle veuille favoriser.

— Je ne le pense pas, répondit froidement Élisabeth ; quoi qu'il en soit, il faut éclaircir cette affaire. Il est fort inutile que nous continuions à voir ma mère si nous n'avons rien à espérer.

— Sans doute : dans ce cas, il vaudrait mieux renouveler l'action judiciaire que nous avons suspendue.

— Mais il faut se presser.

— Incontestablement, Madame, d'autant que votre mère s'affaiblit tous les jours, et qu'en attendant nous pourrions nous trouver pris entre une inscription et une mort.

— Ce serait fort désagréable, dit Élisabeth d'un air pensif : tâchez de savoir quelque chose par les hommes d'affaires, Monsieur ; de mon côté, je vais voir ma mère.

M. de Sarlof promit de prendre des informations, et, peu après, Élisabeth se rendit chez madame de Carthon.

En entrant à l'hôtel elle rencontra la femme de chambre.

— Eh bien, Rose, la malade ?

— Bien souffrante, Madame. Les faiblesses se multiplient. Elle s'est évanouie trois fois depuis ce matin.

— Il n'est venu personne ?

— M. Aubry la quitte ; il est venu deux fois aujourd'hui. Je crois que ce sont toutes ces affaires qui fatiguent Madame. Dans ce moment elle lit encore des papiers que ce monsieur lui a apportés.

Élisabeth n'en entendit pas davantage.

Elle s'avança vers la chambre de sa mère, et ouvrit brusquement la porte.

En l'apercevant, madame de Carthon jeta un cri de surprise ; elle rougit, et cacha vivement, sous son oreiller, les papiers qu'elle tenait à la main.

Au mouvement de sa mère, Élisabeth s'était arrêtée près de la porte.

— Vous m'avez fait peur, Madame ! dit la vieille d'une voix fêlée ; est-ce qu'on entre aussi brusquement dans la chambre d'une malade ?

— Pardon, ma mère, je ne savais pas que vous fussiez en affaires !

— Je n'étais point en affaires, mais vous êtes tombée ici comme le tonnerre.

Élisabeth ne répondit rien, et s'assit près du lit.

Mais Ernestine était irritée d'avoir été troublée et presque surprise : ses douleurs croissantes la rendaient d'ailleurs peu disposée à continuer la comédie que depuis quelque temps elle jouait avec sa fille ; elle garda un silence mécontent.

— Vous avez l'air mieux aujourd'hui, dit enfin celle-ci, espérant flatter par ces paroles le caprice de la malade.

— Il faut que mon air soit bien menteur, alors, répli-

qua la vieille avec aigreur ; car je souffre plus que je n'avais encore souffert.

— C'est l'adieu de l'hiver ; la santé vous reviendra avec le beau temps.

— Pourquoi me dire cela, si vous ne le pensez pas ? Croyez-vous donc que je sois aveugle et stupide ?... que je ne sente pas que mon état empire tous les jours ?

— Oh ! ces pensées vous font mal, ma mère, il faut les chasser.

Madame de Carthon s'agita dans son lit avec impatience.

— Oui, dit-elle, que je chasse le mal, n'est-ce pas ? que je chasse la vieillesse ! C'est si facile de dire à un malade : Chasse la mort !

— Ma mère, au nom du ciel ! ne parlez pas de cela ! s'écria Élisabeth, en se penchant sur le lit de madame de Carthon, en tendant ses bras vers elle, comme pour l'embrasser.

La vieille fit un bond, pour se retirer en arrière. Le mouvement de sa fille en paraissant donner à ce qu'elle avait dit, dans un moment d'humeur, plus d'importance qu'elle n'y en avait attaché elle-même, acheva de l'irriter.

— Pourquoi donc n'oserais-je prononcer le nom de mort ? dit-elle ; est-elle si près de moi que je doive trembler qu'elle ne vienne si je l'appelle ? Ne craignez rien, Madame, avant que ce moment n'arrive j'aurai encore le temps de faire connaître mes dernières volontés et de remplir mes devoirs. Car je n'oublierai pas que j'ai une fille, Madame !

Et, en parlant ainsi, la vieille femme posa sa main desséchée sur l'oreiller qui recouvrait les papiers qu'elle y avait cachés, et ses yeux dardèrent sur Élisabeth les rayons d'une hideuse ironie.

Madame de Sarlof devint pâle, comme si elle eût compris ce regard.

— J'ai toute confiance dans un amour déjà tant de fois éprouvé, dit-elle, je sais combien excellente est ma mère !

L'amertume sarcasmatique de cette réponse entra jusqu'au cœur de madame de Carthon. Ses yeux étincelèrent ; elle se dressa dans son séant ; ses lèvres frémirent comme si elle eût voulu parler. On voyait que la colère luttait encore chez elle avec un reste de prudence ; mais ce combat était trop fort pour elle. Ses bras se raidirent tout à coup, ses yeux se tournèrent, et elle perdit connaissance.

Le premier mouvement d'Élisabeth fut de courir à la sonnette pour appeler du secours ; mais elle s'arrêta tout à coup, saisie d'une pensée subite.

Elle regarda autour d'elle.

Elle était seule !

Elle s'approcha alors du lit. D'une main adroite elle souleva la tête froide et immobile de sa mère, et chercha sous l'oreiller les papiers qui y étaient cachés.

Elle les déploya avec précaution, et les parcourut d'un regard rapide.

Vingt fois, au milieu de sa lecture, ses yeux se levèrent avec effroi vers le lit ; mais sa mère était toujours évanouie.

Enfin, une note de M. Aubry tomba sous sa main. Elle contenait la désignation des valeurs déjà soustraites à l'héritage, et des détails sur la marche qui restait à suivre.

Élisabeth comprit tout, et les papiers lui échappèrent des mains.

Dans ce moment ses regards tombèrent encore sur la malade.

Elle venait de sortir de son évanouissement, et la contemplait les yeux fixes et grand ouverts.

Il y eut un instant où ces deux femmes semblèrent fascinées l'une par l'autre.

Madame de Carthon, la première, fit un effort pour se soulever.

— Mes papiers, balbutia-t-elle ; qui vous a permis de prendre mes papiers ?

Mais Élisabeth, les lèvres serrées et les narines gonflées, les avait saisis de nouveau, et les froissait entre ses mains convulsivement fermées.

— Mes papiers ! répéta la vieille. Je les veux ! Rendez-moi mes papiers !

La jeune femme la regarda avec un ricanement farouche.

Il y avait tant de haine dans ce rire et ce regard, que sa mère eut peur.

— Je garderai les papiers, dit-elle enfin d'une voix creuse ; je les garderai pour montrer au grand jour votre infamie ! J'ai les preuves maintenant, Madame, j'ai les preuves !

— Mes papiers ! répéta la malade en cherchant à les saisir et à attirer Élisabeth par ses vêtements. Madame de Sarlof s'éloigna de l'alcôve.

— Ah ! je le savais, ma mère, je le savais bien, que votre âme resterait fardée comme votre visage jusqu'à la mort. Mais ces actes sont infâmes ; je les produirai au grand jour. Il faut que l'on sache comment vous filez un linceul de mensonge et de vol ; car ce sont des faux cela, Madame, des faux à vous faire river à un carcan. Ce sont des vols ; car une partie de ces biens appartiennent à mon père, m'appartiennent à moi !... Et vous avez pensé que vous me dépouilleriez ainsi sans appel ; et vous avez cru

que je le souffrirais ! Je vous ferai interdire, ma mère, et je vous clouerai dans votre lit, entre un tuteur et une nourrice !

— Mes papiers ! hurla la vieille en sortant à moitié de sa couche et se montrant dans une hideuse nudité.

— Vous les retrouverez devant les tribunaux ! lui cria Élisabeth ; et elle sortit.

IV

DEUX VIEILLARDS.

Quantum mutatus ab illo!...

VIRGILE.

Qui sait, Madame, et quelque jour, peut-être,
Vous reverrez, dans un brillant salon,
Des traits flétris que vous croirez connaître,
Et, les montrant, on vous dira mon nom.
Lui, direz-vous, tremblante et sans sourire :
Si vieux... mourant!.. Alors, Madame, en vous,
Pensez au jour où vous aurez pu dire :
Oublions-nous.

UN POÈTE INCONNU.

Les menaces d'Élisabeth ne tardèrent pas à se réaliser.

Le procès qu'elle avait intenté à sa mère recommença, et celle-ci se vit de nouveau accablée de tous les embarras et de toutes les inquiétudes d'un débat judiciaire.

Cependant, la surexcitation qu'occasionna en elle ces débats ne fut pas assez puissante pour la relever de son lit de malade.

Cette seule circonstance donna un immense avantage à madame de Sarlof. Elle ne négligea ni visites, ni sollicita-

tions, et sut détourner habilement sur sa mère tout l'odieux du procès engagé. Bientôt l'opinion généralement répandue dans le monde fut que madame de Carthon avait frustré sa fille d'une partie de l'héritage de son père, et qu'elle tentait de la dépouiller de tout ce qui devait légitimement lui revenir à sa mort. Aussi, le cri d'indignation fut général.

Ce fut par suite de ces manœuvres, et de beaucoup d'autres qu'il serait trop long de rapporter ici, que madame de Carthon reçut un jour une lettre de son avoué, qui lui annonçait la perte de son procès, et sa condamnation à d'immenses dommages-intérêts envers sa fille.

D'abord, Ernestine demeura comme écrasée sous cette terrible nouvelle; mais bientôt la rage et le désespoir réveillèrent en elle l'énergie.

Il existait un homme dont elle ne se rappelait jamais le nom sans trouble, que souvent elle avait voulu consulter, mais dont elle avait toujours redouté la présence.

Seul, il pouvait l'aider dans les circonstances extrêmes où elle se trouvait, car son habileté égalait sa loyauté; elle se décida à implorer son appui.

En conséquence, le soir même, Tersin reçut une lettre qui le suppliait de se rendre chez madame de Carthon, pour une affaire pressante.

Cette lettre était écrite d'une main que la vieillesse et la maladie avaient rendue tremblante; et pourtant, avant de lire, l'avocat en avait reconnu l'écriture. Après l'avoir achevée, il réfléchit un instant.

— J'irai, dit-il enfin à la femme de chambre de madame de Carthon.

Une heure après, on annonçait à Ernestine M. Alphonse Tersin. L'avocat entra : la vieille femme fit un effort pour se mettre dans son séant.

Les deux vieillards s'inclinèrent et restèrent muets l'un devant l'autre.

Le silence de madame de Carthon n'était que de l'embarras, mais celui de Tersin était de la stupeur, de l'épouvante! Il ne reconnaissait pas Ernestine!..

Oh! cela ne vous est-il jamais arrivé? Après une longue séparation; en voyant des traits longtemps aimés, n'avez-vous jamais demandé : Quelle est cette femme?

Son nom vous tombe alors sur le cœur comme un éclat de tonnerre.

Tersin éprouva sans doute cette sensation douloureuse, car il appuya sa main sur le dossier du lit de la malade et resta debout, sans pouvoir parler, la tête penchée sur la poitrine.

Les réminiscences du passé lui montèrent un instant au cerveau, comme un parfum connu, et qui enivre. Puis, par une sorte de réaction intuitive, il crut revoir ses illusions de jeunesse, son roman de cœur, ses extases et ses chimères d'autrefois, tout cela desséché, ridé, devenu cadavre déjà, et personnifié par ce je ne sais quoi qui était là, mourant devant lui, et qui avait été une femme aimée!

Il lui sembla assister à l'agonie de ses propres espérances et de ses plus doux souvenirs. Il sentit son cœur se serrer, et un froid aigu courir dans ses cheveux.

Cependant madame de Carthon s'était bientôt remise. Après avoir adressé à l'avocat quelques excuses, entremêlées de remerciements, elle l'engagea à s'asseoir.

Cette voix sèche et saccadée vint, comme un son magique, briser l'espèce d'hallucination de l'avocat.

Il tressaillit, et ne vit plus devant lui qu'une vieille femme qui lui parlait de dommages-intérêts. Le sentiment vrai de sa situation lui revint.

Il s'assit.

Alors, madame de Carthon l'instruisit de tout ce qui s'était passé, et lui remit en main les pièces du procès. Tersin avait déjà suivi au palais les débats de cette affaire ; il étudia pourtant avec soin les papiers qui lui étaient présentés.

Enfin, après un long examen :

— Votre cause est perdue, Madame, dit-il. Il ne vous reste aucun moyen de droit d'en changer les résultats.

Ernestine, à ces mots, se laissa retomber en arrière avec accablement. Son dernier bonheur venait de lui échapper sur la terre : elle venait d'acquérir la certitude qu'elle ne pourrait se venger.

V

UNE AGONIE.

> Ils me fuient, ils m'abandonnent dans la mort. Malheur! malheur! Personne ne veut-il, par pitié, soutenir ma tête? Personne ne veut-il délivrer mon âme de son agonie? Point de fils, point de fille, point d'amis!
>
> SCHILLER (les Brigands).

Un matin, Tersin entra chez madame de Carthon, au moment même où la duchesse en sortait.

— Ah! celle-là du moins, dit-il à Ernestine, ne vous a point abandonnée!..

— Non, répondit la vieille femme amèrement; elle vient me voir pour faire la comparaison de ses infirmités avec les miennes; pour pouvoir se dire en sortant d'ici : — Je suis encore plus forte qu'elle; elle mourra avant moi! — Car c'est là tout le secret de l'amitié des vieillards.

— C'est vrai, dit Tersin d'un air sombre. Vous connaissez le cœur des hommes, Madame!

— Oh! oui, reprit-elle, je sais ce que c'est maintenant, allez. J'ai vu le monde, moi! J'ai appris à ne plus croire à rien... à rien, répéta la vieille femme. Hier, tenez, je puis vous dire cela à vous; hier, j'ai eu peur! J'ai fait venir un prêtre! je l'avais envoyé chercher au quartier Saint-Marceau. C'était un prêtre habitué à voir mourir les pauvres. Je pensais que celui-là devait savoir consoler; eh bien! non, non, Tersin! Il était uniquement occupé du beau fauteuil sur lequel je l'avais fait asseoir. Il regardait les dorures de mes tableaux en me parlant du paradis!... Le luxe inaccoutumé qui l'entourait l'occupait plus que son ministère. Je lui ai demandé de m'enseigner une prière qui pût apaiser le cœur; et il m'a indiqué je ne sais quelle litanie latine! Il m'a recommandé de pardonner à ma fille: et, à son détriment, il a voulu me faire doter les séminaires et son église! Voyez-vous, Tersin, l'argent! partout l'argent! Tous ceux qui sont ici autour de moi, c'est pour de l'argent qu'ils viennent! Quand ils me tendent une main pour me soulever, je vois l'autre ouverte et qui guette sa récompense!.. Celui-là aussi voulait me vendre le paradis, comme on me vend mes tisanes. On sent leur égoïsme de prêtre entre le crucifix et les lèvres mourantes! Savez-vous que c'est affreux cela? Savez-vous que moi, il y a vingt personnes au monde qui désirent ma mort, et pas une seule intéressée à ce que je vive? Savez-vous que je suis seule, toute seule ici à me vouloir vivante et à m'aimer? Mon Dieu! toute seule, Alphonse! comprenez-vous!

L'accent dont la vieille avait prononcé ces dernières paroles était si déchirant; ce nom d'Alphonse avait été jeté avec un désespoir si vrai, que le vieil avocat en fut touché. Il lui sembla qu'il avait entendu la voix d'Ernestine, au temps où elle l'appelait Alphonse!..

Il se rapprocha de l'alcôve, ému jusqu'aux larmes.

— Moi, je suis ici, dit-il avec une douceur mélancolique; et, prenant la main ridée de la malade, il la serra dans les siennes.

Madame de Carthon le regarda : deux larmes coulèrent le long de ses joues livides.

— Ah ! oui, répondit-elle tout bas, vous, vous êtes revenu, quand tous les autres s'en étaient allés. J'aurais dû ne jamais vous quitter, vous !.. Mais ils m'ont trompée.

Puis, comme si cet élan eût usé toute la sensibilité de ce vieux cœur :

— Mais ma fille, ma fille, où est-elle? Oh ! ma fille! Dans ma mort savez-vous ce qu'elle regrettera? La nécessité de porter le deuil! Un deuil de mère, c'est si long quand on aime le bal!

Elle s'arrêta tout à coup. Sa tête, comme accablée sous une pensée subite, se courba; ses mains, convulsivement fermées, s'ouvrirent.

Elle ajouta d'une voix basse :

— Moi aussi j'ai pleuré de porter le deuil de mon père. Je m'en souviens.

Les larmes couvrirent alors son visage. Tersin fut saisi de douleur et de pitié.

— Oui, reprit Ernestine au milieu de ses sanglots, oui, je n'ai pas droit de me plaindre. Je veux lui pardonner à ma fille. Qu'elle vienne, j'oublie tout. Je veux voir ma fille. Je veux qu'elle me dise qu'elle m'aime. Je veux qu'elle mente, qu'elle me trompe. O mon Dieu ! que je meure en croyant que quelqu'un m'aime ! Allez chercher ma fille, je veux la voir.

Dans ce moment un grand bruit se fit entendre dans le vestibule. On distinguait les pas de plusieurs personnes; des voix qui disputaient.

La femme de chambre entra.

— Qu'est-ce que cela ? demanda Tersin.

— Mon Dieu, Monsieur! dit la jeune fille, ils sont là plusieurs hommes, ils veulent entrer partout, ils disent qu'ils ont ordre de saisir le mobilier de Madame.

— Saisir mon mobilier! s'écria Ernestine: et de quel droit?

— Je ne sais, Madame; je crois que c'est de la part de M. Sarlof.

— Mon gendre!... ma fille!

Elle ne put prononcer que ces deux mots.

— Je vais parler à ces gens, dit Tersin en sortant.

Son absence fut courte. Il rentra peu après avec un papier à la main.

— C'est la suite de ce procès, dit-il à Ernestine; vous n'avez pas rempli les formalités nécessaires, ils sont dans leur droit.

— Eh bien, qu'ils en usent, Monsieur! Ils sont là ces gens?

— Oui, Madame; ils sont conduits par un homme de loi.

— Faites-le entrer.

L'homme de loi entra.

— Approchez, Monsieur, dit Ernestine, qui était parvenue à se redresser dans sa couche, approchez. Vous êtes chargé par ma fille de saisir tout ce que contient cette maison? Faites-le, je ne m'y oppose pas; mais je vous prie de faire savoir de ma part, à Madame de Sarlof, que sa mère lui demande qu'on lui laisse cette chambre pour mourir. Ajoutez, Monsieur, de peur qu'elle ne soit trop impatiente, que je m'engage à ne vivre que peu de jours; peu d'heures peut-être! Et pour qu'elle croie à ma promesse, regardez-moi bien, Monsieur, regardez-moi. Vous voyez, je suis bien pâle, bien faible, bien vieille; vous lui pourrez assu-

rer que sa mère ne la fera pas attendre longtemps. Et le bonheur qu'elle éprouvera de cette nouvelle la rendra peut-être indulgente, et elle voudra bien me prêter ce lit pour finir mon agonie. Allez, Monsieur.

Et, sur un geste, l'homme de loi sortit.

Ernestine avait épuisé ce qui lui restait de force; elle tomba dans un long évanouissement.

Lorsqu'elle en revint, le délire de l'agonie s'était déjà emparé d'elle. Elle ne reconnaissait plus ceux qui l'entouraient, elle parlait haut, et ses discours étaient étranges, entrecoupés.

Un instant pourtant elle parut reconnaître Tersin. Elle l'appela avec un signe mystérieux.

— Écoutez-moi bien, lui dit-elle; quand je serai morte, ils voudront prendre tout ce que j'ai. Cachez bien mon linceul et ma châsse. Ils mettraient les scellées dessus; cachez ma châsse là, sous mon lit, car ma fille me la prendrait, et je serais enterrée dans une vieille toile, comme une femme du peuple. Poussez ma châsse, poussez-la sous mon lit, qu'ils ne la voient pas!

Bientôt sa folie prit un autre cours: elle joignit les mains, murmura une prière et approcha sa bouche de l'oreille de Tersin.

— Oh! mon père, j'ai commis bien des péchés. Je suis comme la Madeleine, mon père; mais je serai pardonnée comme elle, n'est-ce pas? Écoutez, je vais vous dire ceux que j'ai aimés.

Et alors, elle prononçait des noms connus; elle entrait dans d'impurs détails, comme si elle eût répondu à des questions qui lui auraient été faites.

C'était affreux à voir et à entendre.

Tersin s'éloigna du lit, ne pouvant plus supporter un tel spectacle.

Mais il entendit tout à coup son nom prononcé à haute voix.

Ernestine était à genoux sur sa couche; elle semblait cueillir des fleurs et en faire un bouquet.

— Alphonse, viens donc voir, disait-elle à demi voix : c'est pour toi tout cela! pour toi, mon Alphonse. Eh bien! vous ne me remerciez pas, Monsieur?

Et elle tendait les lèvres comme si elle eût demandé un baiser; puis elle reprenait:

— Ange, va, que tu me fais heureuse! Oh! merci de m'avoir sauvée du grand monde!

Et comme si elle eût toujours parlé à la même personne:

— Tu m'as ouvert un asile dans tes bras, toi, Henri; avec toi j'ai oublié les fêtes, les bals, tout.

Et ce mot de bal sembla tout à coup changer ses souvenirs. Elle sourit, se mit à pencher la tête avec coquetterie, et à arrondir les bras, comme si elle eût valsé.

Elle murmura encore quelques paroles presque inintelligibles.

— Trop vite... Monsieur... La valse... Étourdie...

Insensiblement son corps s'affaissa et fléchit.

Tersin courut vers son lit et lui saisit la main; la main était déjà froide.

Il lui souleva la tête. Un sourire grimaçait encore sur sa bouche entr'ouverte.

— Tout est fini, dit l'avocat, elle s'est éteinte comme elle devait le faire, croyant valser avec la mort, qui lui a laissé sur les lèvres son cachet de femme du monde: un sourire qui ment!

PIN DE L'ÉCHELLE DE FEMMES.

TABLE

LA FEMME DU PEUPLE.

Pages.

I. — Une naissance au Pont de Terre 3
II. — Un entrepreneur 14
III. — Scène de nuit 21
IV. — Tentation 30
V. — Vol de nuit 37
VI. — La cour d'assises 46
VII. — Conséquences 54
VIII. — L'auberge 58
IX. — Catherine 72
X. — Une exécution 79

LA GRISETTE.

I. — Une fenêtre de mansarde 89
II. — Un vis-à-vis 97
III. — La connaissance 103

Pages.
IV. — Le duel..... 108
V. — La chambre garnie..... 115
VI. — L'hospice..... 124

LA BOURGEOISE.

I. — Une maison de commerce..... 135
II. — Rose et Edmond..... 146
III. — A la campagne..... 150
IV. — Mariage..... 160
V. — Départ..... 165
VI. — Conclusion..... 183

LA GRANDE DAME.

PREMIÈRE PARTIE. — JEUNE FILLE.

I. — Fragments d'un album..... 197
II. — Le tonnerre au bal..... 213
III. — Deux amies..... 223
IV. — Manœuvres..... 232
V. — Une jeune fille et un député..... 241

SECONDE PARTIE. — FEMME.

I. — Dix ans après..... 251
II. — La petite fille..... 261
III. — Explications..... 266
IV. — Le kiosque..... 273
V. — Le jeune homme..... 282

Pages.

TROISIÈME PARTIE. — VIEILLE.

I. — Vieille 293
II. — Une réconciliation 300
III. — La mère et la fille 304
IV. — Deux vieillards 311
V. — Une agonie 315

FIN DE LA TABLE.

LAGNY. — Typographie de VIALAT.